

67e année, No 39

Montréal, 4 février 1956

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

LISEZ, EN PAGE 18,
NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

LE SEUIL INTERDIT

par SAINT-ANGE



Thérèse Cadorette
Reine de la Radio - TV 1956



M. Paul Martin, représentant du Canada à l'ONU, M. Krishna Menon, représentant de l'Inde, et Sir Leslie Munro, de la Nouvelle-Zélande, discutent de la question de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique au cours d'une des nombreuses et fructueuses réunions de la Commission Politique de l'ONU.

Une ovation à M. MARTIN

*L'Assemblée de l'ONU reconnaît son travail
sur le problème des candidats*

L'HON. PAUL MARTIN, délégué du Canada, a été l'objet d'une véritable ovation lorsqu'il monta à la tribune des Nations-Unies, après la décision prise par l'Assemblée d'admettre 16 nouveaux membres. C'est en effet M. Martin qui est à l'origine de la résolution des 28 puissances en faveur des nouveaux membres. Pendant toutes ces dernières semaines, il déploya une activité considérable pour que l'ONU admit ces Etats et c'est sûrement en partie grâce à lui si les Nations-Unies comptent seize nations de plus.

« Nous venons d'accueillir seize nouvelles puissances, a déclaré M. Martin. Mon pays est heureux de ce résultat. Mais l'absence d'un pays nous attriste. J'espère que bientôt nous pourrons donner au Japon l'occasion de jouer le rôle qui lui revient au sein des Nations-Unies. Nous venons, a-t-il poursuivi, de donner à seize pays l'occasion de se faire entendre. Nous formulons le vœu qu'ils pourront nous aider à régler les problèmes qui nous sont soumis. Nous voulions que d'autres nations vinssent ici pour qu'elles puissent partager, elles aussi, les responsabilités de la Charte.

« Le Canada a été poussé à cette décision parce qu'il croit profondément en l'ONU. Les Nations-Unies constituent une force très grande travaillant pour le bien-être des nations et des peuples. La foi aux Nations-Unies est l'un des éléments fondamentaux de la politique du Canada ».

On voit ici M. Paul Martin traitant de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique en compagnie d'autres membres de l'Organisation des Nations-Unies.



PATACHOU UN MAURICE CHEVALIER EN JUPON

LORSQUE la radio canadienne diffusa pour la première fois un disque de Lady Patachou, chacun tendit l'oreille pour ensuite laisser tomber cette phrase... « cette chanteuse n'a pas de voix, d'où sort-elle ? » On apprit par la suite qu'elle était la protégée de Maurice Chevalier. Mais on l'écoutait toujours en se demandant ce qu'elle pouvait avoir. Rien, semblait-il, qu'un filet de voix. Tout cela pour dire que Patachou est une chanteuse à laquelle on se fait. En l'écoutant pour la première fois, on est désappointé. A la seconde audition on s'étonne pour finir par s'emballer de cette voix simple, mais combien humaine, triste mais combien gaillarde à certains moments. Mais c'est quand même, seulement en voyant Patachou sur scène qu'on la découvre complètement. A ce moment ce n'est plus de l'emballlement, c'est de l'hystérie et j'ai pu moi-même le constater le jour où on lui a réclamé ici même à Montréal sept rappels.

Le titre de noblesse dont s'était d'abord parée Patachou en s'affublant du prénom de Lady a été vite relégué au rang des erreurs de débutants. Lady, pour une chanteuse de type populaire, ça fait un peu « m'as-tu vu ? » et Patachou l'a vite compris. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous applaudissons Patachou tout court, ça fait plus sympathique n'est-ce pas ? La vedette qui s'appelle Patachou devient Pat pour les intimes. Pour l'état civil c'est Henriette Billon-Ragon, née sous le signe des Gémeaux un 10 juin en plein Ménilmontant. Elle fut élève des écoles de l'avenue Gambetta et de la rue de la Bidassoa. Ses études terminées, Patachou trouva du travail en tant que secrétaire chez l'éditeur de musique Raoul Breton où elle commença à s'intéresser à la chanson. Pendant la guerre elle devint secrétaire au service du personnel des usines d'aviation Gnome-et-Rhône. Après la guerre, elle ouvre une pâtisserie, Place du Tertre, qu'elle baptise « Chez Patachou ». L'entreprise prospère et elle y adjoint un restaurant. Pour créer l'ambiance, elle se fait animatrice. L'établissement devient cabaret. Patachou l'anime, y chante et y fait découvrir Georges Brassens. Puis elle débute dans le tour de chant au « Central de la Chanson ». Elle passe ensuite à l'A.B.C., puis aux Trois-Beaudets et sillonne la France et l'étranger en de longues tournées. On raconte que Maurice Chevalier l'a beaucoup aidée au début. Si c'est vrai, tant mieux, car il a contribué à donner à la chanson française une version féminine de lui-même. J'affirme que Patachou, c'est un Maurice Chevalier en jupon, et tous ceux qui l'ont vue seront d'accord avec moi là-dessus. Il n'y a que cinq ans que Patachou a commencé à chanter et déjà elle a fait le tour du monde. A date, Patachou a joué dans deux films : *Napoléon* et *French Cancan*. Quoique grande vedette, Patachou tient toujours son établissement à Montmartre et elle y présente régulièrement quelques nouveaux talents de la chanson.

JAC DUVAL.

Notre couverture :

Thérèse Cadorette, la toute gentille Jeanne Labrie dans « La famille Plouffe », vient d'être choisie, de consentement populaire, Miss Radio-Cinéma-Télévision pour l'année 1956. Elle succède à Denise Pelletier. Découverte par le Père Legault en 1942, Thérèse Cadorette partagea pendant dix années la vie des Compagnons. Ses grands rôles constituent un souvenir délicieux pour les amateurs de théâtre de cette époque. Nous lui souhaitons — pour elle et pour nous — une carrière aussi brillante à la télévision canadienne.

SAVEZ-VOUS...

...Pourquoi les millions de bisons qui peuplaient autrefois les prairies ont presque été totalement exterminés et qu'on n'en trouve plus guère maintenant que dans les « réserves » du Canada et des États-Unis? Ces pauvres animaux furent impitoyablement massacrés à cause du télégraphe. Voici l'explication: quand la première ligne télégraphique reliant New-York à San-Francisco fut installée, les interruptions y furent tellement fréquentes que des enquêtes devinrent nécessaires. Elles révélèrent que les buffles se plaçaient à frotter leur échine contre les poteaux qui ne tardaient pas à être renversés. On imagina alors de garnir les poteaux de gros clous de fer dont la pointe devait dégoûter les buffles de s'approcher. C'était une erreur car ces animaux ne se frottèrent que davantage contre les pointes de fer qui les étrillaient de délicieuse façon, et les poteaux tombèrent de plus belle. C'est à ce moment-là qu'on décida de massacrer sans pitié tous les buffles du Far-West. En une seule année, plus de 250,000 d'entre eux payèrent de leur vie leur tribut au progrès.

SAVEZ-VOUS...

...Que les animaux sont avertis des tremblements de terre? C'est du moins, ce que croit un professeur de géologie à l'Académie d'Osaka. Dans une étude très détaillée, il rapporte certaines observations, soigneusement contrôlées qui semblent bien prouver que les animaux possèdent un instinct qui les avertit des calamités de la nature. C'est ainsi que, lors du tremblement de terre qui, en 1880, bouleversa la partie sud du Japon, les animaux de basse-cour quelques heures avant la catastrophe, montrèrent une agitation si grande et si désordonnée qu'on les crut devenus fous, et que pendant la nuit qui précéda la quasi-destruction de Yokohama, en 1923, les chiens hurlèrent désespérément, les boeufs poussèrent des mugissements d'inquiétude et les chevaux hennirent sans arrêt et s'agitèrent de façon anormale. Il ajoute que des pêcheurs, qui se trouvaient dans la mer intérieure, capturèrent, au cours de cette même nuit, d'énormes poissons qui, ordinairement, ne quittent pas les grands fonds. Quant aux hommes, ils ne devinèrent rien et n'eurent aucun pressentiment.

SAVEZ-VOUS...

...Que l'émétine guérit les alcooliques? Ce produit, à l'insu du buveur, est un régurgitant énergétique, et si vous réussissez à en faire absorber une dose au buveur impénitent, il rend... l'âme pendant six ou huit heures et éprouve ensuite un insurmontable dégoût pour la boisson. Seulement, le hic est de décider le buveur à absorber l'émétine.

SAVEZ-VOUS...

«Partir, c'est mourir un peu.
C'est mourir à ce qu'on aime.
C'est toujours le deuil d'un vœu,
le dernier vers d'un poème.»

Qui écrivit ce beau rondeau?

C'est Edmond Haraucourt qui composa ces vers pour une jeune et jolie Autrichienne qu'il avait connue à Contréville au printemps de 1890. Il les écrivit dans le train qui le ramenait. Ce rondeau a été mis en musique par plus de cinquante compositeurs et traduit dans toutes les langues, et chacun cite «partir, c'est mourir un peu» en oubliant le nom de l'auteur.

10 CHEFS-D'OEUVRE

Toutes ces œuvres intégrales sur microsillons 33 1/3, haute fidélité

GRATIS

Longue
durée



VOUS POUVEZ MAINTENANT obtenir gratuitement tous ces 10 chefs-d'œuvre sur disques 33 1/3 T.P.M.—si vous ne perdez pas de temps. Vous n'avez aucune obligation d'acheter d'autres disques.

Pourquoi cette offre étonnante?

Elle vous convaincra, SANS AUCUNE OBLIGATION de votre part, de la fidélité sonore, et du haut niveau artistique de nos enregistrements. Voyez ci-dessous la liste des disques à paraître. Chacune de ces œuvres est interprétée par des solistes, chefs et orchestres renommés... enregistrée avec une technique impeccable... gravée dans toute la gamme des fréquences audibles à l'oreille humaine (50 à 15,000 cycles).

Vous épargnez plus de 50%

Vous ne vous obligez en aucune façon lorsque vous demandez d'obtenir gratuitement les 10 CHEFS-D'OEUVRE. Vous n'êtes jamais tenu d'acheter d'autres disques, mais vous jouissez de tous les avantages et droits du club, y compris celui d'AUDITION GRATUITE (chez vous!) des nouvelles gravures de la Société.

Nous avons indiqué ci-dessous la liste de trente de nos prochains disques. Vous pouvez entendre GRATIS tous, que vous voudrez. Ceux que vous désirez entendre (et ceux-là seulement) vous sont envoyés, sans frais, à

raison de deux disques par mois. APRÈS avoir pu les écouter durant cinq jours entiers, vous pouvez retourner n'importe quel disque sans rien payer, sans rien devoir. Ceux que vous gardez vous sont facturés au prix spécial de seulement \$1.75 le microsillon d'une durée de plus de 40 minutes. Une économie de plus de 50% sur le prix de détail courant des disques d'égale qualité.

Comme vous SAVEZ d'avance quelles compositions vous allez recevoir, vous ne courez pas le risque d'acheter les disques du commerce, beaucoup plus chers, pour découvrir trop tard que vous auriez pu vous procurer les mêmes œuvres de la Société, au prix d'adhérent.

POSTEZ TOUT DE SUITE CE COUPON, pour recevoir gratuitement les 10 CHEFS-D'OEUVRE. Rayez sur ce coupon, le titre des œuvres dont vous avez déjà de bons enregistrements de haute fidélité, ou que vous savez d'avance que vous ne désirez pas entendre. Vous recevrez tous les autres, gratuitement, à l'essai, à raison de deux disques par mois, pour une audition chez vous. Vous n'êtes tenu d'aucune façon d'acheter des disques. Cette offre est nécessairement restreinte, envoyez donc le coupon aujourd'hui même!

BACH

Toccatte et Fugue en ré mineur
Alexandre Schreiner à l'orgue
du Tabernacle de Salt Lake City

DUKAS

L'apprenti-sorcier
Symphonie d'Utrecht, dir. par Hupperts

CHOPIN

Fantaisie-impromptu, Op. 66
Robert Goldsand, pianiste

MOZART

26e Symphonie, mi bémol, K. 184
Orch. Philharmonique des Pays-Bas,
dir. par Otto Ackermann

BRAHMS

Festival académique
Symphonie d'Utrecht, dir. par Paul Hupperts

BERLIOZ

Carnaval romain
Orch. Philharmonique des Pays-Bas,
dir. par Walter Goehr

WAGNER

Prélude du 1er acte des maîtres-Chanteurs
Orch. Municipal de Zurich, dir. par Ackermann

VIVALDI

Concerto en do
pour deux trompettes et orchestre
H. Sevenster et F. Hausdoerfer, trompettistes
Orch. Philharmonique des Pays-Bas,
dir. par Otto Ackermann

BEETHOVEN

24e Sonate en fa dièse, op. 78, pour piano
Grant Johannesen, pianiste

MOUSSORGSKY

Une nuit sur le Mont Chauve
Orch. Philharmonique des Pays-Bas, dir. par Walter Goehr

The Musical Masterpiece Society — Dept. LS - 1. **POSTEZ LE COUPON AUJOURD'HUI MÊME**
105 Bond Street, Toronto 2, Ontario

Veillez m'expédier GRATIS les 10 CHEFS-D'OEUVRE énumérés ci-dessus. Je vous envoie ci-joint 25 cents pour les frais de port. J'ai rayé ci-dessous les œuvres que je possède déjà sur microsillons haute fidélité. Je n'ai rien d'autre à faire pour recevoir les autres gratuitement à titre d'essai, à raison de deux par mois environ.

NE RAYEZ que les titres que vous ne DÉSIREZ PAS recevoir

- | | | |
|---|---|---|
| 1. DVORAK 5ème Symphonie "Nouveau Monde"; Orch. Phil. de Zurich, dir. Ackermann | 15. DEBUSSY Quatuor en sol min.; Quatuor à cordes Pascal. Sonate pour violoncelle et piano (1915); Raya Garbousova, violoncelle, Balam, piano | 28. PROKOFIEFF 1er concerto en ré, op. 19, pour violon; Odnaposoff, violon; 1er concerto en ré bémol pour piano; S. Richter, piano; Orch. rad. de Zurich, dir. Hollreiser |
| 2. TCHAIKOVSKY Concerto pour violon; Odnaposoff, violon; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Walter Goehr | 16. BEETHOVEN Sonate "Appassionata", et sonate "Clair de lune"; Hannes Kann, piano | 29. MENDELSSOHN 3ème symphonie (Ecosaise); Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr |
| 3. MOZART 24ème concerto en do min. pour piano, K.481; Johannesen, piano; Orch. Symph. M.M., dir. Ackermann | 17. BRUCH Concerto en sol min. pour violon; PAGANINI La Campanella; Odnaposoff, violon; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr | 30. DVORAK Quatuor en fa (Américain); Quatuor à cordes Pascal. Ouverture du Carnaval; Orch. de l'Opéra nat. de Vienne, dir. Swoboda |
| 4. BACH Magnificat en ré solistes; Chœur Reinhardt; Orch. Symph. Winterthur, dir. Reinhardt | 18. MOZART Quintette en la pour clarinette et cordes, K.581; Simenauer, clarinette; Quatuor à cordes Pascal | |
| 5. BEETHOVEN 5ème concerto de Piano (Empereur); Hannes Kann, piano; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Ackermann | 19. SAINT-SAËNS 3ème concerto pour violon; Havanais; Louis Kaufman, violon; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. van den Berg | |
| 6. BIZET Symphonie en do; Orch. Symph. d'Utrecht, dir. Hupperts | 20. MOZART 40ème symphonie en sol et 34ème symphonie en do; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Swoboda | |
| 7. VIVALDI Les Saisons (Concerti dalle Stagioni); Louis Kaufman, violon; Orch. M.M., dir. Henry Swoboda | 21. GOLDMARK Rustic Wedding Symphony; Orch. de l'Opéra national de Vienne, dir. Swoboda | |
| 8. SCHUMANN Concerto pour piano; Newton-Wood, piano; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr | 22. BEETHOVEN 5ème symphonie; Orch. Phil. de Zurich, dir. Ackermann | |
| 9. HAYDN Concerto en mi bémol pour trompette; Woblich, trompette; Orch. de l'Opéra national de Vienne, dir. Heiller. Concerto en ré pour flûte; Willie Urfer, flûte | 23. CHOPIN 2ème sonate en si bémol; Robert Goldsand, piano | |
| 10. SCHUBERT Quintette en la (La Truite); Pina Pozzi, piano; Quatuor à cordes Winterthur | 24. HAYDN 94ème symphonie (Surprise) en sol et 100ème symphonie "Militaire" en sol; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Swoboda | |
| 11. MOZART 41ème Symphonie (Jupiter); et 17ème Symphonie en sol; Orch. Symph. Winterthur, dir. Ackermann | 25. CÉSAR FRANCK Symphonie en ré min.; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr | |
| 12. CHOPIN 1er concerto en mi, pour piano Mewton-Wood, piano; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr | 26. STRAVINSKY L'Oiseau de feu; et Concerto pour piano et instruments à vent; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr, Newton-Wood, piano | |
| 13. BACH 2ème concerto en mi pour violon; Chaconne en ré mineur; Odnaposoff, violon; Orch. Phil. des Pays-Bas, dir. Goehr | 27. SCHUBERT 3ème symphonie; et Fantaisie et Rondo; Orch. symph. d'Utrecht, dir. Hupperts, Frank Pelleg, piano | |
| 14. RIMSKY-KORSAKOFF Caprice espagnol, introduction et marche du Coq d'Or; Moussorgsky Introduction à "Khovantchina"; Symph. de Winterthur, dir. Desorzens | | |

Je ne serai jamais tenu d'acheter ces disques. Je peux essayer tous les disques, durant 5 jours, et ne paierai que ceux que je garderai, au prix d'adhérent de \$1.75 le microsillon, plus quelques cents de frais de port. Je peux retourner n'importe quel disque et ne rien payer. Je peux annuler mon adhésion en tout temps. De toute façon, les 10 chefs-d'œuvre m'appartiennent

Les œuvres ne sont pas indiquées par ordre de parution.

Nom
Adresse
Ville Zone Province

SAVEZ-VOUS...

L'entraînement des chiens de patrouille s'est beaucoup développé en Angleterre depuis la seconde guerre mondiale. On compte maintenant plus de 1,500 chiens dressés dans les divers centres de la Grande-Bretagne, aussi bien qu'en Allemagne, au Moyen-Orient et en Extrême-Orient.

SAVEZ-VOUS...

Le Samedi saint, à Florence, on assiste à la cérémonie de la « colombe de feu » qui vole sur un fil, depuis le

maître-autel de la cathédrale jusqu'à un chariot de feux d'artifice qu'elle met en feu.

SAVEZ-VOUS...

...Que les somnambules n'exécutent pas les prouesses que la légende leur prête et que les promenades sur le faite des toits au clair de lune n'ont jamais existé que dans l'esprit de ceux qui les ont contées? Tous les dix ans cependant, on voit un cas exceptionnel comme celui de ce somnambule new-yorkais qui, vêtu de sa seule chemise

de nuit, parcourut quelques milles sur une autoroute avant d'être réveillé par les feux d'un phare. Le dormeur qui parle en rêvant doit se rassurer car il ne trahit jamais aucun secret. Toute une série d'expériences a, en effet, démontré que les dormeurs ne prononcent que des bribes de phrases inintelligibles ou disent des choses banales. L'un récite un poème, l'autre parle d'un film ou d'une pièce de théâtre qui l'a frappé, un troisième se plaint de la faim ou de la soif. D'indiscrétions, point. Beaucoup de thèmes en moins pour la verve des humoristes!



Danielle Darrieux nous conte ses débuts au studio... Elle n'avait alors que quatorze ans.



La petite Danielle ne ressemblait pas du tout à une petite fille modèle... du moins, on le dit.



Elle délaissait les poupées pour s'adonner à des jeux masculins avec les petits garçons.

telle est... DANIELLE

CHEZ ELLE

ELLE est assise, dans un coin du Studio, « hors champ », immobile, les yeux fixement ouverts, apparemment indifférente au manège qui l'entoure, lointaine. Rompre cet isolement semble déjà une incorrection. S'agit-il d'une interview? Elle écoute avec une politesse glacée, répond: « Oui... Non... Peut-être... Je ne sais pas... »

Elle est charmante avec ses camarades, attentive à son travail, volontiers rieuse sur le « plateau » et généralement adorée de tous. Quelques visiteurs l'ont trouvée d'humeur agréable, preuve évidente que son dédain n'est pas une attitude... « Les gens que je connais mal me gênent, nous dira-t-elle, je n'y peux rien... Et je suis incapable de cacher mes sentiments... »

Danielle Darrieux vient de tourner trois films coup sur coup, *Alexandre le Grand*, à Madrid, *L'Amant de Lady Chatterly* et *L'Affaire des poisons*... Elle ne fait pas de projets, n'aspire plus qu'au repos, à la tranquillité...

Depuis quatre ans déjà les époux Mitsinkidès ont quitté « Coeur-Volant », cette « folie » du XVIII^e qu'ils habitaient à Louveciennes. Ils sont maintenant installés — plus exactement ils s'installent — dans un hameau de la vallée de Chevreuse, près de Dampierre. « C'est le jardin qui m'a séduite », dira Danielle. La propriété appartenait à un gros marchand de bois qui devait avoir la nostalgie des forêts scandinaves. Le parc est planté de pins, de bouleaux, de fougères. Une rangée de cèdres bleus le borne à l'est et sur la colline — où il faut grimper par un sentier rustique au milieu des bruyères — un petit pavillon tout en

bois sert de belvédère sur la vallée... On peut y « pique-niquer » sans sortir de chez soi...

Nous trouvons Danielle Darrieux à la veille d'un voyage. Elle s'est assise sur un divan, dans le clair living-room, tassé sous un toit de vieilles tuiles, et d'où l'on ne voit que des massifs de fleurs, l'herbe du verger qui monte vers la colline.

« J'ai horreur de voyager; il faut faire des malles, consulter des horaires, attendre des correspondances... Et pourquoi faire? Je ne trouverai rien à mieux aimer que mon petit coin d'Ile-de-France, mes verdures... Dès que je suis partie, j'ai l'angoisse qu'il se passe quelque chose, je ne sais quoi... Que je ne puisse plus revoir ma maison... »

Elle nous parlait, voici quelques années, de l'Amérique où elle a longtemps vécu; elle nous dit aujourd'hui qu'elle a aimé Madrid, sa sécheresse, qu'elle ne conçoit le théâtre qu'en tournées... Contradictions? Bien sûr; et pour une comédienne, n'est-ce pas là l'enfance de l'art?

Elle exerce un métier qui depuis sa prime jeunesse la livre au monde. Elle a horreur du monde. Elle ne se plaît que dans sa maison, ne se livre qu'à ses amis. « Je suis encore trop près de Paris; l'autre soir, nous avons dû y coucher. Dans la nuit, mon mari fut obligé de me conduire au Bois de Boulogne pour retrouver un peu d'air frais... J'étouffais!... » Chez Danielle Darrieux, on peut penser que les sentiments deviennent sensations; d'où son impossibilité à dissimuler, à cacher sa mauvaise humeur ou son ennui... Tout à l'heure, un incident — le jeune chien « Ecou » a été piqué par un frelon — la conduira au bord des larmes et de la crise de nerfs...

Il y a dans la maison cinq chiens et cinq chats. Les premiers ont tous les droits. Trois d'entre eux dorment dans la chambre de Danielle: le fils de Xallie, Docteur, dit Bébé, un groendael, y est né.

Le travail terminé au studio, c'est là que, chaque soir, Danielle Darrieux, échappée à ses personnages, se retrouve. Quand elle a des loisirs, elle lit, elle écoute des disques, elle joue avec ses chiens, dans le parc, elle rêve à des voyages qu'elle ne voudra plus faire, le moment venu... Les sorties? Les interviews? Les photographes? Le moins possible... Pourquoi se plierait-elle à ce qu'on appelle les obligations du métier?

Un magnifique living-room baigné de lumière...



— Je n'ai jamais eu la moindre envie de faire du cinéma; j'ai été jetée dans ce métier dès mon enfance, me demandant ce qui m'arrivait. Ma mère était musicienne, je faisais mes études de violoncelle au Conservatoire sans la moindre ambition. Un jour, on me persuada d'aller voir un producteur qui cherchait une fillette pour tourner un film. J'avais treize ans et demi... On me fit dire, suppliante, à un jeune homme qui figurait ma mère: «Maman, je t'en prie, laisse-moi aller au bal!» C'est ainsi que je tournais *Le Bal*. C'était en 1931; le producteur M. Vandal, me signa un contrat de cinq ans. Pendant dix-huit ans, j'ai travaillé sans bien savoir ce que je faisais, sans jamais prendre au sérieux ma réussite — ni moi-même... C'est avec *La Ronde*, avec Max Ophüls, avec Autant-Lara, que j'ai enfin découvert le métier de comédienne. Depuis cinq ou six ans, je sais ce que c'est. Et cela m'amuse et me passionne... »

Ces confidences n'ont pas seulement été dites, mais mimées. Les photos de la page précédente en témoignent.

On connaît la comédienne, la plus grande, sans doute, de l'écran français. Au-delà, une nature vive, spontanée, inquiète aussi; une nervosité extrême; une franchise totale...

...Telle est Danielle Darrieux!

SA VIE

Celle qui allait devenir une star internationale vit le jour le 10 mai 1917, en pleine tourmente, à Bordeaux.

Son père, mobilisé au moment de sa naissance, était oculiste et sa mère, professeur de chant.

Dès son plus jeune âge, elle fut une véritable passionnée de la musique et, à quatre ans, elle interprétait déjà, au piano, des mélodies de Gabriel Fauré.

Un beau jour, le ménage Darrieux décida d'aller s'installer à Paris et ce fut le grand départ pour la capitale des Arts et aussi des grandes illusions.

Poussée par sa maman, la petite Danielle dut étudier le violoncelle et préparer le Conservatoire où, d'ailleurs, elle ne se présenta jamais.

Quand elle eut quatorze ans, Danielle Darrieux se sentit irrésistiblement attirée par la scène et voulut devenir une actrice de théâtre.

Par hasard, un jour, elle lut dans un journal de cinéma une annonce. Une maison de production, «Delac et Vendal», recherchait une jeune fille de quatorze ans; juste l'âge de la délicieuse femme-enfant qu'elle était alors.

Toute une nuit, Danielle rêva de cette annonce et, le lendemain matin, se dirigea d'un pas décidé vers les Champs-Élysées où étaient convoquées les candidates.

Ce jour-là, une bonne fée devait veiller sur elle car elle fut engagée.

Le cœur battant d'allégresse, mais un peu alarmée à l'idée d'affronter ses parents, Danielle retourna chez elle, rue de la Pompe.

Péniblement, elle raconta son extraordinaire aventure à sa mère et son père complètement sidérés.

Bonheur inespéré, ses parents ne firent aucune objection à la voir entrer dans une carrière si délicate

et même se proposèrent pour l'accompagner à la maison de production afin de discuter le fameux contrat.

Quelques jours après, Danielle Darrieux retourna au studio, non plus pour y tourner un bout d'essai, mais pour jouer un vrai rôle.

Une grande vedette venait de naître.

Dans *Le Bal*, tourné en 1931, ses partenaires, tous d'excellents comédiens, André Lefaur, Germaine Dermoiz et Marguerite Pierry, furent de très bons amis pour elle et lui prodiguèrent de très bons conseils.

Avec angoisse, la petite Danielle attendit la sortie de «son» film qui obtint un grand succès.

Son second film fut *Coquecigrole*, mis en scène par Georges Sandoz, avec Max Dearly et Raymond Galle.

Aussitôt après, Danielle Darrieux tourna «Mauvaise graine» que mit en scène Alexandre Esway. Un fait curieux à noter à propos de ce film: la présence dans son équipe technique d'un jeune inconnu qui allait, par la suite, faire beaucoup parler de lui comme metteur en scène, faire beaucoup parler de lui, dont un Oscar récompensa son film *The Lost Week-End*.

Dans *Mauvaise graine*, la jeune vedette eut comme partenaires le jeune premier Pierre Mingand, Jean Wall et Michel Duran.

Danielle Darrieux était lancée et elle n'allait plus cesser de tourner.

En effet, successivement, on la vit dans: *Panurge*, *Le coffret de laque*, *Château de rêve*, *Volga en flammes* et *Tarass Boulba*.

Son minois charmant, ses airs boudeurs et sa juvénile ardeur lui assuraient la sympathie et l'admiration de nombreux spectateurs. [Lire la suite page 34]

DARRIEUX

Depuis quatre ans, les époux Mitsinkidès ont quitté «Coeur-Volant», cette «folie» du XVIII^e siècle qu'ils habitaient à Louveciennes. Ils sont maintenant installés dans un hameau de la vallée de Chevreuse, près de Dampierre. «C'est le jardin qui m'a séduit» dit Danielle à tout journaliste quelque peu inquisiteur.





Le sergent de l'armée américaine HERMAN ROBERTS, un noir, a inventé une main mécanique permettant aux personnes infirmes de conduire leur propre automobile sans danger et avec toute la dextérité voulue. Le sergent HERMAN montre ici à un infirme comment se servir de son nouveau membre automatique.



Dans les rues de Londres, un groupe de cinq mannequins suédois venues exposer les hardes faites de leur pays. Comme on le voit, le vêtement tout fait ne dessert pas la beauté qui court les rues de Londres... La confection en manufacture est une activité reconnue de ce pays nordique.



Le 198 chevaux-vapeur Beeza, un scooter de fabrication britannique. C'était une des pièces exposées au Salon de la motocyclette à Londres. Le scooter se vend au prix de 550 dollars.



Le PRINCE CHARLES, à son septième anniversaire le 14 novembre dernier, portait l'uniforme écossais. Ce plaid balmoral ne peut être porté que par les membres de la famille royale.



Le poids-lourd torontois, JAMES PARKER, mesurant 6 pieds 5 pouces, arrive à Londres pour le match qui a eu lieu contre un autre géant, le Sud-Africain EWART POTGIETER, qui mesure, lui, 7 pieds 2 pouces.



La course annuelle des bagnoles depuis Londres jusqu'à Brighton a eu lieu encore cette année. A gauche, on reconnaîtra une DAIMLER 1900 et à droite une BENZ INTERNATIONAL de 1899.



La reine et le duc d'EDIMBOURG ainsi que d'autres membres de la famille royale ont pris part au festival de danse qui s'est tenu à Londres. La reine cause avec le danseur russe SERGEI SVETKOV. A ses côtés on voit HSU CHU HUA, du Théâtre Classique Chinois.



Le grand voyageur que fut Rozet semble regarder avec nostalgie ses souvenirs de pays étrangers et ce voilier à l'ancre. Le crucifix indien a été découvert dans le sud du Mexique. Le Christ a de longs cheveux noirs et droits comme ceux des indigènes, la couronne est de cuivre et le bois est d'un noir d'ébène peinturé de rouge avec un réalisme rempli de dureté.

François ROZET

par LUCETTE ROBERT

DEMANDER de l'inédit à un comédien de renom semble une naïveté de première force ; mais il faut croire que les simples d'esprit ont aussi leur récompense sur terre puisque j'obtins de François Rozet la primeur de deux photos pour nos lecteurs : la salle de cours de diction et l'admirable crucifix ancien qu'il a découvert dans le sud mexicain l'été dernier.

C'est dans la grande pièce du sous-sol, réservée à ses classes, que Rozet a réuni des souvenirs de sa carrière : revues, lettres et photos de camarades de théâtre. J'y vis aussi un portrait du comédien à quinze ans jouant du violoncelle et un croquis de Giraudoux fait de mémoire par Rozet.

— Vous le connaissiez donc ?

— Nous fûmes camarades de jeunesse à la Pension Laveur. C'était à l'époque de mes années au Conservatoire et je logeais dans cette maison, célèbre depuis le siècle dernier, alors qu'y habitèrent le peintre Gustave Courbet et le politicien Gambetta (qu'Alphonse Daudet a si cruellement décrit dans « Numa Roumestan »). Elle était située dans une impasse du Quartier Latin, près de la Place Saint-Michel, et j'y ai connu des écrivains comme Francis Carco, Jean Giraudoux et Léon Languier qui nous racontait des histoires extraordinaires sur les grandes familles d'Autriche.

— On pourrait croire — en voyant cette photo de musicien en herbe et ce crayon — à deux autres vocations contrariées...

— Non — bien que j'hésitai longtemps entre la musique et la peinture. Le destin choisit pour moi en m'amenant à une représentation de « Polyeucte » dans ma ville natale de Lyon avec le grand acteur de Max, Segond-Weber et Sylvain, ainsi qu'à « Cyrano de Bergerac » avec Le Bargy. Je débutai au Vieux Colombier tout en suivant mes cours au Conservatoire, à

Le goût de la mer se révèle à mille détails : le coussin fait de cordage, l'abat-jour en coquillages et les étoiles de mer épinglées. Giraudoux et Juvet ont la place d'honneur sur les murs couverts de photos et de lettres.

(Photo Alain).

l'époque héroïque de Jacques Copeau qui était entouré de Valentine Tessier, de Louis Jouvet et de Blanche Albane qui venait d'épouser l'écrivain Georges Duhamel. Celui-ci nous amenait l'équipe de la Revue Française : Vildrac, Gide, Maeterlinck dont j'ai créé plus tard « La princesse Isabelle ».

— Quels sont vos souvenirs de théâtre les plus vifs de cette période ?

— Copeau offrit un jour le thé à une petite femme silencieuse, dont le regard admirable rachetait le visage fané. C'était la Duse. Une autre fois, il nous donna rendez-vous au Cirque Médrano où il invitait Chaplin à voir les frères Fratellini. Le mot courut comme un feu d'étoiles : « Chaplin... Chaplin... » et le comédien dut fuir par une porte dérobée. Au souper qui suivit, il mima (pour nous qui ne parlions pas sa langue) la scène du Monsieur dans une galerie de peintures, etc., etc.

Plus tard, Rozet entra à l'Odéon dirigé par Firmin Gémier pour y tenir les grands rôles du théâtre classique. Il fréquentait le célèbre Café de la Régence avec Henri Ghéon, Jules Romains, Porto-Riche, Pierre Louys et Anatole France dont il devait créer « Les dieux ont soif » dans une adaptation de Pierre Chaine. Comme j'admirais une photo de lui dans le rôle de Marius, des « Misérables » (et qu'il était beau le bougre !), il me montra quelques numéros de *La Petite Illustration* publiant des pièces qu'il avait jouées et les photos accompagnant le texte : dans « Madame Récamier » (d'après la biographie romancée d'Edouard Herriot) avec Marie Bell (Madame Récamier), Le Bargy (Chateaubriand), Françoise Rosay (Madame de Staël) et lui-même dans le rôle du Prince de Prusse que faillit épouser cette femme-mystère. Je feuilletai d'autres numéros, comme « Minuit... Place Pigale » de Dekobra, qui montre bien que l'artiste a créé dans tous les genres, et nous continuons la visite de sa galerie de souvenirs. Je m'arrête devant un beau portrait de Madeleine Ozeray que le peintre Mariette Lydis fit pendant la guerre alors qu'elles étaient toutes deux exilées (pour des raisons différentes) en Amérique du Sud.

— J'avais connu Madeleine en France avec Jouvet, me dit-il, et je l'ai retrouvée à Montréal. Nous avons joué ensemble « Poil de carotte » au Her Majesty's de Montréal et au Barbizon-Plaza de New-York, ainsi que les Nuits de Musset.

— Et cette photo de légionnaire ? de prêtre dans Notre-Dame de la Mouise ? de prince ? d'étudiant ? C'était au cinéma ?

— Le prince, c'était avec Madeleine Ozeray dans « La guerre des vases » tourné en Autriche ; et l'étudiant, c'était dans « Sapho » que j'ai joué au théâtre (avec Cécile Sorel) et au cinéma. J'ai même donné des cours à l'Ecole de Cinéma de Roger Lion où j'ai eu comme élève Germaine Roger.

— Et les tournées ?

— Une des premières de ma carrière de jeune comédien fut celle de l'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) sous la direction de Gémier. Nous étions les invités du Gouvernement de Québec et de l'Honorable Athanase David et présentions à Montréal et à Québec « Le Marchand de Venise », « Le Mariage de Figaro », « La mégère apprivoisée ». Vera Korène, avec qui je devais jouer vingt ans plus tard « La Dame aux Camélias » à Montréal était aussi de la tournée ; nous étions dans la même classe au Conservatoire et avons passé l'examen ensemble dans une scène de « Grisélidis ». Les tournées officielles de l'Odéon me permirent de visiter le Danemark, l'Italie, l'Afrique du Nord et l'Amérique du Sud où je m'étais rendu avec le Vieux Colombier en 1940. La guerre m'y retint jusqu'à l'invitation de venir jouer à Montréal, que j'acceptai aussitôt.

Nous connaissons la suite, et cette brillante saison de l'Arcade suivie de la fondation (par M. Paul L'Anglais) de la Comédie de Montréal où défileront tous les artistes français retenus en Amérique par la guerre : Korène, Verneuil, Jaque Catelain, Dalio, Deschamps, Janine Crispin, Victor Francen, Jean-Pierre Aumont, Claude Dauphin, Marcel Chabrier et

[Lire la suite page 28]



LE FILM DE LA SEMAINE

THE GIRL RUSH

Toujours jeune et pleine d'entrain, Rosalind Russell revient à l'écran dans une comédie qui abonde en situations et en quiproquos amusants. A ses côtés : Fernando Lamas, Eddie Albert, Gloria De Haven, James Gleason et Marion Lorne.



Les trois principaux personnages de la comédie musicale *The Girl Rush* sont Victor Monte (Fernando Lamas), Kim Halliday (Rosalind Russell), Elliot Atterbury (Eddie Albert). C'est l'histoire d'une jeune fille ayant à choisir entre deux prétendants. Un cas qui n'est pas fait pour embarrasser Kim Halliday. — Kim Halliday vient de perdre son père, qui s'est ruiné au jeu, et trouve l'existence monotone en compagnie de sa tante Clara (Marion Lorne).



Elle décide de quitter Providence pour Las Vegas où son père avait acheté un hôtel, en société avec Ether Ferguson (James Gleason). A sa grande surprise, elle est accueillie par Victor Monte. — Ce dernier est devenu propriétaire de l'Hôtel Flamingo sur lequel il avait une grosse hypothèque. Kim ne s'en doute pas. Elle agit comme si elle était toujours propriétaire, critiquant un numéro de danse de Taffy Tremaine (Gloria De Haven) et suggérant des améliorations. — Kim a hérité de son père le goût du jeu et du risque. Un



goût que ne semble pas partager le nouveau propriétaire du Flamingo, si l'on en juge par son expression déconfite. Il n'aime pas non plus les assiduités d'Elliot Atterbury, un voyageur de passage à l'hôtel, auprès de la jeune fille. — Au cours d'une promenade à cheval, il déclare son amour à Kim et lui propose de choisir entre Elliot et lui. La jeune fille accepte de l'épouser. Elle devient ainsi la maîtresse incontestée de l'Hôtel Flamingo et se chargera désormais d'organiser les soirées de variétés qui y seront données.



VOUS ME DEMANDEZ de vous décrire la voiture de l'an 2005... Laissez-moi vous raconter d'abord l'histoire du vieil Irlandais mourant auquel le prêtre faisait jurer de renoncer au Diable et à ses oeuvres. « Mon père », demanda l'agonisant, « êtes-vous bien sûr que je doive encore me fâcher avec quelqu'un ? »

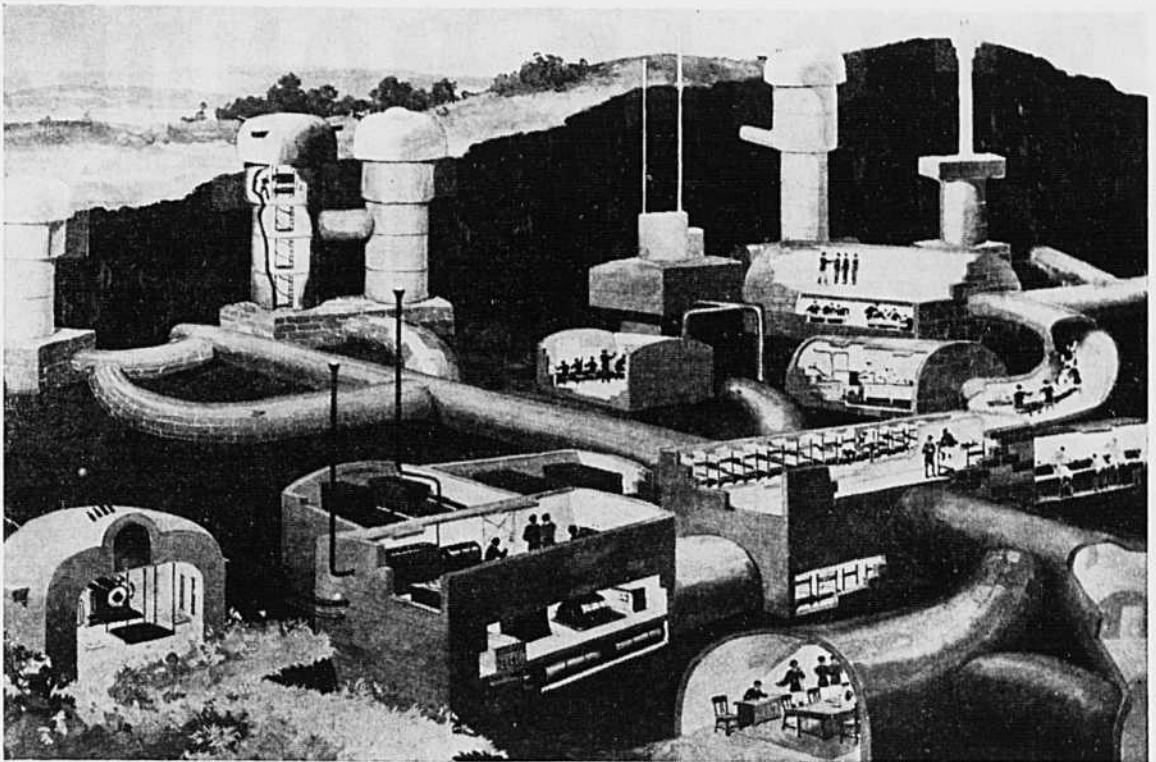
« Moi aussi, je voudrais être sûr que je dois prendre le risque de me fâcher avec vous — vous, les meilleurs ingénieurs américains — en prononçant mon discours. Mais si, même dans une toute petite mesure, j'aide ainsi à construire un jour une meilleure voiture, je ne regretterai pas ma franchise de ce soir.

« Au commencement, donc, il y avait Ford... »

Après avoir présenté par ces mots au Congrès des Ingénieurs de l'Automobile américains sa « prophétie » sur la voiture de l'an 2005, Raymond Loewy retrace d'abord pour nous l'histoire de la voiture, depuis le début du siècle.

La fable des carafons de whisky.

« Après Ford, la deuxième grande époque fut celle de Chrysler; pour la première fois, on attacha plus d'importance à la carrosserie qu'à la mécanique. Puis ce fut, et nous y sommes encore, la 3e époque. Engagées dans une lutte difficile contre les énormes groupes Ford, General Motors et Chrysler, les marques indépendantes se lancèrent en 1945 dans la tentative qui devait leur attirer une plus grande faveur du public. Carrosserie, moteur, suspension et aménagements intérieurs ayant atteint chez tous les constructeurs un degré de perfectionnement à peu près égal, les indépendants décidèrent, en effet, de faire porter tous leurs efforts sur le « style » de leurs voi-



Est-ce l'aspect de la ville de demain, enfouie dans les entrailles de la terre pour se défendre contre les attaques atomiques venues des airs ? La croûte terrestre constituerait alors une vaste rue où des voitures d'une puissance encore inexistante et d'une exceptionnelle rapidité rouleraient sans entraves...

La voiture de demain, un salon roulant

tures — qui devinrent plus harmonieuses, plus claires, plus compactes et plus légères. Les « Trois Grands » immédiatement voulurent eux aussi créer un new-look, mais les éléments qu'ils choisirent furent assez malencontreux; vous les connaissez comme moi: ils se nomment « l'effet de masse » et « l'effet de clinquant ». Et voici pourquoi l'ère numéro 3 de l'automobile est celle des moteurs de plus en plus gros qui entraînent des carrosseries de plus en plus surchargées de chrome; celle des voitures trop vastes, trop chères, trop coûteuses; celle de la vulgarité, du bric à brac, de l'ostentation! Cela est d'autant plus consternant que l'automobile américaine appartient à la culture américaine et constitue dans le monde une exception assez étonnante: c'est la seule invention mécanique que la Russie n'ait pas encore essayé de s'approprier! Mais je crains fort que nos énormes voitures clinquantes fassent bientôt oublier à nos amis étrangers que nous savons aussi construire de merveilleux moteurs...

« Nous autres, dessinateurs pour l'industrie, avons, bien entendu, comme principal objectif d'aider nos clients à mieux vendre leur production. Or, nous savons tous que la laideur se vend moins bien que le bon goût. Une nouvelle preuve: A l'automne dernier, nous avons créé des carafons spéciaux de whisky pour Noël. Ces carafons ne ressemblaient absolument pas aux bouteilles normales: nous les avions voulu d'une élégance raffinée, rarissime. Six semaines avant Noël, il n'en restait plus un seul chez les marchands. Je déplore que les grandes marques d'automobiles ne soient pas aussi soucieuses de raffinement que les fabricants de whisky.

On engagera des spécialistes du F.B.I.

« En fait, ce n'est pas d'originalité qu'elles me semblent soucieuses, c'est de copier les inventions du voisin. Résultat: tout le monde a la même voiture, à part les quelques centimètres où chaque firme inscrit son nom. Cela me rappelle la fameuse recette de l'un de nos humoristes: enfermez dans un garage pendant une nuit une Ford et une Chevrolet. Revenez neuf mois plus tard, vous trouverez entre elles une petite Plymouth et vice versa.

La voiture de demain sera encore plus perfectionnée que les beaux modèles ci-contre. Elle comprendra, entre autres choses, un moteur ultraplant et le radiateur sera minuscule. Il y aura d'énormes coffres à bagages et, sur certains types, un équipement de camping complet, avec réfrigérateur, réchauds électriques, tente escamotable et baignoires pliantes.

« Cette manie et cette épouvante du plagiat ont pris des proportions ridicules. A tel point qu'on prend des airs de conspirateur pour discuter... de la longueur d'un ornement de capot et qu'on entendra bientôt le dialogue suivant, entre le patron d'une grande marque et un ingénieur qui cherche une job:

— Avez-vous un diplôme ?

— J'ai étudié trois ans l'espionnage technique à Harvard. J'ai un diplôme « hors concours ».

— Bravo, et où avez-vous déjà travaillé ?

— Au F.B.I. pendant 6 ans. Je m'occupais de photographie de contre-espionnage au téléobjectif.

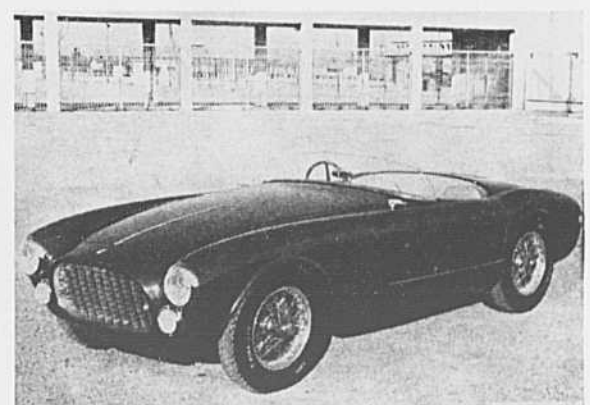
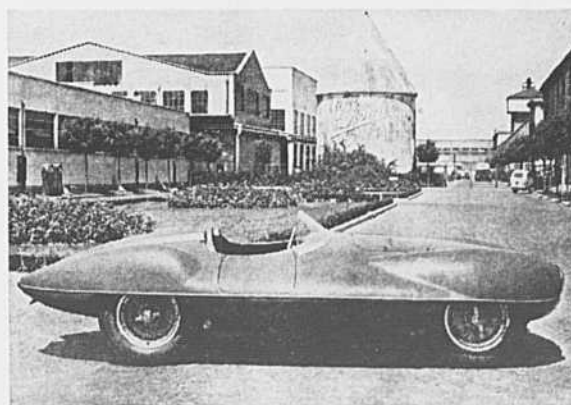
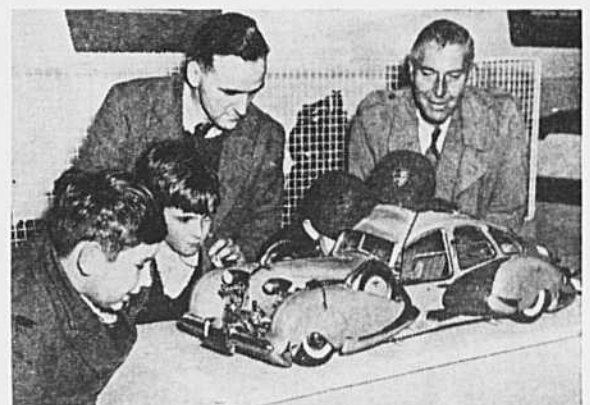
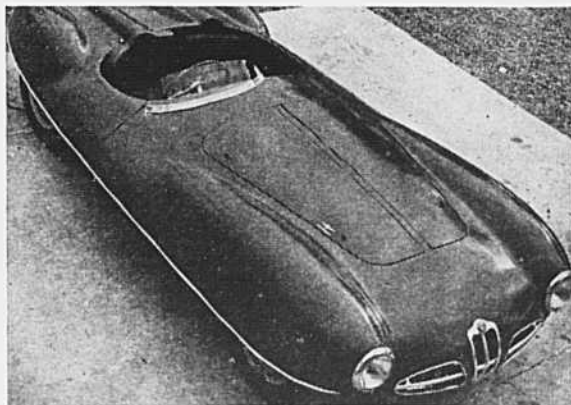
— Alors, je vous engage.

« Les experts estiment que, dans cinquante ans, 120 millions de voitures rouleront aux Etats-Unis, peuplés alors de 298 millions d'habitants. Quelle fir-

me, en 2005, tiendra la première place du marché automobile ? Je ne peux pas vous le dire; mais je peux dire que, pour conquérir cette première place, il faudra offrir autre chose aux clients qu'un ornement de capot un peu plus chromé que ceux des concurrents.

« J'ai été cruel dans cette histoire de la voiture américaine, parce que je crois que nous pouvons, aujourd'hui, faire entrer cette voiture dans son quatrième grand âge: l'âge du bon goût, de l'imagination sans emphase et de la sécurité.

« Naturellement, l'aspect et les caractéristiques essentielles de notre automobile de l'an 2005 dépendront en premier lieu de grandes conditions générales: évolution des carburants, évolution des métaux, mouvements de la population, progrès des techniques, progrès des routes... [Lire la suite page 28]



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

LE JEU TRES RUDE, BRUTAL MEME, ACTIVE LA DANSE DES MILLIONS

La question du jeu très rude, voire même brutal, dans la ligue majeure, a déjà fait l'objet de multiples recommandations.

Au cours de la présente saison, un plus grand nombre de joueurs furent gravement blessés, précisément parce que les arbitres n'ont pas sévi impitoyablement, ou n'ont pas voulu sévir contre le jeu trop rude de certains joueurs de défense, portés à appliquer des prises de lutte libre, grimaces et colère feinte en moins. Ces chevaliers du sifflet font tout pour ne pas mécontenter les pontifes de la N.H.L. Jim Norris et son triumvirat, croyant dur comme fer que les spectateurs américains préfèrent la casse et ses pompes à la classe et ses ruses.

Les esprits les plus optimistes ne peuvent nier que l'arbitre des joutes majeures traverse une crise assez sérieuse, dont la conséquence la plus regrettable est la répercussion fâcheuse suivante: si les arbitres ne sont pas plus sévères à l'endroit des joueurs brutaux, chaque équipe de la N.H.L. comptera une demi-douzaine de joueurs éclopés.

Si nous ne croyons pas à la partialité des arbitres de cette saison, la compétence de trois d'entre eux

nous semble quelque peu sujette à caution. Il n'y a plus qu'une mesure à prendre à leur égard: leur retirer les sifflets, dont ils se servent si mal. Nous restons rêveur, en songeant que les mogols de la N.H.L. ont confié à des hommes aussi insuffisants le soin de diriger des parties de la plus forte ligue de l'univers. Seul Red Storey possède les qualités de nos anciens arbitres, Cooper Smeaton, Mike Rodden, Mickey Ion, Lou Marsh, Bobby Hewitson, Bill Stewart, King Clancy, Georges Gravel et Bill Chadwick. Tous ces arbitres savaient, avant tout, garder leur sang-froid et ne craignaient aucunement les foudres de Jupiter, c'est-à-dire les protestations des gérants et des gros bonnets du hockey majeur.

Comme on le sait, l'arbitre Georges Gravel qu'on a rayé des cadres durant sa maladie, il y a deux ans, pourrait revenir officier, de nouveau, dans la N.H.L., s'il se mettait à genoux devant celui-ci ou celui-là. Il n'est pas homme à lécher les bottes... Pourquoi l'a-t-on mis de côté? Il était le seul maître sur la patinoire. Il appliquait les règlements à la lettre, dans le but louable de conserver la maîtrise de la joute, en punissant les joueurs qui ajoutaient à leur science du hockey la pratique perfectionnée de tous les truquages plus ou moins licites. Cette manière d'agir ne plaisait pas aux pontifes de la N.H.L.

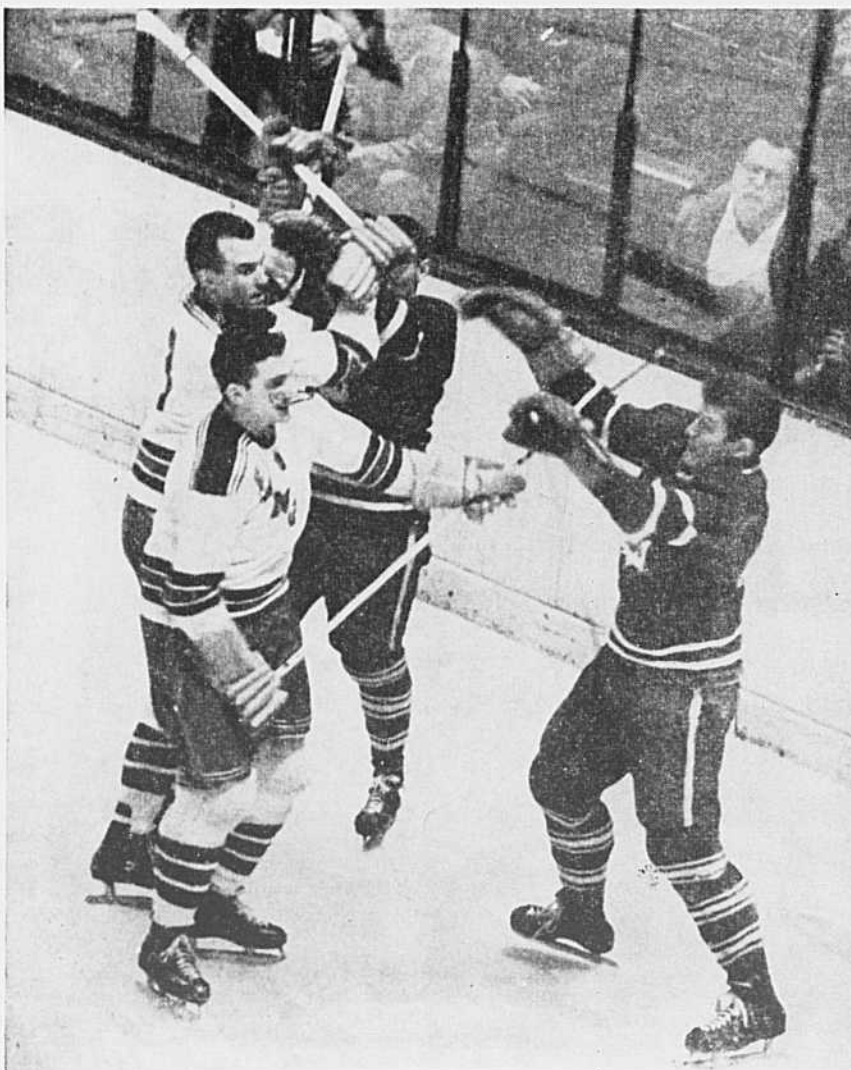
L'arbitrage, dans la ligue professionnelle majeure,

fut toujours le problème le plus difficile à résoudre. Il a déposé un plus grand nombre de cheveux blancs sur les têtes de Clarence Campbell et de Carl Voss que toutes les autres questions épineuses, auxquelles ils ont fait face. L'arbitrage, après tout, repose sur le jugement de quelques hommes, soi-disant experts, mais toujours faillibles. C'est dans la nature humaine, n'est-ce pas?

Tous les gérants de la N.H.L. ont à se plaindre de l'arbitrage, à l'exception du mentor du Canadien Toe Blake, qui ne s'extériorise pas facilement. Malgré l'amende de \$1,000, dont ils sont passibles, en critiquant les arbitres, ces pilotes n'ont pu se contenir et ont lancé des imprécations contre les chevaliers du sifflet. Le président Campbell n'a pas encore reçu, de Jim Norris et Cie, l'ordre de punir les gérants qui ont rechigné contre certains arbitres. Si, un jour, Toe Blake se décide à critiquer les arbitres, il n'aura pas prononcé le dernier mot qu'il se verra soulagé d'un joli billet de banque de \$1,000.

Sans admettre que certains arbitres servent de tampons à l'aigreur ou au mécontentement des têtes dirigeantes, nous pouvons dire qu'ils sont parfois la cause de nombreuses frictions, de fréquentes rébellions sur la surface polie. Leur apathie est choquante, à tel point que les joueurs du club vexé sont incités à prendre la justice en mains et à remettre le

Si les pontifes de la N.H.L. décrètent que le joueur ayant reçu une punition de deux minutes peut revenir au jeu, immédiatement après qu'un but soit marqué, ils inciteront les joueurs belliqueux à lever leurs bâtons trop haut, plus fréquemment, pour plaire aux spectateurs américains friands de la casse.



Ce jeune athlète anglais, JOHN SIMPSON, est tout fier de porter l'uniforme de la Garde Nationale, de Londres. Les chroniqueurs sportifs de l'Angleterre voient en ce Johnny, 6 pieds 2 pouces, le futur champion national du cricket.



change à certains joueurs, envoyés dans la mêlée pour démantibuler les étoiles de l'adversaire.

Nous assistons à des joutes de hockey de la ligue majeure, depuis 1911. Souventes fois, nous avons entendu des gérants de la manière forte féliciter le joueur coupable d'un acte presque brutal en ces termes : « Bien, tu l'as mis hors d'état de nuire, pendant deux ou trois semaines ! Il en a pris pour son rhume ! »

Et l'on dit que le sport adoucit les mœurs ! Est-ce que les mogols mettront fin au jeu brutal ! Non. Pourquoi ? Parce que, avec le jeu rude et brutal en vogue sur plusieurs patinoires, les proprios des différents clubs connaîtront des recettes de plus de \$5,600,000, joutes éliminatoires comprises. Donc, des profits de près de \$3,000,000, divisés en six parties. Une somme globale, devant laquelle les millionnaires ne font pas la moue !

Revenons à ces pauvres arbitres avec une complainte :

*Est-il rien sur terre
Qui soit plus émouvant
Que la grande misère
Du pauvre arbitre errant ?
Que son sort malheureux
Est triste et douloureux !*

UNE MEDAILLE DU COURAGE

Dans la vie courante, le courage des hommes est signalé à l'attention de leurs concitoyens par une récompense quelconque, dont la variété différencie la somme de l'héroïsme déployé.

De nos jours, un nouvel aspect de l'héroïsme se manifeste de plus en plus sur les terrains de sport en particulier.

Nous tenons à signaler, à l'attention des gens qualifiés qu'il y a là une lacune regrettable.

Nous avons tous vu ou lu que, dans de multiples endroits, quelques braves citoyens avaient, au péril de leur vie, continué à assumer des fonctions pour lesquelles ils sont payés par des promoteurs d'événements sportifs. Nous voulons parler des arbitres de tous les sports.

A l'étranger, les spectateurs en ont jetés à l'eau. Ils en ont lapidés. Ils ont tenté d'en lyncher.

Jusqu'ici, au spectacle, l'on avait accoutumance de voir ces jets spontanés consister en trognons de choux, en tomates, pommes crues ou frites, avec lesquelles les victimes avaient parfois la consolation de pouvoir casser la croûte !...

Le sport a virilisé ceci. A la boxe, il devient élégant d'écharper l'arbitre, chaque fois qu'il semble sévère ou qu'on n'est pas de son avis. Jusqu'ici, on se contentait d'injurier le boxeur ou l'arbitre, qui n'avaient pas l'heur de plaire. Quelquefois, on lui jetait des boulettes de papier, des programmes, des journaux ou des chiques de caoutchouc. Mais, la semaine dernière, à Chicago, c'est une bouteille qu'on vit tracer une trajectoire assez tendue et venir se briser sous les pieds de l'arbitre, près des deux boxeurs. Il fallut arrêter le combat et balayer avec soin. On ne put arrêter le coupable de cette imbécile manifestation. Ça va devenir gai ! Un moulinet, une droite ou une gauche, on les encaisse. Ce sont les petits inconvénients du métier. Mais si les bouteilles se mettent à pleuvoir, comme dans les scènes de ménage, on n'aura plus qu'à rester chez soi.

Quoi qu'il en soit, les pauvres arbitres risquent gros. Leurs femmes, lorsqu'ils partent, doivent être dans des transes mortelles jusqu'à leur retour.

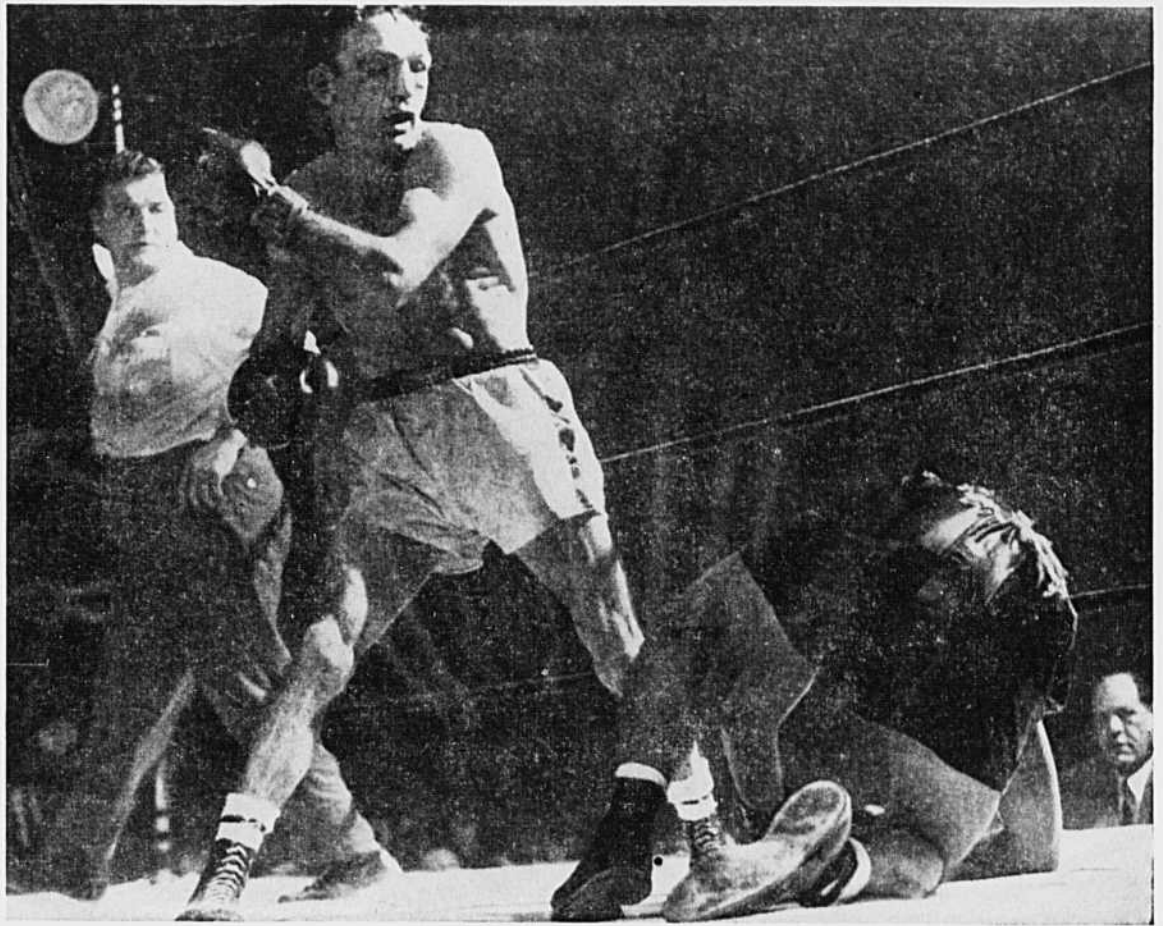
C'est pourquoi nous demanderons s'il ne serait pas possible de magnifier, d'une façon tangible, l'héroïsme de certains arbitres ?

Ne pourrait-on, à leur intention, créer un ordre de courage civique ? Et toute attribution de cet insigne serait accompagnée d'une éloquente citation :

« A, en des circonstances extrêmement critiques, conservé un calme et un sang-froid remarquables. N'a pas faibli sous une grêle de projectiles. A, par son exemple, maintenu les joueurs sur le terrain. A été blessé ».

Et même des chevrons pourraient signaler les récidivistes de ces exploits !

On en verrait de belles si, dans les patinoires de la N.H.L., les arbitres ne recevaient toute la protection qu'ils méritent, malgré l'incompétence de quelques-uns d'entre eux que les dirigeants auraient dû laisser promener dans un fauteuil à trois roues, ou déléguer en Afrique Centrale, pour y rencontrer une troupe d'anthropophages affamés. [Suite à la page 30]



Aux Etats-Unis, on est en train de nettoyer les écuries d'Augias, en boxe professionnelle. Les gangsters, les racketteurs, les gens de la pègre et les indésirables, qui profitaient de la candeur naïve de certains pugilistes, sont contraints de prendre le chemin des ténèbres. Attention ! Ils ne se tiennent pas pour battus !... Les membres des Commissions de Boxe des plus grandes villes américaines ont, jusqu'ici, fait un grand pas dans l'épuration des écumeurs. Pourront-ils diminuer la gravité des dangers qu'encaissent les boxeurs, mis hors de combat, comme le fait le champion mondial des boxeurs mi-moyens, 147 livres, CARMEN BASILIO, au détriment de TONY DE MARCO, incapable de se relever ? Aucun coup de poing ne peut être porté impunément à la tête ou au cœur. Sans aucun doute, chaque mise hors de combat cause un tort considérable au pugiliste, réduit en un paquet de chair molle, en attendant de marcher sur les talons ou de perdre la mémoire, dans une décade ou moins... Et dire qu'il y a, malheureusement, encore des gens croyant que ce noble art n'est pas cousin germain de la barbarie !

Voici un cas, en boxe, où le pugiliste vaincu n'a pas eu à souffrir de l'atmosphère des tribunes ! Et ce n'est pas la première fois que le public parisien donne à l'athlète favori un témoignage de pareille sympathie ! Cela s'est, récemment, passé au Palais des Sports de Paris, alors qu'un groupe de chauds partisans du boxeur poids-moyen, 160 livres, SAUVEUR CHIOCCA, après avoir brisé chaises et cordes, ont jugé à propos de renverser la décision de l'arbitre, ayant déclaré vainqueur Jacques Herbillon. Les gendarmes ont refroidi l'enthousiasme mal placé de ces amateurs... L'autre semaine, à Milan, croyons-nous, à la suite d'une décision de l'arbitre d'une joute de soccer, il y eut bagarre, au cours de laquelle 152 spectateurs furent blessés, dont 8 grièvement. L'un de ces étourdis décupla sa rage, hurla à mort l'arbitre, qu'il voulait lyncher. Ce pauvre chevalier du sifflet fut gardé par la police dans un endroit secret. Le sport adoucit les mœurs, lorsque l'on respecte l'autorité de l'arbitre. Sinon, nenni !...



Roman d'aventures

par

RENE POUPON

*La salve ennemie arriva.**Trop court !*

*La mer reçut sa masse,
qui plaqua sur le flanc
de l'Orion
un ressac d'écume.*

Le Corsaire des Mers du Sud

La cloche du bord piqua le dernier quart de veille. Le capitaine de vaisseau Hans Kroener sortit de sa cabine. L'Océan Pacifique, peint d'un sombre bleu de nuit, reflétait, en son miroir moiré, la nuée d'étoiles qui scintillaient au ciel des tropiques. Dans le silence nocturne, on percevait le sourd battement de la machinerie, qu'accompagnait, sur un mode plus aigu, le frisselis de l'eau sous l'étrave. Par tribord, l'île de Nouï dressait sa masse sombre.

Hans Kroener gagna, à l'avant du navire, la passerelle. Dans la cage vitrée, torse nu, en raison de la pesante chaleur, un matelot, les yeux rivés sur le cadran du compas, tournait à petits coups, la roue de la barre. Près de lui, en tenue de drap blanc, un très jeune lieutenant fumait et rêvassait. L'entrée du capitaine le tira de sa méditation. Il salua son chef.

— Du nouveau, Druckmann ?

— Rien, commandant, il nous faudra attendre le jour...

Kroener approuva d'un signe de tête et tous deux gardèrent, un long moment, le silence. Sous la main exercée de l'homme de barre, l'ex-croiseur auxiliaire *Orion*, de la marine de guerre allemande, poursuivait sa route.

Suivi du lieutenant, le capitaine quitta la dunette. Tous deux, sur le pont, firent quelques pas le long de la lisse. Ils gagnèrent la plage avant, long triangle arrondi, où l'ombre allongée de deux canons jumeaux traçait une ligne médiane. Kroener, s'approchant de la pièce, caressa la fine volée d'acier luisant.

— Jolis bijoux ! opina Druckmann, pour rompre le silence.

— Jolis... répéta le capitaine. J'aurais désiré les camoufler, comme nous l'avons fait des autres batteries, mais des pièces de 280 ne s'escamotent pas comme un pistolet de dame...

— Bah ! les bâtis de bois que nous disposons pour le jour les dérobent assez bien aux regards indiscrets.

— Pour combien de temps ?

— A la dernière croisière, pendant la guerre, malgré la marine alliée lancée à nos trousses, ne sommes-nous pas restés dix-sept mois à déjouer l'ennemi ? Depuis, sagement camouflés, on nous a oubliés. Nous bénéficions, avec cela, de l'état de paix qui a obligé les vainqueurs épuisés à désarmer leurs bâtiments, de notre propre expérience, de notre connaissance parfaite de cette immensité marine, des stocks de mazout et de munitions disséminés dans

tout l'archipel océanien, par les prévoyants Japonais, et de la complicité des indigènes en révolte contre leurs maîtres anglo-saxons ! Alors...

— C'est exact, Druckmann, mais ne nous leurrons pas. Autant que nous sommes, à bord de ce dernier survivant de la Kriesmarine, nous savons tous le sort inéluctable qui sera finalement le nôtre. C'est une lutte sans merci que nous livrons.

La voix de Kroener s'était faite dure et sourde, empreinte d'une violence déterminée et son visage d'oiseau de proie reflétait le sauvage fanatisme de sa race, toujours invaincue...

Le lieutenant approuva obséquieusement les paroles de son supérieur.

— Je crois que nous n'avons pas mal travaillé, depuis la fin de notre retraite ? Le *Hemfold*, le *Rangitane*, le *Ringwold*, le...

— Oui, interrompit le capitaine, un beau tableau de chasse !

Puis, sur un silence, il demanda :

— Pensez-vous que la tornade de cette nuit ait obligé les navires au long cours à dévier de leur route normale, pour rechercher une mer moins agitée ? Avons-nous des chances d'intercepter quelque navire isolé ?

— Certainement ! La radio a capté

un message du *Tropic*. Il donnait sa position, relevée à minuit. J'ai fait mes calculs et donné les ordres en conséquence. Nous ne devons pas tarder à le rencontrer !

— Le *Tropic* ? fit le capitaine. C'est si je ne me trompe, un cargo de 16,000 tonnes ? Et chargé d'armes pour le gouvernement de Mélanésie, en lutte actuellement contre les rebelles ? Je pense que notre ami Tsen-Tao sera content !

— Et qu'il saura récompenser d'une large poignée d'or chacun de nos matelots ! Ils ne négligent pas ces libéralités.

Pendant ce dialogue, les étoiles avaient pâli dans le ciel tropical. L'aube naissait, singulièrement rapide et brutale. La brume du matin se teinta de sang sous les rayons du soleil ; la mer brasillait.

Dans les profondeurs du navire, une sonnerie électrique résonna. De toutes parts, maintenant, une vie à chaque instant plus active ressuscitait. Kroener regarda ces marins qui se hâtaient à leur poste. Véritables pirates frisons, leurs ancêtres Vikings devaient avoir les mêmes regards farouches aux premières heures de la conquête normande. Ils étaient jeunes, pour la plupart,

souples, entraînés. Leur visage était tanné par les intempéries, leur peau rongée par le sel des embruns, les mains meurtries par les durs travaux du bord. Et rien n'était plus étrange que ces hommes sans uniforme, obéissant à une silencieuse discipline, sur ce navire de commerce transformé en corsaire, pour le malheur de ceux qui rencontraient sa route.

— Navire par bâbord !

Le cri des guetteurs roula sur le pont. Un soudain frémissement parcourut le navire : la proie était proche ! Le commandement se tourna dans la direction indiquée, mais de l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait encore rien discerner et, seule, la sentinelle du haut de la tourelle de tir avait pu distinguer au lointain le panache de fumée révélateur.

Les deux officiers, rapidement, gagnèrent le blockhaus de commandant, tandis qu'autour d'eux, les hommes d'équipage se pressaient à leur poste respectif. De l'avant à l'arrière, du spardeck aux soutes, les sonneries annonçaient le branle-bas de combat.

Druckmann poussa la lourde porte du blockhaus et pénétra dans la tourelle qui se dissimulait à l'avant du navire dans une fausse cheminée.

— Fixe !

Raides, figés, sous-officiers et matelots, confondus dans l'anonymat des vêtements civils, saluaient talons joints, tête nue. Du regard, l'officier scruta les hommes en plein visage.

Il grimpa les trois marches de l'échelle et s'installa sur la sellette de commandement. Lentement, il colla ses yeux aux oeillets du télémètre. Ses mains actionnèrent les molettes de l'appareil. Les deux images superposées se précisaient, s'accrochèrent. Dans l'oculaire, il distingua alors parfaitement la silhouette massive du cargo, ses cheminées, ses mâts de charge. L'*Union Jack* flottait à la poupe...

— Balancez... Tourelle à gauche... Stop !

Dans un ronflement aigu, la cage d'acier pivota. Comme dans un film, l'horizon déroula son décor sans fin à l'observation visuelle de l'officier. Rien n'apparaissait sur l'immensité marine. Le jour, complètement venu, dissipait les légères vapeurs qui succédaient à la nuit. Pas de houle et, du plus loin que le regard pouvait porter, pas une voile suspecte, pas une fumée inquiétante.

La tourelle revint à sa position primitive. L'*Orion* avait viré de bord. Il courait maintenant droit sur sa proie.

Dans le télémètre, l'image était d'une visibilité parfaite. Druckmann lut les graduations de l'oculaire :

— 3,400... 3,200... Préparez - vous à combattre par tribord... Hausse : 2,800... Correction : 20 millièmes à gauche...

Tout en bas, sur le pont, l'officier de tir voyait les gueules d'acier de 280 obéir à ses ordres téléphonés.

— 2,200... 1,600...

A bord du bâtiment anglais, Druckmann, soudain, crut deviner une inquiétude.

Nul, sur l'*Orion*, ne se souciait évidemment de répondre au salut que les pavillons de l'adversaire sollicitaient... A la jumelle, de son bord, on devait fort bien distinguer les canons braqués de l'étrange navire inconnu...

Druckmann, dans une grimace de satisfaction, découvrit ses dents de loup.

— Feu !

Un formidable éclair orangé, plus vif que le soleil, illumina la plage avant. Dans le même temps, une formidable explosion ébranlait le navire tout entier.

Là-bas, le cargo britannique parut se soulever sur la vague. Sous la ligne

de flottaison, par la déchirure de la coque éventrée, la mort chevauchant les flots se ruait...

L'eau montait, qui noyait tout, entraînant les cadavres déchiquetés des soutiers, tandis que la vapeur de la machinerie, fusant en un râle monstrueux, corrodait les chairs encore vivantes de son haleine d'enfer.

Une seconde rafale vint hâter l'agonie gigantesque.

Le drame fut court.

Soudainement, le lourd navire, dressé sur sa quille, sembla hésiter avant la plongée suprême, puis glissa dans les flots, entraînant dans le gouffre les grappes humaines étouffées dans ses flancs ou accrochées à sa membrure...

Sur le pont de l'*Orion*, une partie de l'équipage assistait à cette dernière scène.

Kroener, surgit du poste de commandement, regardait l'immense remous couronné d'écume, au milieu duquel flottaient quelques débris épars.

Un canot, miraculeusement mis à flot, où quelques malheureux rescapés avaient pris place, s'éloignait à force de rames du lieu du sinistre pour n'être pas pris dans le tourbillon.

Kroener se détournait, esquissa un geste impératif. Tout aussitôt, une rafale déchira l'air. La gamme haletante d'une mitrailleuse lourde se mêla aux clameurs hargneuses de l'équipage du corsaire, qui marquait les coups.

Les petits obus de 20 millimètres encadrèrent d'abord la barque de sauvetage, puis le tir se rectifia. La mitraille drue cribla les rescapés, pilonna le canot, martela les survivants, jusqu'au moment où la mer absorba le dernier d'entre eux.

Le dernier ? Non ! A une encablure de l'*Orion*, un nageur isolé tentait dans un suprême effort de gagner le navire vainqueur. Le lieutenant de vaisseau Druckmann s'empara du fusil d'un matelot. La première balle souleva sur l'eau un minuscule geyser. Le tireur s'appliqua cette fois à bien prendre

la ligne de mire. Mais l'homme épuisé, là-bas, avait compris ce que ces assassins inconnus lui ménageaient.

Son visage manifesta l'indicible angoisse de la mort inévitable. Sa main se tendit en un dernier geste de supplication vaine. Une balle lui fracassa la tête et son corps, abandonné tout doucement, disparut dans les flots.

Trois hourras frénétiques, poussés par l'équipage, saluèrent cette nouvelle victoire du corsaire...

Mais le dernier cri ne s'était pas éteint, qu'un appel amplifié par les porte-voix vint glacer quelque peu la joie sauvage des matelots.

— Voilier droit devant !

Le commandant, surpris, poussa un juron. Un instant, sur le pont, ce fut un commencement de désordre.

Le nouvel arrivant n'était cependant qu'un minuscule bâtiment, que la vigie venait d'apercevoir et qui, toutes voiles dehors, courait sur l'océan, attiré sans doute par l'écho de la canonnade. Cependant, sa seule présence au bout de l'horizon, suffisait à jeter un certain trouble sur le croiseur.

— Pas de témoin ! Pas de survivant ! Entendez-vous, il n'en faut pas ! répétait Kroener à ses hommes, avant de perpétrer un ultime mauvais coup.

La suppression de tout témoignage, de tout indice, n'était-elle pas la seule garantie d'impunité dont devait absolument s'entourer l'écumeur des mers du Sud.

Le jour où l'Amirauté britannique ou américaine connaîtrait les raisons exactes des naufrages qui endeuillaient depuis quelques mois la ligne du Pacifique, alors, des mesures seraient prises, la chasse au forban commencerait, vite conclue par un hallali inéluctable.

Le commandant s'était précipité sur la passerelle. Dans sa cage vitrée, imperturbable, l'homme de barre tenait la route.

Kroener empoigna la manette du transmetteur d'ordres, poussa à fond

sur l'indication : « En avant, toute vitesse ». Le navire s'étira en gémissement, sous l'élan rapide des machines.

Partout, sur le pont, c'était la résonance métallique des tôles martelées par les pas précipités des hommes affairés.

Druckmann s'installa dans la tourelle de tir au moment où le petit voilier hissait tous les signaux de sa pavillonnerie.

On devait s'étonner, à son bord, de la présence de cet étrange bateau, naviguant sur une mer où flottaient encore et pour longtemps tant de débris suspects, qui annonçaient un sinistre récent.

Mais la réponse arriva en coup de tonnerre. Sur un ordre de Kroener, un des canons de l'artillerie secondaire — il fallait ménager les projectiles des grosses pièces, devant cette proie négligeable — donna de la voix.

A l'avant du voilier, le coup de semonce souleva un jet puissant et, au mât de l'*Orion*, monta l'impératif signal : « Stoppez immédiatement ! »

Alors, le navire corsaire commença à évoluer lentement autour de sa nouvelle prise. C'était un petit yacht tout blanc, bien profilé, auquel son fin grément donnait une élégance quasi aérienne.

Concevant que ce modeste bâtiment ne pouvait être un adversaire, Druckmann et le commandant quittèrent leurs postes respectifs.

Les pièces de 88 suffisaient amplement pour le réduire à merci. D'ailleurs, sans défense, le voilier obéissait à l'injonction et mettait « en panne ».

L'*Orion* descendait une baleinière à la mer. Avant qu'elle eût quitté le bord, un groupe en armes venait d'embarquer.

D'un bond, Druckmann avait pris sa place au centre de l'embarcation.

Laissez filer !

L'esquif plongea vers la mer. Un coup d'une gaffe maniée avec puissance l'écarta de la coque ; le moteur embraya et le canot fila vers le yacht qui, toujours plus lentement, glissait sur son erre.

A son bord, accoudé à la lisse, on apercevait des passagers qui, curieusement, regardaient en direction du croiseur. Étaient-ils donc inconscients au point de ne pas se rendre compte qu'ils étaient tombés dans un guêpier ?

La baleinière accosta. Il ne fallut qu'un instant aux hommes de l'*Orion* pour se hisser jusqu'au pont du voilier par les filins que, complaisamment, on leur avait jeté du bordage.

Druckmann dégaina son revolver.

Il aboya un ordre et les corsaires, l'arme basse, se précipitèrent.

— Monsieur, me direz-vous... s'indignait un vieillard à cheveux blancs.

— Qui commande, à ce bord ?

— Mais moi, le capitaine ! dit encore le bonhomme. A bord de mon yacht à voile, le *Saturnia*, je m'occupe de recherches océanographiques. Permettez que je m'étonne d'une intrusion dont...

Le jeune lieutenant, sans répondre, ricana.

Déjà, deux matelots, sur un signe, encadraient le vieillard.

— Votre nom ?

Le maître du *Saturnia* s'était raidi. Avait-il enfin compris son excès de confiance, sa méprise ?

— Dawis ! répondit-il avec une moue dédaigneuse.

— Donnez immédiatement à votre équipage l'ordre de se rassembler sur la plage avant.

Aucune résistance n'était possible.

Les Allemands occupaient tous les points importants, empêchant toute manœuvre subreptice.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	5	3	8	4	7	3	2	6	4	8	3	5	7
D	O	U	T	P	D	E	C	A	N	N	S	E	R	O	H
4	8	3	6	5	2	7	4	3	6	4	5	2	8	3	7
C	L	T	C	U	D	A	H	A	O	A	T	E	A	G	N
8	4	7	2	6	5	3	8	4	2	7	5	3	6	4	8
J	N	C	S	M	V	E	O	G	I	E	O	Z	P	E	I
8	4	6	3	5	4	7	2	6	4	3	5	8	2	4	3
E	M	T	V	U	E	A	R	E	N	O	S	A	E	T	T
8	3	6	2	5	4	7	3	6	4	2	8	4	3	5	7
U	R	S	X	S	S	U	E	U	I	A	F	M	B	O	J
8	5	3	6	4	8	7	2	6	3	8	4	5	3	6	4
O	U	O	R	P	Y	E	U	V	N	E	O	R	H	O	R
4	6	3	4	2	8	5	4	3	6	4	7	2	5	3	4
T	U	E	A	C	R	I	N	U	S	T	U	E	T	R	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Le yacht, abandonné, dérivait lentement. Non loin, le sillage blafard de l'*Orion* encerclait la proie de son orbite menaçante.

Un peu voûté le vieux Dawis, encadré par deux gardes, gagna la passerelle. La cloche du bord sonna lourdement, invitant les hommes à se rassembler.

Druckmann arpenta le pont. Soudain, il s'immobilisa.

De la coursive, un groupe de ses mercenaires poussait devant lui deux jeunes filles que l'on venait de dénicher dans une cabine où elles avaient cherché refuge avec effroi.

— Monsieur, prononça la première, qui luttait pour refouler ses larmes, pourquoi arraisonner notre paisible voilier? Qu'allez-vous faire de mon oncle?

Druckmann eut un sourire. Une lueur pailleta son regard. Mais il ne se départit pas de sa morgue.

— Vous vous nommez?

— Betty Dawis... Le capitaine Dawis, je vous l'ai dit, est mon oncle...

Le capitaine de l'*Orion* n'écoula plus avant. Il se tourna vers l'autre jeune fille.

— Et vous? interrogea-t-il, en la désignant de la main.

Plus forte que sa compagne, moins déprimée, rien extérieurement, du moins, ne trahissait l'émotion de la seconde passagère.

— Je suis une amie de Betty. Je me nomme Katty Lodge. A bord de ce yacht, à l'issue d'une croisière d'agrément, j'allais retrouver à Singapour mon fiancé, commandant du torpilleur l'*Indomptable*...

Druckmann sourit en faisant entendre un petit sifflement ironique.

— Rassurez-vous, on ne vous fera aucun mal! énonça-t-il simplement.

Et il fit signe à ses hommes de garder à vue les deux jeunes filles.

Sur la plage avant, l'équipage du *Saturnia* était réuni.

Le vieux Dawis, posément, considérait ses hommes, une quinzaine, les uns après les autres. Il semblait éprouver pour tous la même affection, presque paternelle. Mais des matelots allemands menaçaient le groupe de leurs armes braquées.

— Veuillez m'écouter, vous autres! s'écria Druckmann.

Ils étaient tous tendus, et leur visage montrait qu'ils s'attendaient au pire.

— Soyez calmes. Il ne s'agit, de notre part, que d'une simple opération de police. Pour votre sécurité, momentanément, nous allons vous enfermer dans la grande écouteille. Vous n'êtes que provisoirement nos prisonniers. Dès que notre visite à bord sera terminée, nous vous délivrerons...

Un à un, les hommes, jugeant que toute résistance était impossible, s'enfoncèrent par l'échelle de la trappe qui se referma sur eux.

Au moment où le vieux Dawis se disposait à les suivre, Druckmann l'interpella:

— Restez donc, cher monsieur, nous avons besoin de vous...

Et, d'un geste apparemment aimable, il l'invitait à se joindre aux deux jeunes filles qui s'apprêtaient, sous bonne garde, à embarquer dans la baleinière.

Déjà, le pillage du *Saturnia* commençait. D'abord, tous les précieux instruments de navigation, sextants, compas, cartes et théodolites, furent enlevés. Ensuite, les matelots visitèrent les cabines des passagers, s'emparèrent de tout ce qui leur tombait sous la main: vêtements, livres, articles de toilette, argent, objets précieux...

Estimant sans doute que cette opération exigeait trop de temps, Druckmann s'impatientait.

Pour rappeler ses hommes qui semblaient perdre un temps précieux, il siffla.

Sur un ordre, on hissa le long du bord des charges d'explosifs, que des matelots spécialisés disposèrent judicieusement dans les cales du *Saturnia*.

Ceux qui restaient, comprenaient le danger, s'empressaient de regagner la baleinière où avaient pris place Dawis et les prisonnières.

Les gardiens de l'équipage captif, enfermés dans l'écouteille, furent les derniers à quitter le bord. Ils le firent sans bruit, afin de ne pas donner l'éveil aux malheureux sacrifiés.

En courant, les dynamiteurs jaillirent de la cale. Ils sautèrent dans l'embarcation...

On n'était pas arrivé à l'*Orion*, que le *Saturnia* s'ouvrit en deux. Une fulgurante explosion, un jaillissement d'écume, de fumée, de débris arrachés, et le petit voilier disparut dans les flots, entraînant son infortuné équipage muré dans l'écouteille...

Betty et Katty avaient caché leur visage entre leurs bras. Druckmann vit que le vieillard, impuissant, pleurait.

...A toute vapeur, l'*Orion* regagnait son repaire où, en toute sécurité, il saurait laisser le temps de l'émotion qui ne manquerait pas de soulever, de par le monde, les soudaines disparitions du cargo et du voilier, pour ne parler que des destructions les plus récentes survenant après tant d'autres... Ceci, jusqu'au jour où, sans plus de risque, il perpétuerait de nouveaux forfaits.

Hans Kroener avait été bien loin d'être satisfait de l'initiative de son subordonné qui embarquait, comme otages, les trois prisonniers du *Saturnia*. Il avait tempêté:

— Amener à mon bord ces fichus Anglais! Mais c'est installer le ver dans le fruit! Qui vous dit que ces

gens ne sont pas en relation avec des émissaires de...

Druckmann, un peu penaud, plaïda sa cause. Que pouvait-on craindre, en vérité, de ces êtres sans défense isolés dans le repaire de l'île Koumba?

La présence des hommes de l'*Orion*, la nature hostile, la mer, toutes ces barrières humainement infranchissables, ne constituaient-elles pas la plus sûre des prisons?

Et puis, un jour viendrait où l'on aurait peut-être besoin de marchander sa vie. Quel poids dans la balance, que ces otages! Quelle force de chantage sur l'ennemi, si le malheur voulait que, par un retour des choses, l'on se trouvât à sa merci!

Le capitaine, à regret, s'était laissé convaincre.

— Les femmes, oui, avait-il cédé. L'équipage n'a pas tant de distraction dans ce monde perdu! Quant aux vieux...

Il fit de sa main un geste significatif. Un ordre fut donné pour que l'on emmenât en « promenade » le maître du *Saturnia*.

Un coup de feu, le corps qui s'écroule, le « flocc » d'un cadavre qui bascule à la mer, et il n'avait plus été question du vieux propriétaire du *Saturnia*.

Dans le carré, Kroener, quelque peu détendu maintenant, remplissait deux verres d'alcool de contrebande.

— A votre santé, Druckmann! De main, notre correspondant de Hong-Kong ne manquera pas de nous adresser, par radio, le communiqué de l'Amirauté britannique, relatant, en termes voilés, l'étrange disparition d'un cargo de la British Pacific Line... Le *Tropic*? Une belle victoire, en vérité...

D'un seul coup, il avala le contenu de son verre.

LA VIE COURANTE...



— Quelqu'un me demande le "maître de la maison". Est-ce que c'est toi?

II

A soirée à Hong-Kong apportait un surcroît d'animation.

Dans la rade, plusieurs escadres de différentes nationalités se trouvaient rassemblées. Les matelots en bordée mêlaient leurs chants rauques, leurs coups de sifflet, leurs appels à la clameur qui montait de la ville chinoise. La vie nocturne de la cité cosmopolite commençait en fête joyeuse.

Ernst Weyer quitta le quai et se dirigea vers le centre de la ville jaune. Il paraissait soucieux. C'est qu'il y allait fort, Kroener, avec son navire pirate! La dernière affaire avait provoqué un bruit énorme dans les milieux maritimes du Gibraltar asiatique. On devait, dans certaines sphères, se douter de quelque chose, et le danger allait croître...

Malgré lui, Weyer eut un frisson d'inquiétude. Il aspira l'air lourd et poivré. Quels étaient ces personnages qui rôdaient depuis quelques jours autour de la maison basse où il abritait son émetteur de radio? Non, il valait mieux en finir dès maintenant...

Il se sentait surveillé, épié, bien près d'être démasqué. Que lui importait le fanatisme outrancier d'un Kroener? Les subsides qu'il recevait de l'association pro-allemande? Mais il ne manquait pas, dans cette après-guerre, d'emplois grassement rétribués, pour l'exercice desquels on risquait cent fois moins que dans le rôle d'espion!

A un moment donné, un passant qui déambulait en flâneur, le dévisagea avec insistance, le dépassa, se retourna une fois encore, pour observer Weyer. Celui-ci, malgré son accoutumance du danger, faillit trembler de tous ses membres. Il se domina pourtant.

Un peu plus loin, il s'arrêta un instant, ne distinguant plus l'inquiétant personnage, et il se lança à corps perdu dans un dédale de rues tortueuses. A force de crochets, de retours en arrière, de galopades soudaines, il crut avoir dépiqué le policier présumé.

Mais il était à bout de forces. Son front ruisselait de sueur. Il avisa un pousse-pousse. Au moment où son bras allait faire signe à l'homme-cheval, il aperçut à quelque distance devant lui, perdu parmi la foule, l'inconnu dont les yeux inquisiteurs l'avaient si ostensiblement examiné.

Ainsi, donc, malgré ses ruses, la piste n'était pas interrompue! Ernst Weyer n'était décidément pas de taille. Une frayeur extrême lui glaça le sang. La peur l'ankylosait; il ne s'était jamais senti ainsi. Il fit un terrible effort pour se déplacer. Avisant un square désert, il s'y jeta.

Un coup de sifflet strident! Une douzaine d'hommes se ruaient sur l'Allemand... Cerné!

Weyer, cédant à un réflexe, fouilla ses poches: pas d'arme! Il joua le tout pour le tout. Tête basse, il fonça sur le groupe...

— Halt! Hands up! glapit un des agents.

Et une matraque de caoutchouc s'abattit sur le crâne de l'émissaire allemand. Il s'écroula sur le sol avec un râle et demeura inanimé...

— Bien touché, le gaillard! Il a son compte! Allez, qu'on fasse avancer la voiture!

Une automobile américaine vint stopper avec souplesse au bout de l'allée.

— Chargez le paquet, en vitesse!

Toutes voiles dehors, la légère embarcation s'approchait de l'île Koumba. Une fraîche brise d'ouest la poussait sans effort et, quelques instants plus tard, elle accostait au petit ponton.

Hâve, les vêtements en loques, un blanc sauta sur le wharf de bois.

— Le capitaine de vaisseau Kroener ?
La sentinelle allemande, le fusil sous le bras, dévisagea sans aménité l'arrivant.

— Qui êtes-vous ?

— Weyer, de Hong-Kong... Je veux voir immédiatement le commandant de l'Orion. C'est très important !

Le matelot fit signe au fugitif de le suivre et le conduisit vers le petit village de paillotes.

Weyer fut bientôt introduit auprès du chef nazi.

— Weyer ! Quelle surprise ! Que faites-vous ici ?

— Capitaine, j'ai été capturé à Hong-Kong ! Notre poste détruit, les amis dispersés, Yorita, le Japonais, tué ! Je suis resté trois jours en prison, dans la citadelle. Mais j'ai réussi à m'évader au cours des dix minutes de promenade quotidienne qui m'étaient octroyées... Sans argent, sans pièces d'identité, j'ai pu, comme passager clandestin ou en me louant pour la « chauffe », gagner par petites étapes les Indes néerlandaises, où j'ai réussi à entrer en contact avec les insurgés. De là, toujours par petites tournées, sur des barques indigènes, je me suis rendu aux îles Fidji, et me voici...

Tout en écoutant, le capitaine Kroener détaillait son interlocuteur. Grand garçon aux cheveux blonds, aux yeux clairs, malgré sa fatigue visible, on devinait en lui une force peu commune, au moral comme au physique. Malgré l'étrangeté de sa tenue, son corps se révélait fin et souple, harmonieusement proportionné.

— Voilà de bien mauvaises nouvelles ! opina Kroener.

— Oui, capitaine, outre la destruction de notre réseau chinois, nous pouvons penser que les Britanniques doivent connaître l'existence et le rôle de l'Orion dans les mers du Sud... Je crois la partie bien compromise !

— A tout prendre, ce n'est pas là mon avis. Il importe, certes, que nous prenions des précautions et déjà, j'avais décidé que nous devions cesser momentanément notre guerre de course. Mais je ne crois pas que les Alliés puissent, dans l'état actuel de leurs forces, disposer de ressources navales suffisantes pour fouiller l'immense Pacifique et découvrir, dans la poussière d'îles que forme le continent océanique, notre refuge... Non, mon dépit provient du seul fait que votre présence à Hong-Kong va nous manquer énormément, pour les opérations nouvelles que je projetais... Sans flatterie, vous avez accompli avec brio une série de missions particulièrement délicates et périlleuses.

Weyer eut un geste plein de modestie.

— Je n'ai été qu'un tout petit pion dans un vaste échiquier !

— Du moins, mon cher Weyer, cet incident m'aura-t-il donné l'occasion de faire votre connaissance. Je ne vous connaissais encore que de réputation. Mais nous bavardons...

— Il est à noter, poursuivit le rescapé, que ma position d'attaché d'ambassade à Canton, pendant l'occupation japonaise, m'a beaucoup servi. C'est par cette situation privilégiée, que mes modestes services ont pu, heureusement, aboutir...

— Fort bien, conclut Kroener. Mais, je vous prie, allez donc prendre un peu de repos. Demain, nous continuerons cette conversation et je vous ferai admirer la situation très favorable de notre île...

Koumba, îlot minuscule, battu par les flots du Pacifique sud, fait partie

du groupe d'îles Tonga. Sa position isolée, son relief, l'avaient désigné, au cours d'un escale, au capitaine Kroener, comme base d'opérations.

Au milieu de l'île, dans une roche plus tendre, l'érosion marine avait creusé une long chenal, véritable calanque méditerranéenne, aménagée ensuite par la main des hommes. Les rochers d'alentour, couronnés de cocotiers, dissimulaient aisément la haute mâture de l'Orion, qui y trouvait refuge. Les matelots avaient amélioré encore ce camouflage naturel, en disposant habilement de grands filets au-dessus du navire. Si bien que ce dernier se trouvait absolument abrité des vues marines ou aériennes. En outre, tout un dispositif de défense, tranchées, fortins de bois et de terre, avait été mis en place.

C'est ce qu'expliquait, ce matin-là, le commandant de l'Orion à l'espion nazi.

— Evidemment, il ne nous est pas possible, avec le faible effectif dont nous disposons, de surveiller toute la côte. Mais, sur la face ouest, l'île est bien protégée par une côte accidentée et marécageuse, qui interdit pratiquement tout débarquement. Les fondrières, les sables mouvants, les insectes et reptiles venimeux, nous défendent aussi efficacement que les meilleures batteries. Et nous faisons ainsi des économies de personnel...

Weyer ne semblait pas convaincu.

— Etes-vous bien sûr de vos gens ? C'est un terrible métier que le vôtre et le recrutement ne doit pas manquer de difficultés.

Hans Kroener eut un rire court.

— Oui. Mes matelots sont décidés à tout ! Nous avons pratiqué une sérieuse épuration dans nos rangs. Ceux qui restent sont des purs. Rien ne les attire évidemment plus vers le continent, et l'appât de l'or, largement dispensé par les révoltés de Mélanésie, est le meilleur gage de fidélité. Quant aux autres...

— Vous les avez sans doute débarqués dans une île quelconque ? émit Weyer.

Le commandant s'étonna de l'ingénuité de l'espion.

— Que non pas ! Pour qu'ils signalent notre présence ! Nous les avons simplement abattus...

Il regarda Weyer, les yeux durs.

— Pour nous, c'est toujours la guerre, n'est-ce pas ?

Il prit ensuite le bras de son compagnon.

— Mon cher, lui dit-il, nous allons maintenant rendre visite à notre ami Sado Sendai... Vous connaissez sans doute ce personnage ? Le capitaine de corvette japonais qui dirige le service de liaison établi entre nous et Tsen-Tsao, le chef des rebelles indonésiens... Sendai était votre grand patron, durant le temps où, à Hong-Kong, vous vous occupiez de nous renseigner sur les évolutions des convois d'armes et de munitions que les Anglo-Saxons fournissent au gouvernement légal des îles.

Les yeux de Weyer ne cillèrent point.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de lui être présenté, déclara-t-il négligemment.

Comme ils passaient devant une paillote, autour de laquelle quelques hommes montaient la garde, l'espion manifesta sa surprise.

— Quel est donc le trésor sur lequel vos matelots veillent si jalousement ?

— Ah ! vous ne savez pas, ce sont nos prisonnières...

Et aussitôt Kroener se dirigea vers la maison.

Quand les deux hommes franchirent le seuil, les sentinelles rectifièrent la position. L'obscurité, dans la pièce



"Un travail comme le mien est épuisant."



"Mais la Labatt I.P. me redonne de l'entrain," nous dit Richard Simpson

Après avoir fait un vrai travail d'homme, quoi de plus propice à la détente qu'une bière d'homme dont le goût corsé est satisfaisant. C'est alors qu'un grand nombre d'hommes exigent la Labatt I.P. Richard Simpson fait un travail d'homme; il exige donc une bière d'homme... la Labatt I.P. Adoptez-la vous aussi. Dégustez bientôt une I.P. ... la bière qui étanche parfaitement une soif d'homme!



LABATT
N'Y A RIEN QUI LA BATTE !



**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

basse, surprenait, après l'éclatant soleil du dehors.

Deux jeunes femmes étaient là, pâles, amaigries. Elles tournèrent leur visage vers les arrivants.

— Ce sont nos otages! présenta le commandant, en ricanant avec suffisance. Sont-elles ravissantes! Si nous sommes attaqués, nos ennemis devront savoir qu'elles paieront de leur vie tout acte d'hostilité. Elles nous serviront de monnaie d'échange, s'il faut discuter de notre sauvegarde...

Quand les deux hommes sortirent, les jeunes filles, immobiles et muettes, échangèrent un long regard...

... Sado Sendaï, le Japonais, avait les yeux plissés des sages orientaux, le regard félin, les traits impénétrables.

A l'entrée de Kroener, il salua longuement, à la mode asiatique.

— Je vous présente, murmura ce dernier, notre « correspondant » de Hong-Kong, Ernst Weyer...

Sado Sendaï ne bougea point.

— H-27 précisa l'espion.

Alors, seulement, le jaune sourit et l'invita à s'asseoir.

— Hei... H-27, racontez-moi donc un peu les péripéties de votre évasion, murmura-t-il aimablement.

Ce soir-là, l'Océan se rebella. Une tempête violente se déchaîna autour des îles. Plus au nord, devait sévir un de ces cyclones terribles, caractéristique des régions tropicales. Dans l'épaisse nuit, il n'était pas aisé de discerner la masse sombre de l'île Koumba, ceinturée d'une frange d'écume. Sur la côte ouest, les grands palétuviers se courbaient en gémissant sous les rafales du vent. Tornade sèche, sans pluie. Les vagues se chevauchaient, pour se précipiter à l'assaut du littoral.

Le ressac jeta sur la rive la première pirogue. Les cinq hommes qui la montaient roulèrent dans la fange alluviale. L'un d'eux jura. Mais son cri s'étrangla, une nouvelle vague qui déferlait le submergea.

L'équipage de la deuxième embarcation évita, par une habile manœuvre, ce bain forcé. Joignant leurs efforts, les hommes débarqués, s'aidant d'un filin tendu, tirèrent sans dommage un troisième canot.

— Willy? s'enquit une voix.

L'un des hommes eut un geste expressif en direction de la mer.

— Un de moins! Ça commence bien!

— Et le Papou? Où est-il? Sans lui, comment nous reconnaître?

Le Papou était, en réalité, un pur Polynésien, de fort belle race. Il revenait de la forêt, où il était allé reconnaître un chemin.

— Ça va, Yado?

— Moi pas trouver chemin... Mais blanc bien suivre... Sinon, mourir...

— Attention, nous pouvons rencontrer une patrouille!

— Moi entendre avant...

Il se mit en route, suivi des quinze gaillards. Comme un reptile, il se glissait sous les troncs, écartant les branches coupantes, avec des précautions infinies, parfois suspendu à une liane pour passer les fondrières.

La marche dura longtemps. Yado semblait infatigable. Derrière lui, les hommes peinaient, dans la boue jusqu'aux genoux.

Dans ce sous-bois, la chaleur était intolérable. Pas un souffle d'air ne pénétrait sous cette végétation luxuriante, et pourtant, au-dessus de leur tête la rafale sifflait dans les hautes branches. Des nuées de moustiques se collaient à la peau. Les mains, qui tâtonnaient dans l'obscurité, rencontraient

des contacts vivants, visqueux, immondes. Toute une vie de fièvre bourdonnait autour de la petite troupe. Un garçon, qui ne suivait pas sa route, disparut brusquement, happé par la terre traîtresse. On entendit un « floc » lourd, un cri inachevé. Une torche électrique erra un instant, se fixa à quelques pas de là, où le sable mouvant se refermait déjà sur un tronçon de main tendue...

Ils traversèrent un ruisseau. Le sol devenait plus ferme. L'indigène s'arrêta. Sur un signal, le détachement s'accroupit dans l'ombre...

A quelques mètres, de son pas large et tranquille, la patrouille allemande faisait le tour de l'île. Le bruit décrivait dans le lointain. Yado et sa suite se remirent alors en marche. Le terrain, maintenant rocailleux, montrait. Sous un bouquet d'ignames, la petite troupe reprit haleine.

— Lieutenant, on met en chasse.

— Pas d'impatience, surtout! Ce n'est pas le travail qui nous manquera. Et, avec ce satané ouragan, je crains que l'escadre ne soit pas exacte au rendez-vous... N'importe! Le premier groupe? Vous êtes tous là? Bon. Je vous rappelle votre mission: traverser l'île jusqu'au surplomb nord. Tuer en silence, ne vous servir de vos « pétoires » qu'à la dernière extrémité... Une fois là, ouvrir un feu d'enfer, pour produire une diversion. Compris?... Le second groupe, écoutez... La réussite de notre coup de main est fonction de la vitesse avec laquelle nous l'exécuterons. Souvenez-vous que les salopards ont l'ordre de mettre à mort les prisonnières, dès la première attaque... Il nous faut arriver avant et délivrer les jeunes filles, sans quoi...

— Mais sait-on seulement dans quel baraque...

Le lieutenant haussa les épaules.

— Si les forbans ont leurs espions, nous avons, nous, notre *Intelligence Service*...

Dans le ciel bas, de gros nuages noirs se poursuivaient.

L'officier, d'un geste, entraîna sa troupe. Courbés, ils gravirent rapidement la crête rocailleuse. Du sommet, le regard plongeait dans le fjord. Sur l'eau sombre, une masse gigantesque flottait, immobile: l'*Orion*...

— Mais il paraît être sous pression! souffla une voix.

— Toujours prêt à l'appareillage, c'est l'ordre de son commandant boche!

— Et si nos torpilleurs ne sont pas là?

L'officier esquissa un geste évusif, puis, sans bruit, profitant d'une déclivité du terrain, il se coula rapidement en direction du bassin.

Un bâtiment de bois se dressait là. Il rampa dans l'espace découvert et se glissa à l'ombre de la maison.

Debout devant la porte du hangar, se tenait un Allemand. Un léger bruit. Le factionnaire leva les yeux, tourna la tête.

Déjà, le poignard du lieutenant fouillait la gorge du Teuton. Il y eut un râle bref. L'officier bondit dans les ténèbres...

La porte du bâtiment s'ouvrit. Une silhouette apparut.

— Hermann... Ho, Hermann!

L'ombre avança de quelques pas. Sa botte heurta le cadavre.

L'homme hurla aussitôt: *Alarm! Alarm!*

Une rafale de mitraille le coucha sur le sol, foudroyé.

Comme à un signal, de toutes parts, claquèrent les coups de feu. Les hommes du corps-franc anglais se multipliaient. Les grenades mêlaient leurs détonations à ce vacarme.

Une explosion plus violente retentit. Une gerbe de flammes monta d'un dépôt de pétrole incendié. Derrière l'officier, les Britanniques se ruèrent...

Il convenait de faire vite. Au passage, on fusillait tout ce qui se dressait sur le chemin du groupe. Soudain démasquée, une mitrailleuse ennemie hurla sa clameur; plusieurs hommes tombèrent. Il fut nécessaire de réduire le nid à la grenade. Aussi, quand la petite troupe, bien diminuée, put reprendre la progression, que de temps précieux n'avait-on pas perdu!

En avant bondissait le lieutenant. Quand il distingua, dans l'ombre, la maison où devaient se trouver les prisonnières, il précipita encore sa course. Mais, dès le seuil, il eut un cri de rage:

— Trop tard!

La maison était vide, les captives emmenées... Il n'eut pas le temps d'épiloguer. Une fois la surprise première passée, de partout s'organisait la résistance.

— En arrière! Retraite! hurla-t-il.

Une rafale le cloua au sol...

... Ernst Weyer n'avait pas été surpris par l'attaque. Il comprit immédiatement ce qui se passait. Sa première pensée fut pour les prisonnières.

Le pistolet au poing, il fonça en direction de la paillote qui les abritait. L'écho des premières détonations avait jeté hors de leur couchette les deux jeunes filles. Apeurées, elles se tenaient blotties contre un pilier de soutienement qui les protégeait, semblait-il, des projectiles.

Au rythme de leur coeur oppressé, elles suivaient les alternatives du com-

bat. Un moment, il leur sembla que c'était là, tout près, que les hommes échangeaient des coups de feu. Elles étaient certaines qu'on venait les délivrer, qu'on forçait le cercle qui les retenait captives. Elles poussèrent soudain un cri. La porte s'ouvrait.

— Je puis vous sauver... Venez vite...

Katty, la première recouvra son sang-froid. Elle saisit la main de sa compagne.

— Vite! répéta l'espion.

Il lui avait saisi le bras; il l'entraînait.

... Weyer fut le dernier à pouvoir s'embarquer sur l'*Orion*, au moment où celui-ci décollait du môle.

Le chenal communiquant avec la mer était extrêmement étroit. Mais le navire mouillait depuis si longtemps dans l'île Koumba, que tous les sondages avaient été effectués et ce fut d'une main sûre que le pilote dirigea le bateau vers la passe.

Weyer s'était précipité vers la passerelle. Druckmann devait se trouver dans la tourelle, à son habituel poste de tir. Outre le timonier, il n'y avait là que Kroener et Sado Sendaï.

— Et les prisonnières? interrogea tout de suite le commandant.

— Supprimées! Tuées!

L'officier eut un geste de colère.

— Que voulez-vous, elles refusaient de me suivre, je les ai abattues! répéta l'espion.

— Leurs corps?

— On ne les retrouvera pas de sitôt, je pense!

— C'est bon. Il nous suffira donc, en cas de mauvaise rencontre ou d'arraisonnement, de faire croire à l'adversaire que nous les détenons toujours à notre bord. Il n'empêche que vous auriez pu agir autrement, Weyer!

... Avec la pleine mer, la houle commençait à secouer le navire. De la terre, quelques balles perdues vinrent claquer le pont.

— Ils restent et nous fuyons! dit Weyer, en songeant à ses camarades luttant contre le kommando britannique et acculés dans l'île sans issue.

— Les chiens! rugit Kroener. Tant pis pour eux. Ils n'avaient qu'à mieux veiller pour éviter cette surprise!

— Tant pis pour eux! fit en écho le Japonais. L'important est que l'*Orion* soit sauvé!

— Pas encore!

— En effet, un cri roulait sur le pont.

— Navires à tribord! Navires droit devant!

— L'escadre anglaise! murmura Weyer, en pâlisant.

Très loin sur la mer, des feux se mouvaient. L'auréole rose des cheminées, crachant avec des torrents de fumées la lueur des foyers poussés au maximum.

— Des torpilleurs! estima flegmatiquement Sendaï, les yeux fixés à sa jumelle de nuit. Des torpilleurs et un gros bâtiment, sans doute un croiseur...

Dans le silence qui suivit, il n'y eut plus que le halètement sourd de la machinerie, le souffle de la mer écrasant ses ressauts contre la coque. Les officiers ne quittaient pas leurs jumelles.

Au bout d'un instant, le Jaune articula:

— Ils s'éloignent...

En effet, à l'horizon, les navires anglais s'estompaient dans la nuit, comme si l'océan, une à une, avait noyé leurs lueurs.

Le commandant patienta un long moment encore, afin d'être bien certain qu'il ne s'agissait pas là d'une déformation optique. Enfin, son visage refléta la joie intense qu'il éprouvait.

SAMEDI SUR VOTRE ECRAN DE TELEVISION A CBFT (Canal 2)

Partie du 28 janvier 1956

BOSTON BRUINS

1. TERRY SAWCHUK	But
4. BOB ARMSTRONG	Déf.
7. VIC STASIUK	A.D.
8. FLEMING MACKELL	C.
9. CAL GARDNER	C.
10. HAL LAYCOE	Déf.
11. BILL QUACKENBUSH	Déf.
12. LORNE FERGUSON	C.
14. FERN FLAMAN	Déf.
16. LEO LABINE	A.G.
17. DON MCKENNEY	C.
19. DOUG MOHNS	A.D.
20. LEO BOIVIN	Déf.
21. MURRAY COSTELLO	C.
22. ED PANAGABKO	A.G.
23. MARCEL BONIN	A.G.
24. JOHNNY PEARSON	A.D.

MILT SCHMIDT, entraîneur.

LYNN PATRICK, gérant.

MONTREAL CANADIENS

1. JACQUES PLANTE	But
2. DOUG HARVEY	Déf.
3. EMILE BOUCHARD	Déf.
4. JEAN BELIVEAU	C.
5. BERNARD GEOFFRION	A.D.
6. FLOYD CURRY	A.D.
9. MAURICE RICHARD	A.D.
10. TOM JOHNSON	Déf.
11. CALUM MACKAY	A.G.
12. DICKIE MOORE	A.G.
15. BERT OLMSTEAD	A.G.
16. HENRI RICHARD	A.D.
17. JEAN-GUY TALBOT	Déf.
18. KEN MOSDELL	C.
19. DOLLARD ST-LAURENT	Déf.
22. DON MARSHALL	C.
23. CLAUDE PROVOST	A.G.

GERRY McNEIL, gardien de but alternatif.

HECTOR "TOE" BLAKE, entraîneur.

FRANK J. SELKE, gérant-directeur.

— L'Orion est passé! souffla-t-il. Sans doute, l'escadre, retardée par la tornade de cette nuit, a-t-elle manqué son rendez-vous avec le petit corps expéditionnaire? A présent...

Il eut un geste de menace en direction du sud, où l'on ne distinguait même plus un feu. Il poussa à fond l'aiguille du transmetteur d'ordres. Peu après, sur la lame, le bâtiment parut bondir.

Ernst Weyer soupira:

— Eh bien! je descends dans ma cabine, prendre un peu de repos. J'en ai besoin...

Sado Sendaï le regarda longuement s'en aller.

Dans la timonerie, une seule lumière, à faible intensité, éclairait le compas de la barre, frangeant d'un trait clair la silhouette du timonier planté devant elle. Les officiers semblaient des ombres noires dans l'obscurité laiteuse. La passerelle vibrait des pulsations de la machine. Devant le gaillard qui cognait dans les vagues, l'océan, immense, libre...

A tour de rôle, les hommes d'équipage quittaient leur poste de combat pour aller goûter quelques minutes de détente.

Druckmann, au matin, s'approcha du commandant.

— Sauvés, il n'y a plus de doute! s'exclama-t-il.

Hans Kroener grimaça.

— Oui, nous avons joué nos pour-suivants. Bien malin, maintenant, qui pourrait nous retrouver. Mais la partie n'est pas terminée. Il va falloir retrouver une nouvelle base pour notre navire. Nous devons y rester prudemment cachés, durant quelque temps. Ensuite, notre équipe reconstituée viendra un jour où, reprenant la mer...

— Attention, croiseur à bâbord!

Stupéfait, Kroener poussa un juron. Les officiers avaient braqué leurs jumelles. Au levant, l'aube étirait une flèche de grisaille. Et là, dans un halo de brume, très loin, la masse sombre d'un bâtiment qui courait parallèlement à l'Orion...

— Damnation! Comment ont-ils pu nous retrouver?

Un éclair pourpre, si lointain qu'il parut minuscule, jaillit du croiseur adverse.

Druckmann se rua à son poste.

Par l'accoustique, le commandant hurla l'ordre au chef mécanicien de pousser encore les feux.

Comme un bolide sur des rails invisibles, la salve-enfer arriva. Trop court!

La mer reçut sa masse, qui plaqua sur le flanc de l'Orion un ressac d'écume.

Mais déjà le croiseur anglais rectifiait son tir.

Autour du corsaire, des projectiles de moindre calibre soulevaient des fantômes blafards.

Une salve bien ajustée s'écrasa sur le spardeck, déchirant l'acier, culbutant les hommes.

Dans la même seconde, un obus émietta une cheminée, et le grand mât s'abattit dans un fracas qui domina un court instant le cri d'un blessé écrasé sous la masse.

Les pièces de l'Orion se mirent à leur tour à cracher la foudre.

Mais personne à bord ne s'illusionnait sur l'issue du duel... Le croiseur auxiliaire n'était pas fait pour tenir sous les coups de bélier des canons de onze pouces de l'adversaire!

Un bruit immense, un brouillard couleur ocre, une flamme verte, qui annonçait que le feu était dans les soutes à munitions!

— Alerte! Aux pompes à incendie!

Décombres incandescents, métal en

charpie, fumée âcre de l'embrasement et de la poudre...

Des ombres qui couraient, affolées... Le téléphone ne répondait plus. Toutes communications acoustiques étaient coupées...

Un déluge d'acier et de feu s'abat-tait maintenant sur l'Orion.

Accroché au ciel, un obus éclairant de l'Anglais, illuminait la scène d'un éclat irréel. Ce qui restait de l'artillerie du corsaire tirait ses derniers coups. Mais au jugé... Car les ténèbres étaient faussées, disloqué le blockhaus de tir, tué l'officier de manoeuvre!

Toute la superstructure du navire se déformait, se dénivelaient sous le feu ennemi... L'Orion ne gouvernait plus! Kroener se précipita au poste de radio.

— Immédiatement, les messages suivants: « La vie des deux prisonnières détenues à bord de l'Orion répondra... » ... Impassible et muet, Sado Sendaï quitta la passerelle et, à pas lents, regagna sa cabine.

La course était déserte. Partout, ce n'était plus qu'un chaos de choses informes, enchevêtrées. Du sang ruisselait.

Soudain, devant une porte, le Japonais s'arrêta, se courba, écouta, posa sa main sur la poignée et ouvrit d'un seul coup.

Ernst Weyer, surpris, se redressa...

... Les torpilleurs, en ligne de front, se ruaient pour le coup de grâce. L'Indomptable était le chef de file. Le rude marin qui le commandait avait les yeux fixés sur l'Orion. Un message radio du corsaire, virtuellement vaincu, demandait qu'on cessât le tir, sinon les prisonnières...

Il se penchait sur la rambarde, le cou tendu. Sa lèvre tremblait. Le vent salé lui soufflait dans le visage...

Katty Lodge, sa fiancée, que le corps franc n'avait pu libérer à temps, se trouvait à bord du navire abhorré, que sa mission était de détruire corps et biens...

— Torpilles!

A 400 tours, la machine portait si vite le léger bâtiment, qu'il n'avait plus le temps de songer... 30,000 pieds... Les premiers obus bourdonnèrent et fouettèrent l'eau. Tous éclataient au choc.

L'Indomptable filait à quarante noeuds, 8,000 mètres, la bonne distance... La mer, labourée par l'étrave, déferlait en torrent sur le pont submergé.

Katty! Qu'il eût été doux de... Al-lait-il avoir une défaillance? Alors, pour rompre l'atroce sortilège, de toutes ses forces, il cria:

— Feu!

Chassés des tubes avant, deux fuseaux d'acier s'élancèrent, touchèrent la mer et rebondirent puis, comme animés d'une vie propre, glissèrent au travers des vagues, droit sur l'Orion.

Aucune puissance humaine ne saurait plus les arrêter!... Le torpilleur vira de bord. Son chef, sur la passerelle, n'osait plus se retourner!... A ses tempes, les pulsations fiévreuses du sang égrenaient les secondes qui le séparaient de l'inéluctable explosion...

Katty...

... A l'entrée du Japonais dans sa cabine, Ernst Weyer s'était dressé. Il avait eu un geste pour tenter de dissimuler l'appareil de radio avec lequel il lançait des messages...

— C'est donc toi qui a révélé à l'escadre anglaise... siffla Sendaï.

Weyer braqua son pistolet et tira. Souple comme un félin, le Jaune s'écrasa sur le sol, puis bondit.

La seconde balle de l'espion se logea dans le plafond.

Une prise de judo, un craquement de vertèbres...

Weyer râla sur le sol, Sendaï accroupi sur sa poitrine, pareil à un fauve.

— J'aurais dû m'en douter! grondait-il. Tu as pris la place de notre correspondant de Hong-Kong, qui doit être en train, à l'heure qu'il est, de croupir dans les geôles britanniques... Misérable imposteur! Tu es un agent de l'ennemi...

Il devint soudain très calme. Il tira de sa ceinture un long poignard.

— C'est dommage... J'aime les gens courageux et habiles...

Lentement, il enfoua la lame dans le cœur du malheureux.

... Il sortit ensuite dans la course. Le croiseur anglais achevait de mettre en pièce l'Orion désarmé.

Le navire donna fortement de la bande. Tout endolori de sa chute, Sendaï regagna sa cabine. La porte en était disloquée, les quelques meubles renversés.

Par le sabord, il regarda monter dans le ciel le disque rouge vif du soleil, si semblable à celui dont s'adornait le drapeau de son pays... Il esquissa un pauvre sourire plissé...

Un matelot passa en courant.

— Aux postes d'abandon! Nous cou-lons, nous cou-lons!

Sado Sendaï ouvrit un placard et revêtit son uniforme d'officier nippon. Dans une poche, il retrouva un pistolet, l'arma.

Un dernier regard vers le soleil, en direction de l'empire vénéré... Il plaça le canon de l'arme dans sa bouche et pressa froidement la détente...

Le fiancé de Miss Lodge devait se souvenir bien longtemps de la fin tragique de l'Orion.

Quand la fumée de l'explosion des torpilles se dissipa, il avait pour la dernière fois aperçu le navire corsaire couché sur le flanc. L'incendie de sa soute à munitions lançait encore des flammes géantes. Puis la fumée l'enveloppa et il coula, tandis que les croiseurs britanniques accouraient pour essayer de sauver les survivants. Plusieurs centaines d'hommes périrent ainsi, dévorés par ces flammes...

Katty...

Et voici que, contre toute attente, il la tenait serrée dans ses bras!

Du promontoir rocheux de l'île Koumba, où ils s'étaient retirés, il voyait à leurs pieds le village de pail-lotes incendiées, les sinuosités anguleuses des fortifications que les survivants de l'Orion achevaient de détruire, sous la surveillance des matelots anglais.

Au loin, sur la mer, les silhouettes grises des bâtiments de l'escadre.

— Chéri, lui disait-elle câlinement, c'est cet Allemand, que l'on appelait Weyer, qui nous a sauvés, Betty et moi... Tandis que les nôtres attaquaient l'île, il a abattu nos gardiens et il nous a emmenés... Je ne sais pourquoi, mais quelque chose m'avertissait que nous devions avoir confiance en lui... Il nous a conduits dans la forêt et nous a indiqué où nous avons pu attendre, sans coup férir, la fin du combat libérateur... Lui, est retourné au navire...

— Ce n'était pas un Allemand, Katty chérie, révéla le commandant de l'Indomptable. C'était, en réalité, le capitaine Bromfield, de l'Intelligence Service... Un brave. Il est mort pour votre salut, pour l'accomplissement définitif de sa tâche héroïque...

RENÉ POUPON.

TOUCHEZ JUSQU'À \$100 PAR MOIS
SIMPLEMENT EN PORTANT
ET EN EXHIBANT
DE JOLIES ROBES!

Mesdames, Mesdemoiselles — Voici une occasion splendide de porter de jolies robes sans qu'il vous en coûte un sou! Et la chance de faire 100 dollars par mois simplement en les portant et en les faisant voir à vos amies. Vous faites le choix d'un modèle seyant, gracieusement offert en prime. Il n'y a aucune obligation de votre part — Pas de sollicitation — Aucune expérience requise. C'est notre manière de faire connaître nos modèles insurpassables. Tout vous sera envoyé GRATUITEMENT. Faites-nous parvenir votre nom, votre adresse et votre pointure par carte postale. Hâtez-vous! Cette offre est vraiment populaire et les postes à remplir sont peu nombreux.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS LTD.
 2163 Parthenais, Dept. U-239, Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

A VENDRE

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

1250, rue Villieray, Montréal.

FIEZ-VOUS AUX

Quand les reins n'enlèvent pas l'excès d'acidité ou les déchets — il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des Dodd's maintenant.

DODD'S KIDNEY PILLS

TRAITEMENT POUR MAL DE DOS ET SENSATION DE FATIGUE. RESULTANT D'UN EXCESS D'ACIDITE OU DE DECHETS. NE PAS PRENDRE SI VOUS SOUFFRIS D'UNE MALADIE DES REINS. 5007 THE PHOTO 50F

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps.

Abonnez vos parents et amis aux

3 grands magazines: Le Samedi,

La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

	CANADA	ETATS-UNIS
1 an	\$3.50	\$5.00
6 mois	2.00	2.50

Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LITEE

NOTRE FEUILLETON

LE SEUIL INTERDIT

par SAINT-ANGE

No 1

PREMIERE PARTIE

Morogue.

I

« Il faudra, mademoiselle Lina, être très gracieuse. J'irai vous chercher au petit salon, puis je vous mènerai vers M. le comte et Mme la comtesse, vous ferez votre révérence et direz : « Bonjour, mère ! », puis vous embrasserez votre papa.

— Aïe !... tu me tires les cheveux ! Tu me fais mal ! Non je ne lui dirai pas : « Bonjour, mère ! », je ne la connais pas. Je dirai : « Bonjour, madame ! »

Le radiateur, devant la haute croisée, sifflait son air des jours les plus froids, lorsque Guillaume resta du matin au soir prisonnier de la chauffage et bourra la chaudière, afin qu'elle ne cesse de ronfler.

Lina secoua la tête, échappa à la brosse et au peigne de la femme de chambre et courut poser la main sur le radiateur.

— Il est brûlant ! Quelle idée de chauffer ainsi par ce soleil ! J'étouffe... Je vais ouvrir la fenêtre.

— Je vous le défends !

— Je suis chez moi, ici !

L'enfant grimpa sur le radiateur comme sur une marche et atteignit l'espagnolette. Lorsqu'elle eut écarté les deux battants vitrés, elle cria vers la vieille fille mielleuse qui la chapi-trait :

— Ouf ! je respire. Tu peux continuer à me coiffer, je ne risquerai plus de m'évanouir.

Elise attira la petite entre ses genoux et se mit à tresser deux nattes dures à reflets bleutés, qu'elle noua, à chaque bout, d'un ruban noir et blanc.

— C'est vrai, marmonna-t-elle, que l'air sent le printemps, déjà ! Nous ne sommes pourtant qu'en février... « A la Chandeleur, l'hiver finit ou prend vigueur... » On peut tout de même espérer ne plus grelotter, dans cette baraque.

— Ce n'est pas une baraque... c'est un château Louis XIV, le plus beau de Sologne. Tu sais bien que les gens, l'été, ne cessent d'arriver en auto pour l'admirer... Ils font un crochet de vingt kilomètres depuis que papa permet qu'on le visite.

Elise haussa les épaules.

— Moi, mademoiselle, je suis blasée.

— Qu'est-ce que ça signifie, « blasée » ?

— Ça signifie que je ne regarde plus rien... que rien ne me donne plus de plaisir ! J'aimerais mieux servir chez n'importe qui, à Orléans, dans un appartement bourgeois et confortable, que dans ce coin perdu, et chez le comte de Morogue ! D'abord, la comtesse, comment sera-t-elle ?

— Cela ne te regarde pas !

Lina fronça les sourcils pour rappeler la femme de chambre à la discrétion de son état.

— Mais vous-même, ma petite demoiselle, il me semble que vous devez vous demander comment sera votre nouvelle maman.

— Cela ne te regarde pas non plus !

— Bon. En tout cas, moi, je vous répète que je dois vous conduire au salon dès que M. le comte et Mme la comtesse y seront descendus... Vous vous avancez avec gentillesse, accomplissez votre plongeon et vous n'oubliez pas le « bonjour, mère ».

— Avais-tu reçu l'ordre de m'habiller comme pour la messe du dimanche ?

— Oui, mademoiselle Insupportable !... Et je ne vous conseille pas, quand Mme la comtesse sera là, d'ouvrir les fenêtres sous prétexte que vous êtes prête à défaillir. Mme la comtesse est frileuse... Les instructions comportent celle de faire un feu d'enfer, quelle que soit la température, et de tenir le château bien clos sur toutes les fleurs envoyées du Midi ! Le hall et le salon, c'est beau ! On croirait des reposoirs.

Adeline de Morogue, ses yeux gris ouverts dans le vague, tournés vers un passé lointain, s'immobilisait soudain.

— Cela me rappelle quelque chose... Oui... l'enterrement de ma vraie maman.

La femme de chambre se hâta d'interrompre cette rêverie.

— Vous pouvez descendre, maintenant. Installez-vous sagement à lire. Vous avez encore une heure devant vous !

La petite fille habillée d'une jupette de drap noir, que deux bretelles, croisées dans le dos, retenant sur une chemisette de linon à pois noirs, s'en alla en sautant à cloche-pied, dans la galerie aux consoles chargées d'oeillets et de mimosas.

« J'espère qu'ils n'en ont pas mis dans le petit salon... S'il en ont mis, j'irai me promener en attendant papa... Je ne mourrai pas de chaleur en regardant des albums... »

Les tuyaux du chauffage continuaient à chuintier le long des plinthes. Lina se mit à pouffer.

« Si j'avais une bonne fée marraine comme dans les contes, je la prierais de faire éclater la chaudière et les radiateurs... poum !... quand la comtesse de Morogue entrerait dans son château. »

Elle courut se pencher sur le balustre du grand escalier. Elle entendait Guillaume et sa femme discuter, sans élever la voix, dans le vestibule.

— Tu n'aurais pas dû cacher les malles... Mme la comtesse désirera, sans doute, qu'on les monte à la lingerie. Toi, tu les as empilées, dans l'ancien bûcher, comme si tu voulais t'en débarrasser...

— Et c'est ce que j'ai voulu. Je ne pouvais plus supporter de les avoir sous les yeux ! Douze malles ! Des malles de comédienne en tournée, barées d'étiquettes à son nom : « Diana Lorenzo », en lettres larges comme la

main. Chaque fois que je les voyais, j'en recevais un coup... Cette femme n'a pas de pudeur, je te le dis... Qu'elle se fasse épouser, soit, mais alors qu'elle cherche au moins à oublier que pendant quinze ans elle a rôti le balai et traîné sur les planches de toutes les capitales.

— C'était une grande artiste, paraît-il... Elle a renoncé à son métier pour Monsieur... Peut-être en est-elle fière, de son métier ?

Le rire de Lina sonna au-dessus d'eux comme celui d'un mauvais lutin et les glaça d'appréhension. La petite fille, toujours à cloche-pied, entreprit de descendre la première volée de marches. Elle riait et criait :

— Elle a rôti le balai... Elle a rôti le balai... Comme c'est drôle ! On lui mettra de côté tous les vieux balais du château pour qu'elle les rôtisse !

Guillaume, qui portait déjà son gilet à rayures jaunes, Germaine, son tablier à volants immaculé, la regardèrent d'abord sans souffler mot. Puis, quand leur jeune maîtresse fut devant eux, Guillaume la tanga, non sans véhémence :

— Mademoiselle Adeline, ne racontez jamais ce que vous venez d'entendre ! Il y a des choses que, moi, j'ai peut-être tort de débiter, mais je suis un homme et je ne suis que valet de chambre... Vous devez ignorer ces expressions-là !

Pâle, les jambes fauchées, Germaine se laissa choir dans un fauteuil.

— Si Mademoiselle répétait cette phrase, nous serions chassés...

Lina haussa les épaules.

— Tranquillise-toi, je ne la répéterai pas. Est-ce qu'il y a des fleurs dans le petit salon ?

— Oui... des azalées.

— Et dans la bibliothèque ?

— Les corbeilles de roses.

— Zut !

Lina ouvrit une porte et disparut dans un couloir.

— Où va-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

Adeline décrocha une vieille cape dans une garde-robe et se sauva par la terrasse.

« J'ai trouvé comment je saluerai Mme de Morogue, maintenant... Je lui dirai : « Bonjour, Diana Lorenzo ! »

Et le rire d'Adeline se perdit sous l'allée qui menait aux communs et aux écuries.

Ces bâtiments, eux-mêmes de grand style, se cachaient un peu à l'écart du château, derrière un bois de sapins où l'ombre était toujours plus froide qu'ailleurs.

Les nuages voguaient, gonflés comme des voiles, et traversaient lentement le jeune azur qui épousait cette campagne plate, tachée de sapinières, parsemée d'étangs et encore privée de sa parure de feuillages délicieux et légers : ceux des peupliers, des saules, des bouleaux, des frênes.

Dans la cour, devant la demeure du régisseur, Adeline, les sourcils froncés, le regard fixé sur les fenêtres de la salle commune, appela :

— Sylvère ! Es-tu là ?

Une face ronde et rouge de gosse, la tartine aux dents, apparut sous un rideau soulevé.

— Viens, Sylvère.

Le rideau retomba... La petite fille, alors, tourna le dos à la maison et, sûre d'être suivie, s'en fut d'un pas tranquille vers les profondeurs du bois où croassaient les corneilles et où jaillissaient, parmi la multitude des troncs rudes, quelques tendres bouleaux aux nudités d'albâtre.

Les souliers d'Adeline s'enfonçaient dans les mousses et les feuilles mortes... Parfois, l'enfant se penchait pour passer sous des branches et ses nattes s'accrochaient à la fourche d'un rameau. Alors, elle se dégageait d'un coup sec, sans se soucier de la douleur des cheveux tirés ni de la perte du ruban abandonné à l'arbre. Elle entendait le pas de Sylvère qui s'enfonçait derrière elle dans l'humus gras... Et elle allait toujours, grisée par l'air glacé porteur déjà d'une odeur de sève arrachée aux branches noyées dans le vent.

Elle atteignit une hutte, construite avec des fagots entassés ; elle y entra, s'assit sur un fagot qui servait de banc et daigna enfin regarder le compagnon qui se présentait à elle docilement. Il la dominait au moins d'une tête, avec une tignasse couleur filasse mais crépée, une figure aux pommettes et au nez aussi écarlates que les oreilles, découpées, semblait-il, dans une peau de piment. Le garçon s'était noué à la hâte une écharpe de laine rouge autour du cou. Il portait un blouson de drap serré à la taille et clos par une fermeture éclair. Son pantalon de velours tombait sur ses souliers, pas assez pour dissimuler des chaussettes tricotées dans la même laine que l'écharpe. Sylvère devait avoir huit ans. En face de lui, large, frais, épanoui, Adeline apparaissait sèche, noire, contractée.

— Allons nous cacher à l'entrée du parc pour guetter l'auto.

Il évitait de regarder l'impérieuse petite fille.

— Maman a dit que vous ne devriez pas être dehors, que ce n'était guère le moment de courir les bois. Il vaudrait peut-être mieux rentrer.

— Non. Retourne chez toi, si tu veux ; j'irai où cela me plaît !

Elle se sauva en courant, mains tendues devant elle pour écarter les branches...

Il la suivit sans rien ajouter, rentrant la tête dans les épaules, fronçant le visage, clignant les paupières pour recevoir les griffes de feuilles sèches et les ondes que le taillis forcé lançait pour sa défense.

Ils arrivèrent à un mur à demi écroulé près de la grille qui fermait le saut de loup. Un lierre centenaire couvrait le faite, assez large pour que les enfants pussent s'y accouder à plat ventre et jambes pendantes.

Souvent, ils se juchaient jusque-là, leurs têtes crevaient l'épaisseur des feuilles noires : ils sentaient s'incruster dans leur corps les durs serpents du lierre et, comme d'un poste de guet, ils contemplaient la route venue du

Commencé dans l'édition du 4 février 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

fond de l'horizon, du bord du ciel, s'insinuant entre de maigres boqueteaux pour, enfin, dans une courbe blanche, se frôler aux douves et aux frondaisons du domaine.

Ils percurent le son d'un très lointain klaxon et tressaillèrent ainsi que deux petits animaux sauvages alertés en même temps.

— Les voici ! Ne bronche pas. Essayons de rabattre des branches devant nous pour qu'ils ne nous voient pas.

— Ils ne penseront pas à regarder en l'air, répondit Sylvere placidement.

L'auto sortit d'un rideau d'arbres, puis se cacha derrière un autre. Le ronflement du moteur naissait, maintenant, au centre du paysage et le remplissage jusqu'au zénith. L'auto noire surgit au dernier tournant et glissa, ralentissant, vers le saut de loup.

Un vol de corbeaux s'éleva d'une jachère.

Lina ne vit que son père, au volant. M. de Morogue avait la tête nue. Sur le profil figé pour retenir un monocle, la tempe touchée d'argent brillait.

Il suffit de cette image fugitive pour déchaîner dans le cœur de la fillette un mouvement de tendresse passionnée.

— Mon papa... oh ! mon papa !... s'écria-t-elle en s'ébrouant une seconde parmi les branches.

Elle se laissa tomber soudain le long du mur, à l'intérieur du parc, puis, sans se soucier de son compagnon, elle courut à toutes jambes vers le château.

Lorsqu'elle arriva sur le grand peron, la comtesse, au bras de son mari, recevait déjà les souhaits de bienvenue de la domesticité. L'enfant interrompit la cérémonie en se ruant au cou de son père.

— Que je suis heureuse !... que je suis heureuse !...

Elle haletait. Ses bras s'affaissaient sur des souliers boueux, ses genoux étaient verdissés, ses cheveux et sa vieille cape semés de brindilles. Elle traînait après elle une viorne sèche arrachée au taillis.

M. de Morogue eut un sourire crispé.

— Oui... oui... cela suffit... Nous sommes tous très heureux ! Salue maintenant ta mère !

Il détachait l'enfant agrippée à ses épaules et voulut la présenter :

— Voici la sauvageonne !

Adeline daigna regarder une femme aux cheveux roux bouclés, toute engoncée dans des fourrures fauves et dont le maquillage : paupières bleuies, pommettes écarlates, bouche rouge, lui parut le comble de la hideur.

Elle se guinda, mordilla ses lèvres, baissa les yeux, esquissa un vague plongeon et susurra ainsi qu'elle se l'était promis :

— Bonjour, madame Diana Lorenzo !

Puis, les yeux fermés, elle attendit que la foudre tombât sur elle.

Dans un silence atterré, la voix du comte éclata :

— Emmenez cette insolente ! Je donnerai des ordres plus tard pour qu'on la punisse.

Lina sentit qu'on l'enlevait, qu'elle passait de mains en mains à travers la grappe de domestiques. Elle continuait à garder les yeux hermétiquement clos. Elle savait que c'était Guillaume qui l'emportait vers le premier étage.

Cependant, Mme de Morogue plaquait la cause de l'enfant.

— Mon ami... mon ami... pourquoi vous mettre en colère ainsi. Je ne trouve aucune insolence dans ce salut. Il m'a flattée, bien au contraire. Ma renommée m'a sans doute précédée ici... De plus, j'aime à penser que jamais Diana Lorenzo ne s'effacera derrière la comtesse de Morogue. J'apprivoiserai la sauvageonne, cher !

Pour la première fois, Lina entendait parler sur ce ton, beaucoup plus élevé que celui d'une conversation ordinaire. Pourtant, les phrases sonnaient avec une netteté parfaite jusque dans le haut du grand escalier. Bien plus, elles avaient une vibration chaleureuse et caressaient à la façon d'une musique.

Lina se mit à fondre en larmes. Guillaume, qui la tenait dans ses bras, la secoua :

— Vous n'êtes qu'une mauvaise ! Ah ! vous pouvez pleurer, le mal est fait. Les regrets ne serviront de rien !

Lina se raidit à nouveau.

— Je pleure, mais pas de regrets. Si c'était à refaire, je recommencerais !

Guillaume, craignant qu'au cours de futurs éclats sa malencontreuse réflexion sur Mme de Morogue ne fût répétée par Adeline, résolut de ne plus gronder l'enfant.

— Chère mademoiselle Lina, reprit-il, vous savez comme nous vous aimons, Germaine et moi, aussi nous voudrions que vous vous entendiez avec votre belle-mère. Peut-être est-elle très gentille. M. le comte était trop jeune pour rester seul, il s'est marié, c'est normal, et puisqu'il a choisi Mme la comtesse, c'est qu'elle a sûrement de grandes qualités... Vous l'avez entendue ? Elle vous excusait, elle calmait la colère de M. le comte... Lina ravala un sanglot.

— Mon papa a dit qu'il ne voulait plus que je paraisse devant lui... Eh bien ! moi, je ne veux plus voir cette femme qui ressemble à une descente de lit.

— Oh !... fit Guillaume, interloqué, en laissant glisser de ses bras la fillette devant le seuil de sa chambre. Pourquoi ressemble-t-elle à une descente de lit ?

Adeline poussa la porte et pénétra chez elle. D'un pied rageur, elle dési-

gna une peau de lionne jetée devant l'étroite couche.

La tête du fauve naturalisée regardait Guillaume avec de grosses prunelles de verre. Et Guillaume, convaincu, demeurait immobile. Le rire strident d'Adeline tinta à nouveau.

— Il ne lui manque qu'une chose, à ta Mme la comtesse, une langue en flanelle rouge, comme celle de la lionne tuée par oncle Frank.

Ce fut au tour d'Elise d'entrer dans la pièce. Sa longue personne apparut sans qu'ils l'eussent entendue venir. Elle toisa l'enfant.

— Vous mériteriez une fessée. Dans quel état avez-vous osé vous présenter ? Je ne suis pas responsable de votre grossièreté, mais je le suis de votre tenue. Déshabillez-vous et mettez-vous au lit, vous vous coucherez sans souper.

Guillaume préféra se retirer. Il détestait Elise.

— Bonsoir, mademoiselle Lina, je vous souhaite bonne nuit tout de même.

— Aux monstres de méchanceté, on ne souhaite pas « bonne nuit » ! affirma la femme de chambre. Et il n'y a pas à s'attendrir sur leur sort.

Au-delà des croisées, le ciel était encore clair, mais les futaies du parc se soudaient en une grande découpe sombre. Elise ferma les volets intérieurs, alluma le lustre qui remplissait la pièce de sa lumière sans intimité, ouvrit la couche, tapota l'oreiller.

— Déshabillez-vous, oreiller-dis-je !

Lina grelottait de nervosité en quittant ses vêtements. Elle se glissa entre les draps, se pelotonna sous les couvertures, mordit ses poings pour ne pas claquer des dents. Elise éteignait déjà l'électricité, fermait la porte à clef. Dans le silence et l'obscurité, l'enfant

se retenait pour ne pas pousser des hurlements de détresse.

En tâtonnant elle chercha l'interrompteur de sa lampe de chevet. En vain, nulle consolante lumière ne fleurit sous l'abat-jour de cretonne.

« Elise a arraché le coupe-circuit de la galerie... Ils vont me laisser dans tout le noir... »

Adeline fondit en larmes inépuisables. A quoi bon se contraindre, feindre l'insensibilité, personne ne la verrait, personne ne saurait qu'elle demeurait, en dépit des apparences, un pauvre petit être avide de tendresse et, ce soir, cruellement châtié.

Elle avait tant rêvé du retour de son père : elle le couvrirait de baisers et ne le quittait plus, sa main blottie dans la chaude, réconfortante main paternelle. Et, le soir, c'était lui qui venait la border, l'embrasser encore une fois, avant la séparation du sommeil.

Ce rêve si beau s'était évanoui... Dès la première escarmouche, Adeline était écartée, chassée, punie.

Pas une minute, elle ne put dormir. Recroquevillée, menton sur les genoux, elle ressassait sa peine.

A une heure indéterminée, elle entendit marcher dans la galerie. Dressée brusquement dans son lit, elle écouta. Les pas s'arrêtèrent devant sa chambre. C'était son père, enfin ! Non ! Ce fut la voix de Diana qui lui parvint... une voix qui suppliait doucement :

— Laissez-moi entrer, Fabien ! Cette enfant ne dort peut-être pas encore ? Elle a besoin d'être consolée...

— Non ! Je vous le défends. C'est une orgueilleuse au cœur sec. C'est le fantôme acrimonieux de mon passé, qui se lève devant moi pour me reprocher mon bonheur ! Et puis, elle dort, cela ne fait aucun doute. Venez... venez...

Adeline guettait les pas, qui auraient dû s'éloigner.

« Pourquoi ne partent-ils pas ? Pourquoi restent-ils sans parler ? »

Comme une chatte, elle sauta du lit et, sans qu'une lame de parquet grinçât sous ses pieds nus, elle approcha de la porte qu'elle ne pouvait ouvrir et colla son oeil au trou de la serrure.

Le couple était au milieu de la galerie. La chevelure de l'actrice moussait sur l'épaule du comte. A contre-jour des appliques allumées, cette chevelure rousse avait l'air de flammes. Il parut à Adeline que son père, fasciné, se tenait au bord d'un gouffre illuminé de reflets issus de l'enfer.

Combien de temps demeureraient-ils ainsi, si près d'elle, misérable, abandonnée à son désespoir d'enfant ?

Elle aurait voulu crier, frapper de ses poings durs la porte verrouillée, mais une douleur jamais ressentie la poignait en pleine poitrine.

Elle se traîna jusqu'à son lit, se recoucha et, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, répéta :

« Une orgueilleuse au cœur sec... une orgueilleuse au cœur sec... M. le comte est trop jeune pour rester seul. Il se marie, c'est normal... Oh ! je les déteste tous les deux... Je voudrais mourir « pour de vrai ». Si je mourais, papa aurait peut-être de la peine ? »

L'aube glissa des volets blafards par les interstices des lames. Elle préféra ouvrir les battants intérieurs, avec l'impression que le jour allait la délivrer de son angoisse. Elle appuya son front aux vitres glacées et regarda la fuite de la grande allée solitaire, mais rien, dans la clarté encore diffuse, n'était susceptible de lui apporter une consolation.

II

C E même matin, le breakfast du comte et de la comtesse fut servi dans le salon qui séparait leurs deux chambres.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Pour qu'un accusé soit convaincu de vol, suffit-il de l'avoir trouvé auprès d'un objet volé ?

Différents articles ont été volés par effraction dans un grand magasin à rayons. Il y en a en tout pour une valeur d'environ \$400.

Un mois après le vol, des informations conduisent les policiers dans un certain logis. Autorisés par un mandat à cet effet, ils perquisitionnent minutieusement dans le logis en question. Ils y découvrent un article volé, un seau. C'est un vase décoré de dessins particuliers et très facilement reconnaissable.

Un homme se trouve dans le logis à ce moment-là. Les policiers procèdent aussitôt à son arrestation. Ils l'accusent du vol perpétré dans le magasin à rayons un mois plus tôt. Le prévenu proteste de son innocence. Son procureur met en relief deux circonstances qui semblent favoriser l'accusé. D'abord on n'a retrouvé qu'un seul des articles volés. Tout le reste se trouve encore en lieux et mains inconnus. Et puis, on s'est contenté d'appréhender l'homme qui était alors dans le logis suspect, c'est-à-dire où se trouvait le vase volé. On s'est contenté de lui reprocher le vol, sans même établir de façon certaine que l'accusé demeurait à cet endroit, que c'était son domicile. N'aurait-il pas pu se trouver là par hasard, en passant ? Le vol n'aurait-il pas pu être perpétré par une autre personne ? Pour que l'accusé soit convaincu de l'origine du vase, il fallait nécessairement, soutient son avocat, qu'on prouve au moins qu'il était domicilié à l'endroit où le vase a été retracé. N'importe qui peut, à un moment ou à un autre, se trouver de passage dans une maison où il y a un objet volé.

Dans les circonstances, cet accusé est-il COUPABLE ou NON du vol du vase ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, le premier décembre 1955.

Diana fumait une cigarette, et son regard errait sur les choses. Un regard qu'elle laissait filtrer sous des paupières mi-closées.

— J'aime cette demeure ! Elle est plus chaude que je ne l'avais imaginé et j'y suis bien. Il faudra qu'elle soit toujours fleurie comme aujourd'hui. Je m'ennuierais sans fleurs ; seules, les fleurs « écloses pour moi sous des cieux plus beaux » me donneront chaque jour la preuve, au milieu de la solitude de la triste Sologne, d'un miracle d'amour sans cesse renouvelé...

Elle portait un extraordinaire déshabillé de crêpe de Chine noir et rose et s'alanguissait dans une chaise-longue, près de la table servie.

M. de Morogue, planté droit sur son siège, versait le thé et lui souriait.

— Je suis heureux que ce trop vaste château te paraisse accueillant ; mais, s'il n'est besoin que de fleurs pour te retenir, ce sera facile... et un peu humiliant pour moi !

Elle se leva et tourna en s'étirant autour de son mari.

— Tu ne veux pas me comprendre... J'ai dit que ces fleurs seraient une preuve...

On frappa. Elle s'immobilisa dans une pose hiératique qu'elle voulait contrastant avec les attitudes félines de sa ronde.

— Entrez ! cria M. de Morogue, agacé.

Elise se présenta.

— Monsieur le comte, je venais aux ordres. Mlle Adeline refuse de s'habiller, refuse de manger. Dès que je quitte sa chambre, elle referme les volets et se recouche.

Le comte se leva brusquement.

— J'y vais !

— Non, non, ami cher, n'y allez pas, je vous en supplie... (Diana avait repris le « vous » devant la femme de chambre.) Votre colère est encore trop vive. Déjeunons paisiblement en tête à tête et vous me permettrez de monter tout à l'heure ; je tenterai, moi, d'apprivoiser la sauvageonne. C'est là une tâche qui m'incombe ! (Elle se retourna vers Elise.) Laissez Mademoiselle se comporter à sa guise pour l'instant !

A nouveau, le couple fut seul. Diana ralluma une cigarette et se rassit. Elle jouait à jongler avec son briquet de vermeil. Un ancien admirateur lui avait fait ce présent gravé du chiffre D. L., au-dessus duquel elle venait de faire ajouter la couronne comtale.

— Sers-moi du chine très fort, chéri, avec un fond de lait dans ma tasse. Pas de sucre ! Pas de toast ! La moitié d'un pamplemousse ! Merci ! Il nous faut parler de cette petite, maintenant. Tu ne m'en as soufflé mot jusqu'à présent.

Dans sa robe de chambre à ramages ponceau et revers d'ottoman noir, le comte croisait les bras. Son visage avait durci.

— J'avoue qu'Adeline était entre nous un sujet pénible et que je n'osais guère aborder. Je t'avais prévenue qu'elle risquait de t'apparaître insupportable.

Elle rit.

— Oui... oui... j'étais bien plus au courant de ta façon d'élever tes faisans que de celle d'élever ta fille. Voyons, explique-moi quelle est sa vie ici, qui s'occupe d'elle ?

— Elise est sa femme de chambre attirée. Jusqu'à présent, Lina a fréquenté l'école des sœurs au village, comme les autres enfants du pays. Moi-même, jadis, j'y suis allé. Nous sommes des hobereaux enracinés dans ce sol. Jusqu'à l'adolescence, nous vivons comme des paysans. Chaque jour, le break mène donc Adeline à l'école et va l'y chercher. Le jeune Sylvere Tellier, fils de mon régisseur, profite de la voiture. La sœur du curé vient, par contre, deux fois par semaine don-

ner à Adeline des leçons de piano. N'oublie pas qu'elle a à peine sept ans. Est-ce que tout cela ne te suffit pas ?

Diana hocha la tête.

— Je n'en suis pas sûre... Et tout cas, je suis sûre de l'adoration que te porte l'enfant.

Il haussa les épaules.

— Cette adoration me gêne.

Elle eut un rire qui ressemblait à un roucoulement.

— Elle est pourtant naturelle, mais elle te rappelle trop le passé que j'ai effacé. Il faut que nous mettions les choses au point, une fois pour toutes. Je séduirai ta fille. Je séduis qui je veux, tu le sais, et puis nous l'éloignerons... Elle ne reviendra que pour les vacances. Il ne manque pas de pensions où l'envoyer. Je la gâterai beaucoup quand elle sera près de nous. Tu verras, je deviendrai sa grande amie, sa confidente...

Elle creusait la moitié d'un pamplemousse avec une cuillère et elle dégustait une gorgée de jus de fruit entre chaque phrase.

— ...Voici un rôle que je n'ai pas encore étudié. J'ai joué les marâtres, pas les belles-mères attentives. Je serai merveilleuse, à mon ordinaire... Hélas ! il n'y aura que toi pour m'applaudir ! Je ne puis décemment compter la domesticité dans mon public. J'ai fini de déjeuner... Je cours affronter Mlle de Morogue... La scène à enlever m'excite beaucoup !

Elle se précipita vers la porte et, comme son mari la suivait, elle lui opposa ses paumes frémissantes.

— Non, non, tu restes ici. Tu fumes en m'attendant, tu marches de long en large. Je t'autorise à t'approcher d'une fenêtre, à soulever un rideau et à interroger soucieusement la toile de fond. Elle est très belle, la toile de fond... Cette perspective d'arbres dans le brouillard matinal et ce tapis vert argenté de rosée...

« Mais pourquoi restes-tu muet ? Dis quelque chose... »

— Ah ! Diana, je crois rêver ! Est-ce bien toi qui as consenti à me suivre ici ? Va... Exerce ton pouvoir de fascination sur cette gamine, je te l'abandonne, mais reviens vite... Toute minute sans toi est une minute perdue...

— Très jolie, cher, cette réplique. A tout à l'heure...

Elle s'esquiva et ferma doucement la porte devant M. de Morogue, qui resta longtemps encore dans une attitude d'extase.

Puis, comme un automate, il se prit à agir selon le programme précis qui lui avait été dicté. Il alla surveiller la perspective du parc, en soulevant le tulle d'un rideau, coupa de soupirs son long monologue intérieur.

« Je suis persuadé qu'elle parviendra à amadouer Lina, à la charmer peut-être... Pourtant, Lina, c'est toute l'intransigeance, tout l'entêtement, tout l'orgueil de sa mère. Lorsqu'elle se dresse en face de moi avec son front bombé, ses yeux d'acier, c'est sa mère que je revois et c'est sa mère que je voudrais chasser... De quel droit revient-elle ainsi pour m'empêcher d'être heureux ? Ne puis-je plus désormais goûter, sans remords, au bonheur que j'ai réussi à faire mien, après tant de traverses et d'obstacles ? Diana a consenti à m'épouser... elle a renoncé pour moi à ses succès, à sa gloire... Elle est devenue comtesse de Morogue ! Voilà le fait contre lequel personne ne peut plus s'insurger... Diana sera la plus forte, Diana vaincra la rébellion de cette enfant... Rien que la voix de Diana, la lumière de son regard suffiront à plier la résistance d'Adeline, j'en suis certain... N'ai-je pas moi-même éprouvé la puissance de ce regard et de cette voix qui savent aussi bouleverser les foules... »

Diana, les yeux fixes, la perruque échevelée, la bouche tordue dans un rictus, surgit soudain dans la pièce.

D'un bond, il fut près d'elle.

— Que se passe-t-il ?

— Ah ! quelle humiliation ! Je croyais affronter une cabrette insoumise, c'est une chatte sauvage qui s'est jetée sur moi, toutes griffes dehors...

Elle leva les mains, comme pour un geste d'imploration. Les vastes manches de soie dénudèrent des bras de cette chair délicate et transparente des roussets.

Elle les tendit vers son mari. Quelques lignes rosâtres tracées superficiellement par des ongles avaient éraflé la peau, depuis la naissance des épaules jusqu'aux poignets.

QUE répondriez-vous ?

Q. — Nommez quatre palmipèdes.

R. — L'oie, le canard, le pélican et le cygne.

Q. — Nommez des reptiles utiles.

R. — Les couleuvres et les lézards, qui détruisent les insectes.

Q. — Comment flottent les poissons ?

R. — Au moyen d'une vessie qu'ils gonflent ou dégonflent à volonté.

Q. — Quel poisson est la terreur des mers ?

R. — Le requin qui est fort vorace et dont le nom vient de requiem, le premier mot de la messe des morts.

Q. — Quel fut le fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes ?

R. — Saint Jean-Baptiste de La Salle.

Q. — Qu'est-ce qu'un stéthoscope ?

R. — Un instrument pour ausculter.

Q. — Qu'est-ce qu'un rond-de-cuir ?

R. — C'est un employé de l'administration du gouvernement.

Q. — Combien y a-t-il de Basques dans le monde ?

R. — Environ 750,000, demeurant des deux côtés des Pyrénées.

Le visage mat du comte de Morogue s'empourpra.

— Diana... c'est inadmissible. Cette forcenée mérite d'être battue.

Les manches souples retombèrent jusque sur les doigts, dérobant les incontestables sévices.

— Fabien, je n'aurais pas dû te le dire. J'ai eu tort... mais j'ai eu tellement de peine, tout à l'heure, devant l'échec de ma pitié et de ma tendresse. Cette enfant, je l'aime... je la plains.

Tout en gémissant, elle s'était jetée contre M. de Morogue qu'elle empêchait de quitter le salon. Il se dégagea.

— Laisse-moi ! Il est nécessaire, cette fois, de la corriger.

— Non, non, tu n'iras pas la voir. Oublions Adeline. Soyons heureux sans elle. Le château est si grand qu'il nous sera aisé d'isoler l'enfant. Elle ne quittera plus son appartement. Sa femme de chambre seule s'occupera d'elle et nous l'éloignerons dès que nous pourrons. Alors, il n'y aura plus personne entre toi et moi !

— Je ne sais si je dois te céder, tu es trop bonne !

— Oui... tu le dois...

Elle passait les mains sur le front de M. de Morogue, à la façon d'un magnétiseur. Un peu moins grande que son mari, elle levait vers lui des yeux mordorés, dans lesquels il lisait une pathétique supplication, mais bientôt l'expression du regard, celle du visage changèrent ; Diana cessa de présenter un masque implorant, elle remodela insensiblement ses traits qui ne signifiaient plus qu'une joie puérile.

— Fabien... mon Fabien... Je ne connais encore rien de ce château, hormis la réception et notre chambre. Je veux que tu me mènes de la cave aux combles sans tarder et, cet après-midi, nous partirons à cheval à travers la propriété.

M. de Morogue ne put s'empêcher de sourire.

— Comment te résister ? Moi, je ne le pourrai jamais... Tu es une enchantresse !

Elle convint sur un ton badin :

— L'enchantresse te demande un quart d'heure pour s'habiller d'une manière convenable et elle te suivra... où tu voudras, à condition que tu lui jures de ne pas tenter de voir ta fille.

— Je te le promets !

Fabien de Morogue avait longtemps fait une cour taciturne à l'actrice et sans aucun espoir. Il l'avait suivie en Angleterre, en Italie, applaudissant à ses succès, toujours dans la loge la plus proche de la scène, et se faisant précéder, au théâtre, par des fleurs merveilleuses et rares. Il avait réussi à commanditer l'impresario de Diana. Il était parvenu, enfin, à être considéré par elle comme l'admirateur dont la présence est bénéfique. Mais une série de pièces montées à Paris avait fait fiasco. Diana avait d'abord accusé la cabale, puis elle avait proclamé avec éclat que, par amour, elle renonçait aux feux de la rampe et elle avait brusquement consenti à épouser le comte. Devenir une vraie comtesse, dans un vrai château, la séduisait. Un seul point noir. Elle retrouverait là-bas une fillette jalouse de la tendresse paternelle, mais Diana se sentait de taille à évincer l'enfant passionnée.

Quant à Fabien, il ne pouvait croire son rêve réalisé. Il vivait depuis dans l'éblouissement, incapable de discerner la part de rouerie et de duplicité qui habitait l'âme de la comédienne.

Il se livra tout entier, sans arrière-pensée, au plaisir de l'introduire dans Morogue et dans son histoire, de lui faire l'honneur des tableaux, des tapisseries, des meubles et des bibelots. Il relégua sa fille dans un coin perdu de sa mémoire.

Après le repas, le couple parcourut les bois et les landes. Lorsqu'ils rentrèrent, ils arrêtaient ensemble leurs chevaux sur le saut de loup. Devant le perron stationnait le taxi d'une gare voisine.

— As-tu quelque voisin susceptible de nous rendre visite ?

Le comte fronça les sourcils.

— Non ! Je me perds en suppositions.

Ils piquèrent des deux jusqu'à la voiture. Morogue sauta à terre. Tandis qu'il offrait à Diana l'aide de sa main dégantée, Guillaume accourait pour conduire les chevaux à l'écurie. Son maître l'interrogea aussitôt :

— Qui est là ? Qui nous attend ?

— Mlle de Flossac est au salon. Lorsqu'elle a su que M. le comte était sorti, elle a réclamé Mlle Adeline. Nous avons préféré dire que Mademoiselle n'était pas revenue de l'école.

Les mâchoires de Morogue se contractèrent, puis, penché sur sa femme, il chuchota :

— Elisabeth de Flossac est la marraine d'Adeline, cousine germaine de sa mère. Quelle complication vient-elle nous susciter ? Cette vieille fille, confite en dévotion est aussi un fantôme de mon passé, que je me dispenserais de voir surgir ici.

Il prit le bras de Diana, qu'il attira contre lui, pour monter vers le hall.

— Ta présence, ta chère présence finira par m'exorciser de tous ces spectres.

— Va la recevoir... Je t'attends là-haut, je sonnerai pour le thé et tu viendras me rejoindre... Ne m'abandonne pas longtemps...

Au pied du grand escalier, il lui baïsa longuement les mains, puis il jeta sa cravache sur un bahut et, monocle vissé devant l'oeil droit, il pénétra dans le salon.

Elisabeth de Flossac sursauta et se leva du canapé, sur lequel elle s'était posée plutôt qu'assise.

— Bonjour, Fabien, dit-elle sans lui tendre la main.

Il se courba cependant devant elle.

— Elisabeth, je vous en prie...

Il lui désigna une bergère, qu'elle ne daigna pas occuper.

Sans autre transition, elle commença à débiter une sorte de réquisitoire qu'elle semblait avoir appris par coeur.

— Ne vous étonnez pas de mon intrusion. Je remplis un devoir vis-à-vis de votre première femme. J'avais beaucoup souffert d'apprendre vos folies et l'abandon dans lequel vous tenez Adeline. Votre mariage régularise sans doute la situation à vos yeux et pour le monde. Je suppose qu'il n'est pas besoin que je vous précise mon opinion sur votre mésalliance. En tout cas, il m'est intolérable d'imaginer qu'Adeline sera élevée dans votre nouveau ménage.

« Je viens chercher Adeline, j'emmènerai Adeline... Je n'ai aucun droit sur elle, mais vous avez encore, j'imagine, assez de sens moral pour consentir de bon gré à me la confier. Je ne vous demanderai aucun argent. J'élèverai ma filleule jusqu'à sa majorité. Je ne veux pas que cette enfant demeure en contact avec... avec... Mme de Morogue, acheva-t-elle avec une grimace de dégoût.

Les yeux du comte flamboyèrent, il tenta cependant de conserver son calme.

— Depuis cinq ans que je n'ai eu l'honneur d'un entretien avec vous, vous n'avez guère changé, Elisabeth ! Vous savez toujours blâmer avec la même rigueur, la même sécheresse. Pourquoi vous permettez-vous de me juger ? Je me suis laissé marier à votre cousine, n'ai-je pas été un mari convenable, n'ai-je pas montré à Mathilde l'attachement que je lui devais ? Eh bien ! pourtant, apprenez que, jusqu'à

la rencontre de Diana, je n'avais pas vécu ! Ce que vous appelez mes folies...

Elle l'arrêta avec indignation.

— Je vous en prie, je ne suis pas venue pour écouter vos justifications, elles ne m'importent en aucune manière. Si je vous juge, c'est en fonction d'Adeline. Vous êtes amoureux, vous n'avez pas besoin de vous en targuer, vos actes le proclament assez, mais vous n'êtes plus père. Votre enfant aurait dû vous retenir d'amener ici une telle femme. Voilà toute la situation résumée. Maintenant, je vous renouvelle ma supplication : confiez-moi votre fille. Je désire qu'elle parte avec moi ce soir même.

Le comte croisa les bras et, sarcastique, se prit à rire. Son ressentiment contre Adeline éclatait d'un seul coup.

— Pour une supplication, votre ton est étrange, mais ne craignez pas que je vous oppose un refus ! Enlevez Adeline ! Débarrassez-nous de cette gosse intraitable, le plus tôt sera le mieux ! Ah ! vous ne sauriez vous rendre compte combien vous êtes providentielle... (Il fonçait presque sur la vieille fille, qui reculait.) Diana a voulu se pencher avec tendresse sur ma douce progéniture, qui s'est jetée sur elle toutes griffes dehors. Elle a labouré les bras de ma femme d'égratignures profondes et nous avons dû claquemurer le féroce petit animal. Je vais donner des ordres pour qu'on vous accompagne jusqu'à son antre... Je ne réponds pas de l'accueil, vous êtes prévenue... Faites ses paquets, ses valises, ses malles et bon voyage !

Les yeux d'Elisabeth de Flossac s'écarquillèrent d'étonnement et un peu d'effroi.

De noir vêtue, coiffée d'une vaste capeline de feutre, serrée dans un manteau de caracul un peu usagé, parapluié et sac de chevrete en main, elle vacillait presque sous l'algare. Pour un peu, l'évocation d'une Adeline déchaînée contre sa propre marraine l'eût incitée à fuir. Elle pâlit sous sa couperose.

— Avez-vous tenté de la raisonner vous-même ?

Fabien dut convenir que Diana lui avait fait jurer de ne pas revoir l'enfant.

— Fabien, reprit la vieille fille, je vous dis adieu ! Donnez des ordres pour qu'on me conduise vers Adeline et pour qu'on se mette à ma disposition afin de faciliter son départ.

— Je n'y manquerai pas. Veuillez attendre quelques instants.

Une fois seule, elle s'assit à nouveau, s'effondra plutôt, en proie à toutes les responsabilités que sa frêle personne venait d'assumer.

Après une dizaine de minutes, Guillaume se présenta. Elle le connaissait de longue date et ne put s'empêcher de lui poser des questions alors qu'il la conduisait vers l'enfant.

— Dites-moi, Guillaume, comment vais-je trouver Mlle Adeline ?

Le domestique mit un doigt sur sa bouche et chuchota :

— Je dois avertir Mademoiselle que l'arrivée de M. le comte et de Mme la comtesse a jeté Mlle Adeline dans un état de surexcitation terrible !

— Et après ?

— Après, M. le comte a consigné Mademoiselle dans sa chambre, où elle n'a pas voulu prendre de nourriture depuis hier.

En achevant ces mots, Guillaume tourna la clef dans la serrure. Mlle de Flossac s'exclama, outrée :

— Mais c'est de la séquestration !

Le domestique, une fois la porte entrebâillée sur la pièce, dont les volets intérieurs étaient demeurés clos, appela doucement :

— Mademoiselle Adeline, il y a pour vous une surprise, une bonne sur-

prise... Mlle de Flossac est ici... C'est elle qui entre dans votre chambre...

Alors jaillit du lit une mince forme blanche, qui se précipita dans les bras qui lui étaient tendus.

— Marraine... Marraine Betty... Emportez-moi... Je ne veux plus rester à Morogue... Emportez-moi !

Agrippée au cou de la visiteuse imprévue, Lina couvrait de baisers et mouillait de pleurs le bon visage ruisselant lui-même de larmes.

A quatre heures, Sylvere, en sautant du break dans la cour des communs, courut vers sa mère pour savoir si Adeline était toujours punie, ou si elle avait l'autorisation de jouer comme d'habitude dans le parc, avant la tombée de la nuit.

— Il fait beau, maman, peut-être va-t-elle m'appeler, comme hier.

— Non, mon bonhomme, Mlle Adeline s'en va de Morogue. Sa marraine est venue la chercher. Tout à l'heure, un taxi l'emmènera.

— Est-ce que je pourrai lui dire au revoir ?

— Je ne crois pas !

— Donne-moi vite ma tartine ; moi, j'irai sur le bord du chemin et je la verrai bien quand même...

Mme Tellier beurra en soupirant une large tranche de pain, la remit à Sylvere qui, sans attendre, y planta les dents, puis elle renoua le cache-col rouge sous le menton de son fils, lui enfouit son bérêt sur les oreilles et l'embrassa.

— Ne t'attarde pas trop tout de même. Dès que la lune sera levée, il gèlera encore.

Le petit gars sortit. Il mastiquait son goûter avec la conscience que cet acte l'empêchait d'être tout à fait malheureux. La saveur du pain, le goût de noisette du beurre salé, lui rappelaient tant de minutes pareilles à celle-ci et qui n'avaient précédé aucun départ, aucun déchirement. Il pénétra dans le bois, selon le trajet même de la veille. Il fermait les yeux. Les branches le fouaillaient. Il aurait pu croire que Lina le regardait encore jusqu'à la hutte de fagots. Les mêmes sufflots de bise traversaient le silence de la sylve. Là-bas, l'on entendait des corbeaux s'élever des pâtis, dans un vigoureux effort d'ailes claquantes et avec de tournoyants croassements.

Dans la chambre d'Adeline, Mlle de Flossac et la fillette s'étaient affairées aussitôt autour d'une malle et d'une valise. Lorsqu'elles furent remplies, la vieille demoiselle s'assit enfin.

— Chérie, nous avons bien travaillé, nous voici prêtes. Le train n'est qu'à sept heures, il serait sage que nous mangions confortablement. Nous coucherons à Bourges chez une de mes cousines. Nous ne reprendrons un train pour Langeac que dans la matinée. A Langeac, une voiture nous attendra pour les derniers kilomètres vers Chanteuges.

« Tu verras, nous nous arrangerons toutes les deux une existence fort agréable. D'abord, je te garderai quelque temps, afin que nous fassions vraiment connaissance... (Elle interrompit son discours pour sonner.) Il faudra pourtant que tu continues tes classes. Alors, je te confierai aux dames de Langeac. La supérieure, Mère Théodelinde, est une amie d'enfance de ta maman. Tu seras près d'elle très choyée. Le jeudi, j'irai passer l'après-midi avec toi. Dès le samedi après déjeuner, tu seras ramenée à Chanteuges... »

Elise frappa. Elle trouva Adeline sur

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ains que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

PSYCHOLOGIE

QUE NOUS DISENT NOS RÊVES ?

par LUC ALBAN

II — Les songes dans l'histoire

Les conseils des Anciens.

Pour recueillir des présages par le moyen des rêves, les Anciens recommandaient :

- 1o De ne prendre, au repas du soir, que des aliments légers et de s'abstenir de vin.
- 2o De se vêtir de blanc pour dormir.
- 3o D'adresser une prière à Minerve.

Les rêves du matin, au chant du coq, étaient tenus comme les plus vrais.

Un genre de rêves que beaucoup d'auteurs anciens ont signalé est le rêve de vol. La conception grecque de l'*Hermès volant* en provenait. Lucrèce parle de rêves où on se précipite du haut des montagnes. Cicéron fait allusion à des rêves semblables. Plus tard, saint Jérôme écrira qu'il y est lui-même sujet.

Des Byzantins raffinés aux barbares Germains.

A Carthage, à Byzance, et plus tard chez les Barbares descendus au cours des grandes invasions des plateaux de l'Asie, on retrouve la même attention superstitieuse à l'égard des rêves.

Chez les Gaulois et chez les Germains, des prêtres étaient chargés de conseiller les chefs d'après les songes de leurs nuits.

Un gros livre.

Au II^e siècle de notre ère, le naturaliste grec Artémidore de Daldis essaya de fixer noir sur blanc la traduction de la plupart des rêves dans une *Interprétation des songes*, qui a servi de base depuis à bien des travaux analogues. Son exposé est le plus complet, le plus consciencieux qui nous soit parvenu sur la matière, telle que l'envisageait le monde gréco-latin. Il a analysé, observé, noté et s'est attaché à désolidariser sa méthode d'autres pratiques trompeuses.

Il est intéressant d'y voir mis en ligne de compte, non seulement la teneur des rêves proprement dits, mais encore la personnalité de ceux qui les ont rêvés. « Et tel rêve », dit Artémidore, « change de sens s'il a été vu par un homme marié, un célibataire, un pauvre, un riche, un marchand ou un orateur ».

En dépit de ses efforts, cependant, cet ouvrage, comme les observations de la plupart de ceux qui l'ont précédé, loin de nous révéler une sagesse oubliée, est décevant. C'est un répertoire de superstitions mythologiques, de théories factices, de comparaisons arbitraires, de symboles bizarres et naïfs.

Il faut peut-être mettre à part Hiérophile, médecin grec du IV^e siècle avant Jésus-Christ, qui, à côté des rêves envoyés par les dieux, distinguait déjà des rêves naturels, provoqués par les images enfermées dans notre esprit, et surtout Aristote, qui, le premier, fit sérieusement bon marché des superstitions, et nia l'origine divine des songes, n'y voyant rien d'autre qu'une activité de l'âme humaine pendant le sommeil.

Un problème en sommeil...

Après Artémidore, au IV^e siècle, Synecius, grec païen converti, qui devint évêque, écrivit un important traité sur les rêves, se dégageant des opinions passées. « Il ne faut pas s'attendre », dit-il, « à trouver des règles générales dans les rêves : autant de gens, autant de rêves. Tout est personnel, particulier, en cette matière : à chacun d'interpréter soi-même ses rêves ». On ne pouvait pas mieux condamner les devins.

D'ailleurs les Pères de l'Eglise commencent à s'élever, tout en faisant une place à part aux rêves prophétiques de l'Ecriture Sainte, contre l'interprétation des songes, en la déclarant entachée de paganisme.

Il serait fastidieux de rapporter dans le détail les noms et les oeuvres de ceux qui, au moyen âge et sous la Renaissance, continuèrent à s'intéresser aux rêves, discutèrent sur leur origine, sur leurs significations. Dans l'ensemble, ils n'apportèrent rien de neuf. On rêve toujours... mais le problème est en sommeil...

Le rêve en face de la science.

C'est à partir du XIX^e siècle que les rêves commencent à être étudiés d'une manière rigoureusement scientifique.

Plusieurs grands esprits se montraient alors très férus d'oniromancie : Napoléon, Balzac, Walter Scott, Victor Hugo, Taine, Edgar Poe, Baudelaire.

Mais ce sont surtout les savants qui commencent à l'étudier non plus à la manière des devins, à l'aide de clés et de symboles, mais à la froide lueur des principes rigoureux de la recherche.

Philosophes, comme Maine de Biran, Schopenhauer, Bergson ; psychologues, comme Richard, Lemoine, Maury, Delboeuf, Hervey de Saint-Denis, — un de ceux qui ont le mieux aimé et connu le rêve — ; biologistes, comme Yves Delage ; médecins, comme le docteur Vaschide ; psychiatres, comme le docteur Sigmund Freud, qui a repris de fond en comble le problème et a apporté une solution, bien que discutable, entièrement originale et neuve, tous se penchent à tour de rôle sur cette éternelle énigme pour les hommes : le rêve.

les genoux de sa marraine. Elle murmura, le bec pincé :

— Oh ! Mademoiselle ne mérite certes pas d'être traitée ainsi.

La petite étreignit plus nerveusement la vieille fille, qui rétorqua :

— Je n'ai pas sonné pour solliciter des conseils, mais pour faire prier M. de Morogue qu'il veuille nous accorder un goûter copieux avant notre départ. Allez et revenez nous servir !

Lorsque la femme de chambre eut disparu, Elisabeth de Flossac posa ses lèvres sur le front bombé de sa filleule. A nouveau, le doute entraînait en elle. Ne s'était-elle pas, en effet, chargée d'une tâche trop lourde ? Adeline répondrait-elle aux soins, à la tendresse dont elle désirait l'entourer, afin qu'elle oublât son état d'orpheline encore aggravé par la mésalliance du père ?

— Chérie... chérie... calme-toi ! Est-il vrai que tu as été très méchante, hier ? Adeline acquiesça de la tête.

— Raconte-moi ce que tu as fait.

— Au lieu de dire : « Bonjour, mère ! », comme on me l'avait recommandé, j'ai dit : « Bonjour, madame Diana Lorenzo ! »

Mlle de Flossac eut un léger sursaut et dissimula un sourire.

— Bon, et après ?

— Après... papa s'est mis en colère et m'a envoyée coucher sans dîner. Je n'ai pas pu dormir... Que la nuit a été longue !... Je comptais les minutes... J'espérais tant que papa viendrait enfin m'embrasser et me border... Je... j'aurais voulu mourir...

« ...Et, puis, aujourd'hui, on m'a tenue enfermée et j'ai refusé de manger. »

— Mais ce n'est pas tout ?

— Si, c'est tout !

— Est-ce que cette femme n'est pas venue te voir ?

— Ah ! oui... elle est venue. J'étais couchée. Elle parlait au-dessus de mon lit...

— Alors... alors, tu t'es jetée sur elle et tu l'as griffée ?

Brusquement, Adeline dénoua l'étreinte par laquelle elle se cramponnait et, au lieu de se blottir le visage contre une épaule accueillante, regarda Mlle de Flossac bien en face.

— Jetée sur elle ? Griffée ? Pourquoi me demandes-tu cela ? Je n'ai pas voulu écouter ce qu'elle racontait. Je me suis bouché les oreilles, je me suis pelotonnée sous les couvertures et je répétais : « Je veux mon papa, je veux mon papa ! »

Mlle de Flossac demeurait silencieuse, à demi convaincue. L'enfant reprit avec véhémence :

— Si on t'a dit que je l'avais griffée, on t'a menti, marraine, je te le jure !

Elisabeth soupira, Diana lui semblait capable d'avoir inventé cet épisode de toutes pièces pour creuser davantage le fossé qui séparait le père et la fille.

— Je te crois, mon enfant, je te crois !

D'une main tremblante, elle carressa le front têtue de sa filleule.

Ce fut Guillaume qui apporta la diversion nécessaire. Il était chargé d'un plateau couvert d'une collation abondante et Lina se rua sur la nourriture.

Lorsque la vieille demoiselle, tenant Adeline par la main, traversa le hall, quelques portes s'ouvrirent et les serviteurs vinrent les uns après les autres furtivement saluer leur jeune maîtresse. Ils chuchotaient leur « au revoir » avec l'air de gens qui craignent d'être surpris. Elise s'abstint de paraître, mais Germaine sollicita la permission d'embrasser l'enfant.

— Papa est-il à la maison ? lui glissa la filleule.

Germaine fit « oui » de la tête.

— Sait-il que je m'en vais... maintenant ?

La servante détourna les yeux.

Le regard de Lina se fixa sur le grand escalier. De toute son âme, elle espérait que le miracle se produirait : son père ouvrirait la porte, là-haut, il avancerait vers la rampe et dirait seulement : « Adeline ! »

Alors, elle gravirait quatre à quatre les degrés et se jetterait dans ses bras.

La porte demeura désespérément close. L'enfant, le visage durci, reprit la main de sa marraine et, comme un automate, se laissa emmener.

Guillaume, après avoir chargé les bagages, ouvrit la portière, aida les voyageuses à s'installer au fond du taxi.

Il régnait encore sur la cour d'honneur et les boulingrins une lumière colorée par la pluie à peine fermée du couchant. Les deux fenêtres de l'appartement du comte, seules, illuminaient la façade, avec les baies de l'entrée, à travers lesquelles Lina distinguait les têtes de cerfs et de sangliers, noires, crevant les boiseries claires et surveillant étrangement, solennellement le départ.

Guillaume ajouta sur un ton confidentiel :

— Mademoiselle me permettra de dire que nous sommes bien contents que tout s'arrange ainsi. Cela vaut mieux que Mlle Lina nous quitte...

Guillaume remontait le perron à reculons. Il pensait, en regardant l'auto démarrer et prendre son virage dans le sable crissant :

« Cela vaut mieux pour elle... et pour nous... »

Au moment de franchir le saut de loup, Lina se pencha brusquement par la portière. Comme sur un théâtre d'ombre, Guillaume lui apparaissait dans la cage vitrée du hall. Il tourna un commutateur. Le rez-de-chaussée ne fut plus qu'une alignée de fenêtres, recevant de la nuit seule un faible éclat. Mais au premier étage, dans une grande découpe de lumière, se dressaient, épaule contre épaule, Diana Lorenzo et le comte qui assistaient ainsi à l'enlèvement de l'enfant.

Elle se rejeta, en sanglotant, sur la poitrine de Mlle de Flossac.

— Chérie, je comprends que tu sois triste, pleure donc, pleure là, doucement, contre moi...

Et elle flattait les cheveux que séparaient et tiraient les deux tresses dures comme des fouets. L'auto cornait et ralentissait pour le virage, par quoi la route s'éloignait des douves et des clôtures du château. Alors, Lina reçut sur la nuque un projectile frais et mou qui tomba à ses pieds. Elle poussa un cri et le ramassa aussitôt.

— Qu'arrive-t-il ? s'étonna Elisabeth.

Sa filleule lui tendit un bouquet de perce-neige, serré comme une balle.

— C'est Sylvère qui l'a lancé, j'en suis certaine. Marraine, fais arrêter la voiture... Il n'a pas osé venir me dire au revoir !

Lauto à peine stoppée dans l'herbe de l'accotement, Lina jaillit au milieu du chemin. Elle appela sur le ton péremptoire de la veille, devant la maison du régisseur :

— Sylvère, Sylvère, montre - toi ! Viens...

Le petit bonhomme au cache-nez rouge émergea des ténèbres du fossé et marcha, en hésitant, vers son amie. Les phares, qui éclairaient la campagne nue, à l'opposé, rendaient plus obscure la voûte des grands arbres, dont les branches bougeaient sans fin au-dessus des douves et de la silhouette du garçon. Le réseau des branchettes et brindilles s'agitait à la façon d'un tamis en train de cribler les étoiles, dont quelques-unes étaient déjà tombées dans l'eau.

— Sylvère !

— Mademoiselle Lina !

— Je m'en vais !
 — Oui... maman me l'a dit. Revien-
 drez-vous bientôt ?
 — Non, Sylvere, je ne reviendrai ja-
 mais.
 — Quand nous reverrons-nous,
 alors ?
 — Jamais !
 — Au revoir tout de même, made-
 moiselle Lina !
 Elle lui donna une rude et garçon-
 nière poignée de main.
 — Adieu, Sylvere, et merci pour ton
 bouquet.

Sans plus d'émotion, elle retourna
 s'asseoir près de sa marraine. Sylvere
 demeura planté longtemps sur le che-
 min jusqu'à ce que, très loin, entre
 l'espacement des noirs boqueteaux, les
 phares simulassent une dernière fla-
 que de clarté au bout de la nuit.

DEUXIEME PARTIE

Chanteuges.

I

UN filet de soleil cernait les volets
 clos et suffisait à répandre une
 lumière de miel dans la chambre.

Au fond de l'alcôve, Lina avait
 ouvert les yeux. La sonore maison était
 pleine d'une rumeur inhabituelle et
 Lina savait pourquoi sa marraine s'é-
 tait levée au moins une heure plus tôt
 que les autres jours.

Encore une année après tant d'au-
 tres et comme elles avaient passé vite !
 Maintenant, qu'apporterait l'avenir, le
 tout proche avenir, à la filleule de Mlle
 de Flossac ? Que lui apporterait cette
 vingt et unième année commencée ce
 matin-là, alors que les cloches de la
 vieille abbaye sonnaient bien au-
 dessus de tous les toits de Chanteuges
 la messe de la Nativité de la Vierge ?

Comme toujours, la tendresse, l'im-
 muable tendresse qui avait arraché
 Lina à Morogue, qui l'avait élevée,
 choyée, loin de la déchéance d'un pè-
 re, jamais revu depuis, mais à qui Lina
 restait attachée par un sentiment dont
 elle ne savait s'il était amour ou mé-
 pris.

La jeune fille soupira :

« Va-t-il au moins m'écrire ? Non...
 il a si peu écrit et jamais pour un motif
 affectueux. Il n'a jamais répondu à ces
 lettres de nouvel an que marraine,
 jadis, rédigeait et que je recopiais en-
 suite, ni à celles que moi-même, depuis
 quelques années, j'essaie de tourner
 avec tant de maladresse. Je ne sais
 pourquoi je pense à lui... Une fois de
 plus, je dois me convaincre qu'il m'a
 détestée au point de me voir partir
 avec soulagement et que depuis il m'a
 définitivement oubliée »

Lina se leva et courut pieds nus jus-
 qu'à la fenêtre, dont elle repoussa les
 volets. La lumière inonda la chambre
 aux boiseries rustiques. A travers les
 feuillages d'un figuier poussé contre la
 maison, elle aperçut la vallée, les toits
 presque plats qui descendaient en de-
 grés irréguliers et capricieux jusqu'au
 moulin, les peupliers dont les cimes
 dessinaient, à travers les nuages, l'on-
 dulation même de la rivière invisible
 qu'ils bordaient.

La lumière pétillait et moussait. Les
 coqs chantaient. Une enclume battait.
 Il y avait dans l'air cette odeur des
 feux qu'on allume en automne.

Lina cligna des paupières et vit
 qu'une branche lui tendait une figue
 éclatée et suintante de suc.

« Je ne l'avais pas remarquée hier.
 C'est là mon premier présent d'anni-
 versaire. »

Elle tendit la main, cueillit le fruit
 et le mangea.

Puis elle chaussa des babouches, re-
 vêtit une robe de chambre de lainage

blanc et descendit vers le rez-de-
 chaussée.

Les pièces du premier étage, qui
 donnaient sur la vallée et le village,
 étaient desservies par un long couloir
 blanchi à la chaux, dont les fenêtres
 ouvraient, elles, sur l'étroite ruelle —
 une rampe plutôt taillée dans le ro-
 cher — montant vers le socle basalti-
 que où s'élevaient l'abbaye, le pres-
 bytère, l'école. Quelques façades s'ac-
 crochaient de guingois, en face, aux
 parois fauves de la montagne.

L'escalier, avec ses marches de bois
 qui geignaient sous le pied, était d'une
 simplicité villageoise comme l'entrée,
 carrelée de rouge, où les porteman-
 teaux alignaient leurs patères, où le
 coffre supportait une balle de cuivre,
 où les parapluies et les ombrelles fra-
 ternisaient dans un porte-parapluie.

Lina poussa la porte de la salle et,
 quoiqu'elle s'attendait parfaitement au
 spectacle fleuri qui s'offrait à elle, s'é-
 cria :

— Quelle surprise, marraine Betty !

Et elle se précipita vers Mlle de
 Flossac qui lui ouvrit grand les bras.

— Bon anniversaire ! Joyeux anni-
 versaire, mon cher petit ! Te voici ma-
 jeure... je n'arrive pas à le croire... Ah !
 comme les années nous fuient. Quand
 j'y songe, il me semble que c'était hier
 que le taxi de Langeac nous déposait
 en bas de la « calade ». Le chauffeur
 pestait en portant ta malle sur l'épau-
 le : « On n'a pas idée d'habiter dans
 un coin où les voitures ne peuvent
 même pas grimper ! » Mais assieds-toi,
 chérie, le thé est prêt.

La jeune fille comprit que sa mar-
 raine avait hâte de la voir déplier la
 serviette à côté de la tasse.

— Marraine... tu as encore fait des
 folies... Oh ! un écrin qui vient de
 Paris... C'est une montre-bracelet...
 Elle est ravissante.

Mlle de Flossac prit un air modeste
 et confus.

— Je tenais à marquer ce jour d'une
 façon durable. C'est un bijou que tu
 tiendras de moi... mais un bijou utile !

Lina mit prestement la montre à son
 poignet et se jeta à nouveau sur la poi-
 trine de sa vieille parente.

— Tu me gâtes trop et je ne le mérites
 guère.

— Ma petite enfant, tu es mon rayon
 de soleil. Je me demande comment je
 pouvais vivre avant de t'avoir amenée
 ici.

Elle força doucement Lina à s'asseoir
 devant son déjeuner et prit place, elle-
 même, en face de sa filleule.

Elle portait déjà son éternelle robe
 de lainage noir, avec une ceinture dont
 la boucle en métal repoussé sertissait
 des cabochons grenat. Lina, à travers
 ses cils embués, regardait le cher visage
 anguleux et pâle, sous le bourrelet de
 cheveux d'une teinte ivoire jauni. Elle
 avait la bizarre et rassurante impres-
 sion qu'elle avait toujours connu ainsi
 ce visage flétri, que balançait un col
 baleiné et liseré de dentelle et que ce
 visage ne pouvait vieillir.

— Alors, marraine, tu as commandé
 cette montre en cachette ?

— Indiscrète ! Il est vrai que je n'ai
 plus rien à te dissimuler. J'avais écrit
 à ma belle-soeur, qui s'est chargée de
 la commission avec empressement. Elle
 a envoyé le paquet à Me Lavergne. Il
 me l'a remis hier, lorsque je suis pas-
 sée à son étude.

Au milieu de la table de chêne ciré
 fusaient des glaïeuls blancs. L'âtre de
 l'immense cheminée contenait aussi,
 entre les hauts landiers, une flambée
 blanche de fleurs. Sous les solives de
 la grande salle fraîche flottait une
 odeur de parterre mouillé, mêlée à
 celles des tartines que la maîtresse de
 maison venait de griller sur la braise,
 dans la cuisine.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
 Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

CREME BRULEE

Mettre dans une casserole 3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) et 2 c.
 à tb. de sucre. Délayer avec 2 tasses de lait. Faire cuire en brassant jusqu'à ob-
 tention d'une crème épaisse et bien lisse.

D'autre part, faire chauffer ½ tasse de mélasse jusqu'à ce qu'elle commen-
 ce à se caraméliser légèrement, c'est-à-dire quand il s'échappe de la fumée. Si
 la cuisson se prolonge, la caramélisation sera trop avancée.

Verser ce caramel dans la crème et brasser pour obtenir une crème bien
 lisse. Aromatiser avec ½ c. à thé d'essence d'amandes. Verser dans des coupes
 et garnir joliment de crème fouettée. Servir bien froid.

BISCUITS A LA CUILLERE

½ tasse de farine tout usage
 ⅛ de c. à thé de sel
 ⅛ de c. à thé de soda
 1 c. à thé de poudre à pâte
 ⅜ de tasse de son All Bran
 ¾ de tasse d'avoine roulée
 ½ tasse de graisse
 ½ tasse de cassonade
 1 oeuf battu légèrement

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec les ingrédients secs, ajou-
 ter le son et l'avoine. Ajouter le gras et à l'aide d'un appareil spécial, couper le
 gras dans le mélange. Battre l'oeuf avec la cassonade jusqu'à ce que bien mélan-
 gés ; ajouter au premier mélange et bien brasser. Former en petites boules, dis-
 poser sur une tôle graissée, écraser chaque biscuit avec une fourchette. Cuire
 dans un four chauffé à 325° F. durant 15 minutes environ.

SOUPE MAIGRE AUX LEGUMES

2 c. à tb. de graisse de rôti
 1 oignon émincé
 1 tasse de chou
 1 tasse de tomates
 1 tasse de carottes
 2 c. à tb. d'orge
 ¼ de tasse de navet
 1½ pinte d'eau froide
 1 tasse de céleri
 Sel et poivre

Couper finement tous les légumes. Fondre la graisse, y faire revenir tous les
 légumes. Ajouter l'eau, les tomates, le sel et le poivre. Laisser cuire durant 1½
 heure, après ce temps, ajouter l'orge et laisser cuire encore 1 heure.

COTELETTES DE PORC AU FOUR

6 côtelettes de porc (1 pouce d'épaisseur)
 ½ c. à thé de sel
 2 oignons coupés en rouelles
 1 c. à tb. de cassonade
 1 tasse d'eau chaude
 1 c. à thé de moutarde en poudre

Nettoyer les côtelettes et les ranger dans un poêlon de fonte. Les saupoudrer à
 l'aide d'un tamis du mélange de cassonade, de moutarde et de sel. Mettre au
 four à 350° F., les faire dorer sur un côté, les retourner et les dorer sur l'autre
 côté. Ajouter les rouelles d'oignons et l'eau chaude. Cuire jusqu'à ce que ten-
 dres. Servir avec la sauce de cuisson.

POIREAUX EN TRONÇONS

Laver et couper les poireaux en tronçons de 2 pouces. Les cuire dans très
 peu d'eau bouillante salée, environ 15 minutes. Egoutter et ajouter l'eau de cuis-
 son à la soupe. Ajouter un peu de beurre ou de crème épaisse, saler et poivrer.

SALADE COLE-SLAW

3 tasses de chou coupé en lanières
 1½ c. à tb. de farine
 MAYONNAISE CUITE
 1 oeuf bien battu
 1 c. à tb. de sucre
 ¾ de tasse de lait
 1 c. à thé de sel
 ¼ de tasse de vinaigre
 1 c. à thé de moutarde en poudre
 1 c. à tb. de beurre

Mélanger tous les ingrédients secs dans la partie supérieure du bain-marie.
 Ajouter l'oeuf battu, le lait et le vinaigre. Cuire jusqu'à épaississement en bras-
 sant continuellement. Verser la sauce chaude sur le chou. Laisser refroidir et
 servir.

Il y eut un silence, puis Adeline reprit :

— Ta belle-soeur a peut-être choisi ma montre avec Bruno ?

— Il me semble que mon neveu te trotte dans l'esprit !

Mlle de Flossac arrêta un instant sa tasse à hauteur de lèvres pour sourire à sa filleule.

— J'imagine que tu occupes aussi beaucoup ma belle-soeur. Tu es devenue, pour elle, une dangereuse créature. Elle pense que son garnement de fils ne compte guère pour moi et que mon héritage risque fort de lui échapper. Cette chère Caroline, lorsque je suis allée te chercher à Morogué, m'avait tancée de belle façon parce que je ne possédais pas les moyens de t'élever... Elle s'est bien autrement alarmée depuis que je suis riche. La découverte de spath-fluor dans mes arpentés de landes et de friches me donne maintenant la possibilité de te gâter pour tes anniversaires et de te doter demain si tu te maries... Que reste-t-il pour Bruno ? Rien... rien du tout !

Elle reposa sa tasse et rit d'un rire de vieille enfant taquine.

— Avoue que c'est avec l'arrière-pensée de torturer cette pauvre Caroline que tu lui as confié l'achat d'un cadeau qui m'était destiné ?

— Je ne dis pas non...

— Marmaine, quand je te surprends en flagrant délit d'imperfection, j'en éprouve une sorte de soulagement... Sans cela, tu serais trop angélique.

Trois coups de heurtoir, amplifiés par la caisse de résonance du vestibule, coupèrent la conversation.

— Le facteur... J'y cours ! Aujourd'hui, le courrier sera pour moi !

Lina bondit. Mlle de Flossac l'entendit ouvrir la porte et dire : « Bonjour, Josse, merci, Josse ! » puis refermer le lourd battant.

Il y eut alors un grand silence dans la maison, puis Lina réapparut, tenant une liasse de journaux et de revues, qu'elle serrait contre sa poitrine. Elle était très pâle.

— Il y a une lettre de Morogué... L'adresse est de l'écriture de père... Se peut-il qu'il ait pensé à mon anniversaire ?

Elle fit les quelques pas qui la séparaient de Mlle de Flossac et lui tendit l'enveloppe.

— Décachète-la, je tremble trop !

Et elle s'assit en murmurant :

— Je me trouve bien sotté d'être ému à ce point... Lis pour moi aussi, cela vaudra mieux.

Morogué, le 6 septembre.

« Ma chère Adeline,

« Je ne t'ai guère habituée à mes vœux. Je t'écris pourtant pour te souhaiter ton vingt et unième anniversaire. Voici une date qui compte...

« Diana, depuis longtemps, m'incitait à t'écrire. Elle a remis sur mon bureau le paquet de tes lettres. Elles sont très gentilles, tes lettres ! J'avoue que j'ai eu tort de me désintéresser de toi pendant tant d'années, mais peut-être te dis-tu, de ton côté, en te remémorant les scènes qui précédèrent ton départ, que tu étais une enfant au caractère terrible et difficilement supportable dans un jeune ménage. Bref, l'initiative de ta marraine apparaît providentielle aussi bien pour toi que pour moi. Je ne doute pas, d'ailleurs, que ta vie se soit écoulée à Chanteuges beaucoup plus paisible et heureuse qu'elle n'aurait pu l'être ici...

« J'ai bien changé depuis notre séparation. J'ai supporté épreuves et revers et la maladie a fait de moi un vieillard qui ne quitte guère la chambre.

« Heureusement, Diana m'entoure de tendresse et de cette jeunesse qui semble indestructible. Elle a été ma chance dans la vie, mon unique chance. Et j'imagine que, puisque te voici ma-

jeure, il te sera logique désormais de le reconnaître sans te laisser emporter par une passion enfantine ou des préjugés...

« Ma chère Adeline, sois persuadée que, du fond de notre Sologne, notre ménage t'adresse, en même temps que d'affectueuses pensées, mille bons vœux d'anniversaire.

« Veuillez transmettre à Elisabeth de Flossac mon reconnaissant souvenir. J'espère qu'elle a depuis longtemps oublié les propos sur lesquels nous nous sommes quittés. Sa loyauté lui fera un devoir aussi de constater que, depuis plus de douze ans, mon épouse, contre laquelle elle nourrissait des préventions injustifiées, a fidèlement partagé avec moi le meilleur et le pire.

« Au revoir, mon enfant. Je t'embrasse.

« F. de Morogué. »

Adeline s'était accoudée sur la table, le visage caché entre les mains. Sa marraine venait de laisser tomber la lettre sur la nappe. Au fur et à mesure de la lecture, sa voix s'était faite plus sèche. Maintenant, elle respectait le silence de la jeune fille, qui finit par demander, sans oser regarder en face son interlocutrice :

— Qu'en penses-tu, marraine ?

— Je ne doute pas un seul instant que nous devions cette épître à Diana Lorenzo. C'est là, avant tout, une apologie de son rôle près de ton père. Peut-on taxer de fidélité le parasite qui s'est fixé à l'arbre pour l'épuiser ? Fabien écrit comme si nous n'avions rien connu de sa vie depuis treize ans, comme si nous ignorions les aventures dans lesquelles sa femme l'a entraîné... Fabien devenu impresario, exhibant sa vedette à travers le nouveau monde, le peu de succès des premières tournées, le four noir des dernières, sombrant dans le ridicule, le retour du couple à Morogué... Quelle part de sa fortune ton père a-t-il engloutie dans ces tentatives de lancer à nouveau Diana ? Une Diana qui se rongait d'ennui au château, mais qui, en dépit de cette jeunesse « indestructible », n'a pu reconquérir un public...

Adeline pleurait à chaudes larmes.

— Oui... tu as raison... Mais... papa a écrit... Je ne m'y attendais pas et j'en suis bouleversée. Je le plains, malgré tout. Il a dû tant souffrir, à travers ce qu'il nomme des malchances et des revers, et il parle maintenant de maladie... Dis, marraine, ne crois-tu pas que je devrais aller le voir ?

Les traits de Mlle de Flossac se figèrent, mais elle se pencha sur la jeune fille.

— Nous allons y réfléchir. Cesse de pleurer, je t'en supplie, sans quoi je vais une fois de plus maudire Fabien. De quel droit vient-il troubler notre joie ? Nous acceptons ces remords tardifs, nous ne repoussons pas cette velléité de rapprochement. Nous admettons même que Diana est devenue indispensable à ton père comme le poison à l'intoxiqué. Diana n'est plus dangereuse pour toi. Dieu merci !

Elle tamponnait les paupières de Lina.

— Souris, maintenant !

La jeune fille se ressaisit en un instant.

— Excuse-moi ! Je te jure que rien ne viendra assombrir le reste de la journée... et, puisque tu es d'avis que nous pouvons essayer de revoir père... peut-être... (Elle hésitait.) peut-être bientôt, je n'ai plus rien à désirer.

Avec un soupir, Mlle de Flossac poussa devant sa filleule la pile du courrier.

— Prends connaissance du reste de la correspondance, va !

— Ah ! je reconnais l'enveloppe de ta belle-soeur.

Cette fois Lina lut, en riant :

« Ma chère petite Adeline, j'ai été amenée à savoir qu'Elisabeth solennisait aujourd'hui votre vingt et unième anniversaire ; je tiens que vous parvenne de moi un message d'affectueuses pensées et de souhaits de toutes sortes. Bruno me prie de mêler ses souvenirs et vœux aux miens. Embrassez fort votre chère marraine et gardez pour vous les meilleurs baisers de celle qui se considère un peu comme votre tante.

« CAROLINE. »

— Voici qui confirme ce que j'avais sur le plaisir avec lequel Caroline a choisi ta montre !

Adeline lut encore plusieurs cartes d'amies de pensionnat. Le front de la jeune fille s'était rasséréné.

Armelle entra. C'était une vieille paysanne qui habitait une masure à demi ruinée, suspendue, elle aussi, à l'éperon basaltique qui supportait l'église. Son mari avait été tué par l'explosion d'une mine lors de la construction d'une route.

Elle arrivait chaque matin vers huit heures et ne partait qu'à la nuit, mais jamais elle n'avait consenti à vivre complètement sous le toit de sa maîtresse. En vêtements de gros drap noir, la tête enveloppée d'un châle, elle ressemblait à une religieuse. Ses traits avaient la sévérité d'expression qu'on prête aux vierges de douleurs. Elle dit d'une voix lugubre à laquelle Lina ne prêtait plus attention.

— Bon anniversaire, mademoiselle Adeline !

La jeune fille courut l'embrasser.

— Merci, Armelle. Tous les anniversaires passés près de marraine et de toi ne peuvent être qu'excellents.

Le vieux visage penché n'essaya pas de former un sourire.

— Oui, vous êtes heureuse près de nous, profitez-en et remerciez le bon Dieu. On ne sait jamais ce que dure le bonheur !

Mlle de Flossac protesta, agacée :

— Cesse au moins, pour aujourd'hui, de faire le rabat-joie. Et dépêche-toi d'aller chez le père Druon pour qu'il nous prête son ânon et sa charrette afin que nous puissions descendre les victuailles jusqu'au bord de l'Allier, car nous avons convié des amis de Lina à un goûter sur l'herbe.

Quelques jours plus tard, Adeline cousait à la fenêtre de sa chambre ; elle surveillait aussi, au-delà des toits du village, la gare isolée sur le versant à pelage usé, mais dont le sommet présentait encore un peu de fourrure de forêt.

Elle entendit le halètement du train longtemps avant de voir la locomotive, le fourgon et les quatre wagons, comme un jouet « modèle réduit », apparaître, puis stopper au milieu du paysage.

Lorsque le panache de fumée se fut effiloché contre la montagne, elle jeta son travail dans la corbeille à ouvrage et se précipita dehors, puis elle descendit « la calade » en courant.

« Non, je n'ai pas le courage d'attendre marraine. J'ai hâte de savoir comment le notaire l'aura conseillée. Que pense-t-il de notre projet d'aller à Morogué ? L'aura-t-il approuvé, au moins ? »

Elle atteignit Mlle de Flossac à l'entrée du village, après le moulin et le pont, et elle l'embrassa avec effusion.

— Alors... alors... marraine chérie ?

Mlle de Flossac avait un visage triste.

Elle attira contre elle la jeune fille et s'appuya sur son bras.

— Je suis lasse, mon enfant. Lasse et une fois de plus déçue.

— Me Laverne n'approuve pas notre idée de nous annoncer à mon père ?

Mlle de Flossac reprit, sans répondre à la question :

— Je suis déçue de devoir te décevoir à ton tour...

Le visage sensible d'Adeline s'était crispé.

— Qu'est-il arrivé ?

— Parlons moins fort... Me Laverne a reçu, lui aussi, une lettre. Elle éclaire le but qu'a poursuivi Fabien en t'écrivant. Un but sordide. Harcelé par ses créanciers, il est obligé de vendre le château. Il demande que le notaire obtienne de toi une renonciation à l'héritage de ta mère. Alors seulement, il pourra payer ses dettes et se retirer dans sa ferme de la Commanderie jusqu'à la fin de ses jours... C'est un chantage, un vulgaire chantage... Il parle de l'honneur de son nom qui est aussi le tien... En réalité, il continue de te dépouiller, de te ruiner...

Elles remontaient vers la maison, s'arrêtant parfois sur un palier de « la calade », l'une appuyée contre l'autre, puis reprenaient la rude ascension des marches formées par les affleurements du roc.

De vieilles dentellières, çà et là, assises sur les seuils, faisaient jouer leurs doigts maigres parmi les fuseaux de buis. Quand la musique de xylophone du métier atteignait son fortissimo, Elisabeth de Flossac et Lina s'interrompaient, saluaient la vieille, prenaient un air qui ne révélait rien de leur conversation et le dialogue se poursuivait un peu plus haut.

Les lèvres d'Adeline étaient blanches en murmurant :

— Eh bien ! marraine, je n'hésiterai pas à sacrifier cet héritage.

— Je le sais !

— ... Mais j'ai de la peine, beaucoup de peine de constater que ma lettre d'anniversaire n'était dictée que par l'intérêt. Je voulais croire à un remords s'insinuant dans l'âme de papa... à une tendresse tardive...

— Tu ne dois plus compter que sur une tendresse, la mienne, coupa vivement Mlle de Flossac. Elle ne t'a jamais été marchandée, elle te restera acquise toujours... Et puis qu'importe que tu sacrifies ta part du domaine. Ma fortune t'appartient lorsque je ne serai plus.

En disant ces mots, elle avait pâli et avalait sa salive avec effort.

— Oh ! je n'aime pas du tout évoquer le temps où je ne serai plus là. J'aime mieux imaginer ton mariage... Je te doterai, mon enfant, je te doterai !

Au début du printemps suivant, un matin, jour de marché à Langeac, Lina s'étonna que sa marraine ne voulût pas l'accompagner à la ville proche.

— Je me sens fatiguée... Tu n'as pas besoin de moi pour nos courses. Tâche de revenir par le premier train.

Seule, la vieille demoiselle, au lieu de s'activer à son ordinaire à travers la maison, gagna sa chambre, s'assit devant le piano, tourna les pages d'un cahier de Haydn, égrenant quelques mesures de la sonate jouée la veille avec sa filleule.

— Qu'est-ce que j'ai dans les doigts ? J'ai des articulations nouées.

Une bûche croula entre les chenets et la braise se répandit devant l'âtre.

— Il faut que je remette une souche au feu. Ce début d'avril est encore frisquet.

Elle alla s'agenouiller devant la cheminée et puis... ne se rappela plus de rien. Quand elle reprit connaissance, elle était étendue sur la chaise-longue. Armelle tour à tour lui frappait dans

les mains, lui trottaient les tempes avec de l'eau de Cologne et, ce faisant, ne cessait de l'appeler d'une façon déchirante :

— Mademoiselle Elisabeth... remettez-vous... remettez-vous vite !

Elle éprouva une grande difficulté à répondre :

— Mais... mais, Armelle, que m'est-il arrivé ?

Ses lèvres lui paraissaient comme figées et dures.

— Je ne sais pas, moi ! J'ai entendu un bruit de chute, je suis venue aussitôt. Heureusement, car votre pèlerine mauve commençait à brûler.

Mlle de Flossac fronçait les sourcils, se contractait dans l'effort de ressaisir le fil des événements : avait-elle eu le temps de poser la bûche dans la cheminée ? Non ! Alors elle était tombée. Avait-elle glissé sur le tapis du foyer ? Mais pourquoi avait-elle perdu connaissance ? Elle sentait peser sur elle l'anxiété de la servante.

— Mademoiselle, vous aurez eu un malaise. Votre petit déjeuner n'aura pas passé, expliqua Armelle qui essayait de rassurer sa maîtresse. D'ailleurs, vous ne vous sentiez pas bien, vous avez refusé de partir au marché de Langeac avec Mlle Adeline.

— C'est vrai, je ne me sentais pas bien !

Et, soudain, elle eut peur, une sueur naquit à ses tempes.

— J'aurais pu mourir grillée, si tu n'étais pas accourue...

Elle regardait autour d'elle ce décor cher qui avait été sur le point de la trahir, de devenir complice d'un drame, dont elle aurait été victime. Elle secoua la tête, bougea les jambes, souleva les bras comme si elle éprouvait les facultés de mouvement qui lui étaient encore laissées.

— Je me demande bien ce que j'ai eu ?

La terreur qui sourdait en elle lui fournit la réponse. Elle cria avec une espèce de force qu'elle contrôlait mal :

— Armelle... Armelle... c'est une attaque, une première attaque. Que dois-je faire ?

— Aller au docteur et... (Cette fois, Armelle, redressée, conseilla sa maîtresse avec une sincérité farouche qui ne s'encomrait pas de préambules.) faire votre testament. Vous en parlez toujours depuis que la pauvre Mlle Adeline est ruinée et je suis certaine que vous n'en avez encore rien fait.

Mlle de Flossac, éperdue, se rencoigna dans sa chaise-longue.

— Tu es donc persuadée que je vais mourir ?

— Excusez-moi. Non, je ne le pense pas, je profite de l'occasion pour vous dire une chose que j'ai sur le cœur depuis longtemps et dont je n'arrivais pas à me soulager. Maintenant, je suis plus tranquille, car ce n'est pas vous qui m'inquiétez ! acheva-t-elle en baissant le nez et avec une douceur peu habituelle à son caractère.

— Tu es méchante avec moi, mais je t'obéirai, j'irai chez le docteur, à condition que Lina n'en sache rien... D'ailleurs, mon indisposition est dissipée...

Elle quitta la chaise-longue et marcha de long en large dans la pièce, avec une certaine appréhension. La servante s'était écartée, mais ne quittait pas sa maîtresse du regard, prête à la recevoir dans les bras en cas d'une nouvelle défaillance.

Mlle de Flossac s'installa au piano, monta une gamme et, sans plus s'occuper de la présence d'Armelle, monologua à mi-voix :

— Bien sûr que je rédigerai mon testament... Je ne refuse pas de le faire. Je préférerais pourtant fiancer Lina, la marier, la doter, assister à son jeune bonheur. Ce serait tout de même plus agréable que d'imaginer qu'elle possé-

dera mes biens, lorsque je dormirai entre quatre planches... Je ne veux pas partir avant de l'avoir vue au bras d'un honnête compagnon... Le bon Dieu pourra bien me réserver cette grâce.

Armelle se détournait et ce fut elle qui mit, sur les chenets, la bûche que Mlle de Flossac n'avait pas touchée.

II

Les bourgeons des saules, des frênes et des peupliers explosaient. Les eaux de l'Allier riaient plus fort dans le val aux velours neufs et d'où fusaient les narcisses.

Les rires en cascades des ruisseaux sonnaient sur les pentes, tombaient de sources ouvertes dans ces nuages gonflés de neiges et que l'azur laissait traîner sur les crêtes.

La vieille maison baignait au soleil, dont le vif argent charriait des flocons d'ouate arrachés par myriades aux branches.

Le scherzo du printemps entraînait Mlle de Flossac, Adeline, Armelle, dans les travaux ménagers qui débarrassaient les aîtres des poussières et cendres de l'hiver. L'eau, l'air purifiaient les vitres, les pièces tenues trop longtemps close.

Les torchons s'agitaient par toutes les fenêtres, même les plus hautes larmes et faisaient des signes d'appel aux beaux jours qui allaient accourir, des signes de délivrance aussi.

Finies les veillées autour des feux, remontés au grenier les paravents, dont on déployait les chicanes pour se préserver des coulis ; remises au fond des placards chaufferettes et bouillottes ; astiquées et accrochées en trophées les bassinoires de cuivre.

Il y avait eu, en bas du village, en face de l'auberge-épicerie, une agitation provoquée par l'arrêt d'une énorme voiture grenat.

Lina avait aperçu, filant entre deux maisons, la carrosserie laquée, rutilante de glaces et de métaux chromés. Maintenant des voix, des rires, escaladaient la pente, vers, sans doute, l'abbatiale romane qui dominait Chanteuges à la façon d'une Acropole.

Lina, dont les cheveux étaient emprisonnés sous un vieux foulard de coton rouge, gantée de caoutchouc, vêtue d'une longue blouse grise, s'agenouilla devant le bahut du couloir au premier étage. La boîte à encaustique à son côté, chiffon de laine en main, elle s'apprêtait à frictionner les parois du vénérable meuble, lorsqu'elle se ravisa. Les touristes grimpaient « la calade ». Pourquoi ne les guetterait-elle pas ? Les distractions étaient trop rares pour en négliger aucune.

Devant la maison, deux couples s'arrêtaient. Les garçons en blousons de daim, les mèches au vent, leurs compagnes, l'une en jupe verte et sweater noir, l'autre en pantalon brun et grosse veste de tweed. Nu-têtes elles aussi elles portaient de larges lunettes sombres qui rendaient inexpressifs leurs visages fardés.

Lina eut soudain envie de rire. Audessus d'elle, dans le grenier, tout était devenu silencieux. Ni Mlle Elisabeth ni Armelle ne bougeaient ; sans doute, elles aussi, s'étaient embusquées afin de guetter les exceptionnels passants.

Cependant, les étrangers n'avaient point l'air de continuer leur ascension vers l'église, ils considéraient la maison avec attention.

— Mon cher, dit la jeune fille en jupe verte, il semble bien que ce soit ici, les volets sont bleus, la porte présente un heurtoir en forme de main. Allez-y ! Frappez !

Le plus fin des garçons atteignit le heurtoir et trois coups résonnèrent soudain dans la maison. Le premier mouvement de Lina fut de courir dans l'escalier, dont devait descendre sa marraine et la servante. Mlle de Flossac poussait Armelle devant elle, en chuchotant :

— Va ouvrir et demande ce qu'ils nous veulent.

Armelle bougonna :

— Je suis contente qu'il arrive quelqu'un, Mademoiselle voulait changer la grosse malle de place... Elle se fatiguait trop, elle n'en a plus la force !

— C'est vrai, tu n'es pas raisonnable, renchérit Lina. Regarde-toi, tu es défigurée.

Trois nouveaux coups retentirent et l'on entendit une voix féminine assurer avec de petits rires roucoulés :

— La demeure est abandonnée aux zéphirs, les fenêtres sont ouvertes et les rideaux flottent dans une ronde de courants d'air...

Adeline bouscula Armelle.

— Dépêche-toi ! Je me demande si Me Laverne ne m'envoie pas ces visiteurs pour que je leur serve de guide dans l'abbatiale.

Elle tendait le cou pour saisir le dialogue qui allait s'engager dans le vestibule.

— Pourrais-je parler à Mlle de Flossac ?

— Qui devrais-je annoncer ?

— Son neveu Bruno.

— Voulez-vous me suivre dans la salle, s'il vous plaît.

Mlle de Flossac, d'abord pétrifiée, se mit à gesticuler comme si elle était transformée en sémaphore.

— Lina ! Bruno, c'est Bruno ! Il tombe mal, en plein branle-bas, en plein nettoyage de printemps. Je t'en supplie, mets ta robe plissée et ta blouse de tussor... N'oublie pas ta broche turquoise...

— Ah ! non, marraine, pas d'exagération. N'ayons pas l'air de nous endimancher pour les recevoir.

La tête en pain d'épice d'Armelle émergea de l'escalier, entre les barreaux de bois tourné.

— Vous avez entendu, je n'ai rien à ajouter.

— Oui... oui... retourne leur dire qu'ils nous accordent quelques minutes.

En un tournemain, Elisabeth fut parée, elle toqua à la porte de la jeune fille.

— Es-tu prête ?

— Pas encore, descends la première ou patiente un peu.

Lorsqu'elle daigna se présenter, Lina avait revêtu sa tenue quotidienne, jupe de tailleur, pull-over marron à manchettes et col de lingerie.

— Tu aurais pu être un peu plus coquette.

— Pourquoi ? Je n'ai pas à me montrer autrement que je ne suis. Ton neveu nous surprend un jour ordinaire, je me montrerai dans mon accoutrement ordinaire et je ne tiens pas à le séduire.

— Je le constate, mais j'ai le plus grand désir que tu me fasses honneur. Tâche de ne pas être trop grave et de sourire... Ne joue pas à la petite provinciale, j'en serais humiliée.

Lina saisit sa marraine par la taille.

— Ne crains rien... je serai suave, mais, toi, sois calme... Tu as tes vilaines petites pommettes rouges.

Elles opérèrent alors leur entrée dans la salle. Le plus grand et le plus blond des garçons s'approcha de la maîtresse de maison et s'inclina pour lui baiser la main.

— Ma chère tante, je m'excuse mille fois de notre intrusion ! Je n'ai pu résister, en traversant Langeac, avec des amis, au désir de vous saluer.

Il présenta son compagnon et la jeune femme en pantalon.

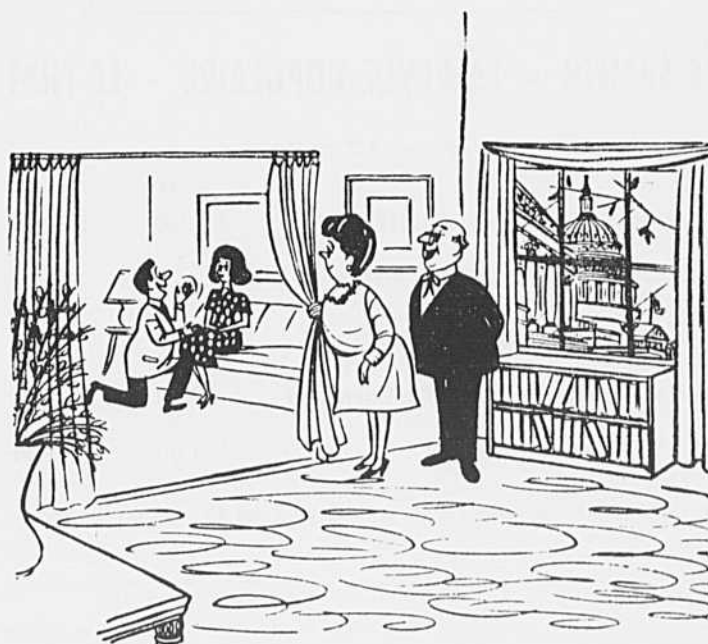
— Jean Dameret et sa femme. Voici Vivette Boissier, sœur de Mme Dameret.

La jeune fille verte secoua la tête, comme pour mieux élargir un sourire à dents miraculeusement éclatantes.

Mlle de Flossac tendit la main.

— Tu me vois ravie, Bruno ! Oh ! que tu es changé, depuis que tu n'es plus coiffé aux « enfants d'Edouard », mais tu ressembles toujours à ta mère... Je suis ravie, je le répète, de t'accueillir

LA VIE COURANTE...



— Un homme capable de promesses aussi absurdes aura certainement une brillante carrière politique !

avec tes amis, et ma filleule, Adeline de Morogue, partage certes mon contentement.

Tous regardaient maintenant Adeline.

— Bonjour, ma cousine, je pense qu'il est plus simple de vous appeler tout de suite ainsi, dit Bruno. Enchanté de vous connaître.

Il clignait légèrement les paupières pour la contempler et la trouvait beaucoup plus belle que tout ce qu'il avait imaginé à son sujet.

Elle était svelte et non maigre, son cou, aux lignes flexibles, élevait un étroit visage alourdi de tresses, portées comme une couronne aux reflets de jais. Il semblait que la courbure du front, les arcades sourcilières, l'arête du nez, le galbe du menton, fussent ciselés en quelque marbre chaud et doré.

Les yeux très grands donnaient une douceur étrange et comme effarouchée à ces traits qui, sans la lumière grise du regard, eussent paru durs sans doute, trop volontaires surtout.

Avec une simplicité non dénuée d'un imperceptible ton de persiflage, elle répondit :

— Mairaine et moi considérons la visite de vos amis et la vôtre ainsi qu'une aubaine, croyez-le.

« Elle est étonnante de distinction ! » pensa Jean Dameret.

Les deux femmes, derrière leurs verres fumés, scrutaient l'hôtesse sans indulgence.

« On pourrait lui conseiller d'épiler ses sourcils. Ils se rejoignent et lui donnent l'air sauvage. »

Mlle de Flossac enchaîna :

— J'espère que l'aubaine dont parle Adeline se prolongera jusqu'à ce soir. Nous vous gardons à déjeuner, n'est-ce pas ?

— Vous augmentez notre confusion, ma tante.

Bruno se retourna vers ses camarades :

— Je suis certain que mes amis accepteront avec joie votre hospitalité.

Il y eut des fusées d'acquiescements, un brouhaha de banalités pendant lesquels chacun put s'asseoir. Le cercle des sièges se fermait devant la fenêtre ouverte sur le vallon. Les branches du figuier divisaient les clartés du matin en faisceaux de rayons qui bougeaient

dans la pièce, selon les balancements de l'arbre. Un seul oiseau chantait et l'azur l'écoutait penché sur le village.

— Voyons, Bruno, avant de vous lâcher dans Chanteuges, faisons un peu le point. De quoi t'occupes-tu, maintenant ? Ta mère m'avait parlé de cours suivis par toi dans une école assez spéciale, une école de cinéma...

— Eh bien ! oui. J'en suis sorti et maintenant j'essaie de débiter. Mon ami Dameret est metteur en scène, sa femme est script-girl et Vivette Boissier est une starlette déjà fort appréciée. Elle a tourné dans *Fantômes*, *Nuit d'Avril*, que sais-je encore !...

Mlle Boissier se rengorgeait, tandis que Mlle de Flossac et Lina l'examinaient soudain avec une attention soupçonneuse, mais à quoi leur savoir-vivre donnait l'apparence d'une curiosité naturelle.

« Une starlette, se répétait Adeline, c'est-à-dire une Diana Lorenzo en herbe... Est-ce que ma belle-mère avait cette apparence rassurante dans sa jeunesse ? »

Bruno reprenait déjà :

— Nous avons quitté Paris dans l'espoir de trouver des paysages qui nous reposeraient et qui, peut-être, nous suggéreraient une oeuvre. Lorsque, tout à l'heure, j'ai désigné Chanteuges, devant nous, sur son promontoire, je me suis exclamé : C'est là !... Je sous-entendais, là qu'habite ma tante. Mais Dameret s'est écrié aussitôt : « Oui, là, nous situons notre scénario. Ce pays est admirable. Personne ne s'en est encore servi. Il est construit par grands plans sévères, la camera saura magnifiquement jouer de son caractère tragique... »

Rien ne pouvait toucher davantage la maîtresse de maison qu'un éloge de Chanteuges.

— Messieurs, vous n'avez encore rien vu. Ma filleule va vous conduire jusqu'à l'abbatiale. Vous descendrez ensuite vers l'Allier, mais il est déjà près de onze heures, je vous chasse si vous ne voulez pas déjeuner trop tard.

Lina s'était levée. Bruno s'inclina.

— Ma cousine, puisque vous avez promis d'être notre guide, nous vous suivons.

La jeune fille, dans le vestibule, jeta sur ses épaules une cape de lainage mordoré, noua sur ses cheveux un

foulard de soie couleur feuille morte et ouvrit la porte sur « la calade ».

— Vous avez une cape de berger, dit encore Bruno. Elle vous va fort bien.

— Elle a beaucoup de chic ! daigna approuver la petite Mme Dameret.

— Elle est surtout pratique. Je puis sortir avec elle par n'importe quel temps. Ici, les saisons sont rigoureuses.

Alors que, derrière elle, Bruno, Dameret et les jeunes femmes marchaient en baissant le nez, afin de ne pas se tordre les chevilles parmi les éboulis de pierrailles, Lina escaladait le vieux chemin avec l'allure d'une Diane. La péripétie, qui l'avait arrachée si soudainement au grand nettoyage rituel, la délassait. En somme, ce pseudo-cousin et ces Dameret tombés d'un monde inconnu étaient amusants. Pourtant la présence de la jeune actrice gâchait tout. Lina sentait poindre en elle une hostilité dont elle ne pouvait se défendre.

Elle se retourna pour encourager sa troupe.

— J'espère que votre enthousiasme résiste à nos cailloux... Redressez-vous et contemplez Chanteuges, maintenant que vous en dominez les toits.

Les dernières maisons du village, couvertes de leurs lourdes tuiles romaines, s'étaient tassées le long de la calade, tantôt lit de torrent, tantôt escalier. Une neige de coton flottait dans la lumière.

Bruno cligna des yeux pour admirer, puis il se rapprocha de Lina qu'il saisit brusquement par le bras, comme s'il avait failli trébucher. Le réflexe de Lina fut de se dégager. Comment osait-il se permettre une telle familiarité ? Mais Vivette les observait à la dérobée et Lina ne repoussa pas le jeune homme, dans l'espoir inavoué de dépitier l'actrice.

Bruno, cependant, s'exaltait :

— Je suis ravi, ravi de découvrir ce pays, et, ajouta-t-il plus confidentiellement, laissez-moi vous préciser que nous n'aurions pu trouver guide plus précieux et plus charmant. Dameret va prendre illico un gros plan de votre visage à contre-jour dans le ciel.

La jeune fille s'éloigna de deux pas, décontenancée par ce compliment inattendu et trop direct.

— Vous avez devant vous le garçon le plus flirt qui puisse exister, lança Mlle Boissier d'un ton agressif.

Jean Dameret, qui n'avait pas dégainé son *rolleyflex*, renchérit de sa voix grave :

— Oui, il est flirt, mais, pour vous rassurer, mademoiselle, pensez aussi que Bruno est victime d'une déformation professionnelle : il voit tout par gros plan et travelling.

— J'aime mieux cela, coupa sèchement Adeline, et vous remercie de m'avoir prévenue. Suivez-moi, voulez-vous ? Je vais vous faire les honneurs de notre belle église.

Elle ajouta, avec une pointe d'ironie : — Je pense que les détails historiques ne vous rebutteront pas ?

Elle commença, bien décidée à ne faire grâce d'aucun détail :

— En 936, le 28 août, Cunebert, prévôt du chapitre de Brioude, signe la Charte de fondation de l'abbaye. Son oncle lui lègue le lieu de Chanteuges, situé, d'un côté sur la rivière de l'Allier et de l'autre sur celle de la Desges, avec les deux rivières qui s'y trouvent et les terres, bois, prés, eaux, moulins, qui en dépendent, pour qu'il y soit établi un monastère. Cunebert confie cette mission à Arnulphe, abbé d'Aurillac, auquel il a prescrit que les moines de Chanteuges devaient suivre strictement la règle de Saint-Benoît.

« Arnulphe fait construire les bases de l'église, un petit cloître et des bâtiments conventuels, avec une porte

d'entrée principale flanquée d'une tour crénelée.

« Passent ensuite deux siècles de silence et de paix.

« Puis un certain Itier de Mandulphie, qui vivait en son fief de Digons, à une lieue de Chanteuges, et qui terrorisait le voisinage, décida, après la mort d'une fille chérie, d'entrer au cloître en 1130... »

Adeline, précédant le petit groupe, venait d'entrer dans l'abbaye, où sa voix se fondit. Vivette, un peu à l'arrière, ne se donnait pas la peine de dissimuler un bâillement.

Le clair de lune enfarinait les pentes, les routes, les villages. Une belle lune, globe de verre dépoli, roulait dans le ciel au-dessus de la voiture, qui, seule, glissait à travers les campagnes vides.

Dameret, au volant, avait près de lui sa femme et Mlle de Flossac. A l'arrière, Bruno pérorait entre Vivette Boissier et Adeline.

— Quelle heure imaginez-vous qu'il soit, tante Zabèth ?

— Je n'ose y songer, mon neveu. Passé minuit, sans doute. Je n'aurais jamais cru possible de me laisser dévergonder ainsi. En tout cas, vous ne rejoindrez pas Langeac cette nuit. Nous dresserons des lits à la hâte. Je tiens à vous offrir l'hospitalité, ne serait-ce que pour vous remercier de cette merveilleuse randonnée.

— C'est nous qui avons été comblés, fit Dameret. Nous n'oublierons jamais nos promenades avec Mlle de Morogue, votre table succulente... et ce clair de lune féérique...

Mlle de Flossac interpella sa filleule :

— Tu ne souffles mot, dans ton coin, Lina chérie.

— Je vous écoute. Voici Chanteuges !

— Comme convenu, nous laissons votre voiture dans la cour de notre ami, le minotier, et grimpons en silence jusqu'à la maison.

Quelques minutes plus tard, le groupe, alourdi des valises tirées du coffre, remontait la calade. Bruno avait pris le bras de sa tante. Jean Dameret celui de sa femme. Vivette et Adeline suivaient, muettes.

Adeline était lasse. Cette longue journée de distractions inattendues la rendait maintenant mélancolique. Pourtant, les Dameret s'étaient montrés, en fin de compte, gais et simples, moins snobs que leur tenue n'aurait pu le faire craindre au premier abord. Adeline se défendait de porter un jugement sur Vivette. Plusieurs fois, elle avait cherché à deviner si Bruno était amoureux de la starlette ou si la réciproque pouvait être perçue.

« Difficile d'avoir une opinion sur ce sujet, s'avouait-elle : ces camaraderies entre artistes sont pleines de familiarités qui signifient sans doute beaucoup moins que nous autres, provinciales, ne sommes portées à l'imaginer. Je m'étonne que marraine, avec ses principes et timorée comme elle l'est, n'en paraisse pas plus choquée. Je ne comprends guère cet engouement pour son neveu et la société qu'il nous impose. Ce milieu factice est bien celui qu'elle a le plus en horreur. Comme les plus proches nous sont parfois incompréhensibles ! »

Ils atteignirent enfin la maison. Dès que la porte du vestibule fut refermée, conversations et rires explosèrent. Les hommes avaient allumé leurs briquets, Mlle de Flossac grattait des allumettes et chacun cherchait une lampe ou un bougeoir.

— Croyez-vous que les voisins se soient aperçus que nous sommes rentrés si tard ? interrogea d'un air faussement inquiet la maîtresse de maison.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

— Si tôt, voulez-vous dire ? J'entends un coq chanter.

— C'est un coq qui prend le clair de lune pour l'aube. Voyez l'horloge, il est à peine une heure.

— Ouf !... Eh bien ! marraine, je suis heureuse qu'ils soient partis ! Quand reprenons-nous le nettoyage ?

Mlle de Flossac et Adeline de Moroguen prenaient le café dans l'embrasement de la fenêtre, si profonde, à cause de l'épaisseur des murs, qu'y tenaient à l'aise un guéridon et une bergère. Elisabeth leva les mains.

— Je demande grâce. Pas avant deux ou trois jours... Je suis épuisée.

— C'est ce que je te reproche, marraine, tu n'as pas été sérieuse en acceptant cette promenade, ce dîner.

La vieille demoiselle, alanguie, pâle, soupira :

— Ingrate, c'est pour toi que j'ai accepté. Je ne voulais pas laisser échapper l'aubaine d'une telle diversion.

— Le déjeuner aurait été une diversion suffisante. Le reste, mon Dieu ! nous nous en serions passées.

— Pourquoi, en effet, as-tu été crispée, absente, pendant notre promenade au Puy ?

— Pourquoi as-tu été si empressée, si indulgente envers ton neveu et ses amis ?

— J'étais contente de revoir Bruno... et puis, ne puis-je être indulgente envers des gens sympathiques, mais d'un milieu différent du nôtre ? Je pensais que cette différence t'amuserait !

Adeline considéra sa marraine avec stupéfaction.

— Tu te trompais. La présence d'une actrice me rappelait trop ma belle-mère...

— Oh ! chérie... ce n'est pas du tout la même chose. Diana est d'une autre génération. Vivette Boissier n'est pas sophistiquée... Bien sûre, elle est satisfaite d'elle-même, naïvement... et après...

— N'as-tu pas l'impression que Vivette et Bruno...

— Pas du tout ! Bruno ne t'a pas marchandé ses compliments. S'il y avait quelque chose entre Vivette et lui, il aurait été tenu à plus de discrétion.

— Dans le monde du cinéma, je suis persuadée que ces assauts d'amabilité, coups d'encensoirs, galanteries, sont monnaie courante. Ils ne m'ont troublée en aucune façon.

— Bon, bon, tu es une fille raisonnable. Au fait, comment trouves-tu Bruno ?

— Gentil !

— Sans plus ?

— Sans plus !

— Lui, il t'a jugée ravissante, il me l'a confié.

Adeline s'empourpra :

— Il tenait sans doute avant tout à te flatter et il a supposé que, pour découvrir le chemin de ton cœur, il suffirait de...

Elle n'acheva pas sa phrase. Mlle de Flossac, renversée dans la bergère, fermait les yeux et paraissait évanouie.

— Marraine, ma petite marraine.

Le cri attira Armelle, qui surgit aussitôt. Elisabeth rouvrit les paupières.

— Ne t'inquiète pas ainsi, ce n'est qu'une petite défaillance. Je me suis couchée trop tard... je n'ai pas l'habitude. Armelle et toi, vous allez m'aider à passer dans ma chambre et à me déshabiller.

— Veux-tu une bouillotte, marraine chérie ?

— Oui, j'ai les pieds glacés.

— Je cours mettre de l'eau sur le feu.

Pendant l'absence d'Adeline, Armelle, qui couchait tendrement sa maîtresse, lui dit :

— Vous déciderez-vous à consulter, mademoiselle ?

— Cette fois, oui !

— Avez-vous aussi mis vos affaires en ordre ?

Avec un sursaut, Elisabeth repoussa la servante.

— As-tu fini, vieille sotte, de me faire peur ? Laisse-moi tranquille... Il y a bien des manières de mettre ses affaires en ordre...

Déjà Adeline réapparaissait à son chevet.

— Quand j'aurai ma bouillotte, je me sentirai tout à fait à l'aise. Merci, ma chérie. Il est agréable de se laisser dorloter. Assieds-toi.

Armelle glissa hors de la chambre. Adeline se sentait pleine de remords. Pourquoi avait-elle contrarié sa marraine ? Pourquoi n'avait-elle pas abondé dans son sens, il y avait quelques instants ? Elle se pencha sur Mlle de Flossac et lui prit la main.

— Marraine, je regrette de t'avoir

parlé sur un ton désagréable. Il est naturel que tu soies heureuse de revoir ton neveu, heureuse de l'accueillir sous ton toit, à ta table. Tu as été toujours trop bonne pour moi, alors je me figure que tout m'est permis ici et qu'il n'y a que ma méchante personne qui compte. Peut-être, est-ce un sentiment de jalousie qui m'a poussée à dénigrer Bruno ? Maintenant, je m'aperçois que j'ai été injuste. C'est un garçon intelligent, brillant même. Je lui ai reproché un manque de virilité, sans doute ai-je eu tort de le comparer à nos gentilshommes campagnards ?

Elle vit que Mlle de Flossac lui souriait et elle se força à rire.

— Tu me permets cette restriction ? De son côté, il a dû en faire plus d'une à mon sujet. Sans doute, il ne m'a pas trouvée laide, mais qu'a-t-il confié à ses amis en nous quittant ? « Elle est taciturne, sauvage, méfiante. Ah ! elle ne doit pas être drôle tous les jours !... »

Mlle Elisabeth finit par se déridier.

— Je te pardonne... je te pardonne. Tends-moi ton front pour un baiser et laisse-moi reposer un peu. Je vais essayer de dormir.

Dans les quelques jours qui suivirent les deux femmes reçurent lettres et cartes des voyageurs. Remerciements et compliments s'enlaçaient dans une prose digne des formulaires de bienséance.

Lina lut ces épitres à haute voix, en s'interrompant pour s'en moquer :

— Comme ces belles phrases sont spontanées ! Comme elles nous vont droit au cœur !...

Elisabeth hochait la tête.

— Je ne les trouve pas ridicules. Ces Dameret et même Bruno se sont dit : « Il faut remercier nos deux provinciales selon les règles ; nous devons écrire des lettres de digestion qui soient classiques. » Et ils n'ont pas mal réussi !

La vie avait repris avec ses occupations quotidiennes, mais le mois de mai remplissait les vallées de lumières, de parfums, et Adeline s'épanouissait dans cette solitude qui n'arrivait pas à lui peser.

Mlle de Flossac avait consenti à voir un docteur. Il l'avait mise à un régime sévère, afin de baisser une tension qui avait atteint 24. Un mieux-être rassurait malade et entourage. Lina comblait sa marraine d'une tendresse vigilante.

— Maintenant, je te soignerai et plus de fatigue. Plus de grimpettes vers les crêtes, plus de descentes vers l'Allier. Il faut cesser de le croire une chèvre. Nous nous promènerons à pas très lents, sur les routes.

— Tu es la plus attentive des filles. Jamais ta sollicitude n'est en défaut et je m'en veux de te transformer en garde-malade. Ta jeunesse mérite un autre sort. Tu as besoin d'une autre affection, d'un autre soutien et il nous faut le chercher... Ah ! que surgisse un Prince Charmant, je n'en serai point jalouse...

Et Adeline grondait doucement la vieille demoiselle.

— Comme tu es romanesque ! Un Prince Charmant qui arriverait en voiture grenat, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi pas, après tout ?

Ce ne fut pas le Prince Charmant qui arriva, mais une lettre de la princesse douairière ; Mme de Flossac écrivait à sa belle-sœur :

« Ma bien chère Elisabeth,

« Je ne doute pas que mon fils vous ait remerciée de votre accueil et dit aussi l'enthousiasme provoqué en lui par la découverte de Chanteuges. Depuis son retour, je n'entends plus parler que de vous, de votre incomparable filleule, de l'abbatiale romane, des paysages idylliques ou austères qui vous entourent. Voici que j'ai envie de prendre le train et d'accourir pour vous embrasser, vous et Adeline... »

« Hélas ! il ne saurait en être question, je suis trop prise par mon ouvrage. Ce rêve n'est pas pour moi, mais mon fils me supplie de m'informer s'il vous serait possible de le prendre comme pensionnaire pendant un mois. Voici le projet que je vous confie tout à trac, en vous priant d'user avec moi de la même franchise et donc de m'avertir, si vous le jugez irréalisable.

« Vous savez que le metteur en scène Jean Dameret, lui-même, a été séduit par Chanteuges. Il a décidé d'y situer son prochain film et a prié Bruno de bien vouloir écrire le plus rapidement possible un scénario qui se passerait dans votre village. Mon fils s'inspirera de la nouvelle de Charles Nodier, Les Moines rouges, que votre « incomparable » Adeline... (Je répète l'épithète, c'est elle que Bruno donne à votre

LE COIN DU BRICOLEUR

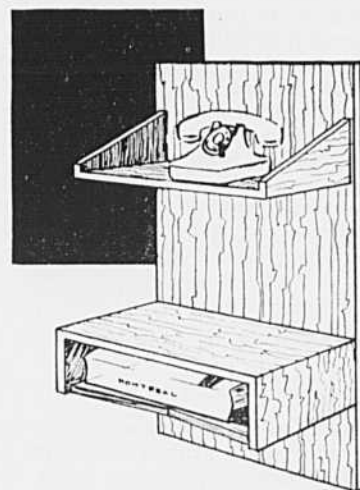
Voici quelques suggestions pour la fabrication d'objets que vous aurez plaisir à montrer à votre entourage.

ETAGERE POUR TELEPHONE

Ce petit meuble mural ne présente aucune difficulté d'assemblage et de montage. Son petit volume en facilitera la construction.

Ce meuble de téléphone est composé au haut d'une tablette qui servira d'appui au téléphone de table et au bas, d'une niche pour recevoir l'annuaire téléphonique.

Ce petit meuble pourra être fixé au mur à l'aide de boulons spéciaux et à la hauteur que vous jugerez la plus pratique, soit que vous vous serviez du téléphone assis ou debout. Si vous vous en servez assis, par exemple, le meuble sera fixé au mur à 30 ou 32 pouces du plancher au-dessous de la niche de l'annuaire téléphonique. Pour le montage de la tablette et de la niche, des points d'angles ou à plat pourraient être utilisés.



L'essence du bois est laissée à votre choix ; comme pour le premier objet et les autres, on pourra avec avantage se servir du bois fini naturel ou laqué de couleur.

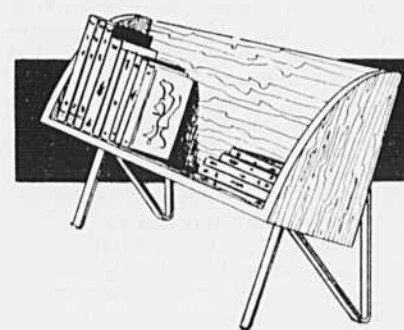
Matériel

1 dos	24" x 14" x 3/4" (1)
1 dessus (niche)	14" x 10" x 3/4" (2)
1 dessous (niche)	12" x 9 1/2" x 3/4" (3)
1 tablette	13" joint d'angle ou plat joint
	1 1/2" x 8" x 3/4" (4)
2 côtés (niche)	4 1/2" x 10" x 3/4" (5)
2 côtés (tablette)	4" x 8" x 3/4" (6)

PORTE-LIVRES

Ce petit meuble porte-livres et revues, original, de forme simple, facile à fabriquer, ne demande que peu de matériaux et un minimum d'outillage. Seul le pliage du métal peut poser quelques problèmes ; il suffira de suivre les indications fournies dans le fascicule que remettra le marchand, avec l'achat du métal ; on y trouvera la technique à suivre pour le pliage du métal d'aluminium, en tube, en tige ou en barre.

Un tracé vraie grandeur, sur papier fort quadrillé, du profil du petit meuble aidera sûrement à donner sa forme au métal et à découper l'étagère en



bois. Les pièces de bois du porte-livres peuvent être faites en contre-plaqué industriel ou en bois solide dont l'essence est laissée au choix de chacun.

Matériel

1 morceau de dos	16 1/2" x 12" x 3/4"
1 morceau de fond	16 1/2" x 7 1/2" x 3/4"
2 côtés en forme	12" x 8 3/4" x 3/4"
2 barres d'aluminium	40" x 1" x 1/4"
4 vis de même métal fixeront les pieds de métal à l'étagère à 2" des bouts.	
L'assemblage des pièces de bois est à goujons de 3/8" de diamètre.	

Reproduction de texte et dessins autorisée par « Technique », revue industrielle mensuelle, Montréal.

filleule !) avait citée lorsqu'elle servait de guide dans l'abbatiale.

« Cet épisode de l'histoire de Chanteuses pourrait, paraît-il, servir à broder une large fresque romanesque. Dameret désirerait trouver sur place sa figuration. Peut-être même quelques acteurs qu'il choisirait parmi les gens du pays. C'est une façon d'opérer qui a donné des chefs-d'œuvre. (Je répète, ma bonne amie, ce que j'entends dire, car je ne saurais me targuer là-dessus d'opinions personnelles.) Vous comprendrez que Bruno a besoin d'une tranquillité absolue pour élaborer son scénario et surtout d'être sur place afin d'étudier les lieux. Il me dit à tout bout de champ : « Oh ! maman, ce serait merveilleux d'aller travailler dans la maison de tante Zabeth ! J'y serais à pied d'œuvre pour ma documentation historique et puis je suis certain qu'Adeline de Morogue se révélerait une collaboratrice précieuse. Elle connaît toutes les coutumes, toutes les légendes du pays. Elle connaît les plus beaux paysages, les coins les plus sauvages comme les plus riants aspects de la vallée. Ecris... écris vite ! » Voici qui est fait, maintenant, ma bien chère soeur. Je m'excuse encore d'avoir été si franche dans ma demande. Je serais très heureuse si vous acceptiez de prendre Bruno avec vous, pendant quelque temps. J'ai l'impression que, près de vous, de très bénéfiques influences pourraient s'exercer sur lui. (Vous me comprenez à demi-mot, n'est-ce pas ?) A vous de décider si l'épisode de l'intrusion de mon fils dans votre retraite doit avoir une suite. Je comprendrais fort bien que pour des raisons de convenance vous ne puissiez le recevoir. Des projets en cours, que vous n'auriez pas jugé bon de rendre officiels, par exemple, pourraient rendre indésirable sous votre toit la présence de Bruno. Ecrivez-le-moi sans ambages.

« En attendant de vous lire, je vous adresse mes plus affectueux souvenirs.

« CAROLINE DE FLOSSAC. »

« P.-S. — Bruno pourrait être des vôtres début juin. »

Elisabeth ne communiqua à sa filleule qu'une partie de la lettre, sautant, lors d'une lecture, les allusions directes au penchant présumé de Bruno.

La vieille fille exultait naïvement. La demande de sa belle-soeur comblait son plus secret espoir. L'imagination d'Elisabeth devait le proche avenir. Bruno avait eu le coup de foudre, c'était certain, les résistances de Lina seraient vite vaincues. On assisterait au déroulement d'un roman délicieux : Bruno, son unique héritier, épousant Adeline, Elisabeth n'aurait pas à s'installer devant son écritoire pour tracer la phrase fatidique : « Ceci est mon testament ». Le cauchemar s'éloignait. On allait sous peu parler mariage dans la maison et Armelle n'aurait qu'à remettre, une fois pour toutes, ses mines entendues. La conscience de Mlle de Flossac en était tout allégée et la lettre d'invitation fut envoyée à Bruno par retour de courrier.

III

BRUNO devait arriver par le train du soir. Seule Mlle de Flossac partit à la gare.

— Tu ne viens pas avec moi, Lina ?

— Non ! Tu m'excuseras, en disant que j'ai dû m'occuper du dîner.

Elisabeth n'avait pas insisté. En attendant le train, sur le quai taillé dans le revers de la montagne, elle déambulait et monologuait.

« Il ne faut pas que je bouscule la chère enfant. Je lui ai trop laissé voir

quels étaient mes projets. C'est à Bruno d'agir et de séduire ! »

Lina laissa mijoter le coulis de pigeon entre le potage et le plat de morilles à la crème, dressa le couvert et s'en fut s'accouder à la fenêtre de sa chambre. Elle songeait au jour où, de la même place, elle avait guetté le retour de sa marraine, puis couru au-devant d'elle pour apprendre quel vil intérêt avait poussé son père à lui écrire une lettre d'anniversaire.

« J'aurais préféré mille fois qu'il me ruinât sans commettre cette hypocrisie, sans feindre ce rapprochement. Pourtant... Pourtant, en dépit de cette lettre, c'est avec une espèce de bonheur que je lui ai sacrifié ma fortune...

— Pourquoi penser à tout cela ?... J'attends Bruno de Flossac, cette fois. Marraine ne parvient pas à dissimuler sa jubilation. Elle désire me marier...

LA VOITURE DE DEMAIN... [Suite de la page 9]

Ce qui est d'ores et déjà certain, c'est que ces routes permettront à plus de voitures de rouler plus vite, que ces voitures seront achetées chez des concessionnaires plus nombreux et plus dispersés, que le changement de vitesse automatique sera adopté par 100 voitures sur 100 (d'où une conduite plus facile, donc plus dangereuse !) et que 120,000 personnes, rien qu'aux Etats-Unis, risqueront statistiquement de se tuer chaque année sur les routes contre 38,000 cette année (d'où nécessité de renforcer la carrosserie).

Réfrigérateurs et électrodes à bord !

« La voiture de 2005 comportera d'abord un moteur ultraplât que l'on ne placera pas forcément à l'avant du châssis et le radiateur, si radiateur il y a, sera minuscule. Il y aura d'énormes coffres à bagages et, sur certains types, un équipement de camping complet, avec réfrigérateur, réchauds électriques, tente escamotable et baignoires pliantes.

« La carrosserie, construite pour résister à des chocs terrifiants, verra les portes remplacées par des « panneaux d'entrée », à commande automatique, dont l'ouverture par glissement économisera une place importante. Ces « panneaux » seront assez hauts et larges pour qu'on puisse entrer dans la voiture sans être contraint, comme aujourd'hui, de se livrer à de longs et dangereux exercices de reptation.

« Le châssis sera muni de quatre petites roues perpendiculaires à l'axe longitudinal. Lorsque le pilote voudra se ranger au trottoir et aura juste la place, il sera débarrassé des manoeuvres compliquées que nous effectuons en 1955. En appuyant sur un simple bouton du tableau de bord, il mettra

c'est certain ! C'est une idée qui la hante depuis quelque temps. Un conseil que tout le monde doit lui donner et sans nul doute son notaire, Me Lavergne. Mais quelle hâte et quel engouement pour ce neveu, dont elle ne se préoccupait guère avant de l'avoir entrevu. »

Le paysage s'assombrissait. Un nuage montait derrière la crête qui surplombe la gare, un cumulus bizarre, boursoufflé comme un beignet dans l'huile du couchant.

Lina ressentait une sorte d'oppression. Elle n'arrivait pas à se réjouir de ce séjour d'un garçon intelligent et sympathique, sous leur vieux toit.

« Pourtant, je n'ai rien de grave contre lui, se raisonnait-elle. Si je regimbe, c'est peut-être par esprit de contradiction et on ne me l'imposera pas contre mon gré. »

les quatre roues d'appoint en contact avec le sol, les roues normales de la voiture étant en même temps soulevées ; puis, en embrayant, il fera avancer doucement son coupé ou sa berline vers le trottoir, « en crabe ». La seconde après, tout sera fini !

« Les fauteuils (ou banquettes) seront équipés de réseaux pneumatiques qui contrôleront l'élasticité : la visibilité s'étendra sur 360 degrés et l'isolement sonore aura atteint la perfection. Sauf le passager nerveux de l'arrière qui indique au conducteur ce qu'il faut faire, chacun sera heureux et tranquille à bord... La vitre arrière pourra être ouverte, et le toit — entièrement transparent — sera construit en une matière non conductrice de la chaleur, ce qui permettra à la voiture de stationner des heures sous le soleil sans devenir brûlante.

A 100 milles à l'heure en plein brouillard.

« La facilité du pilotage en augmentera évidemment le danger : devant son volant (monté sur tube télescopique), le conducteur n'aura presque plus rien à faire qu'à éviter le sommeil mortel ! J'imagine qu'en 2005 des électrodes seront fixées aux poignets du pilote : ils décèleront les variations neuro-électriques annonçant l'assoupissement et couperont alors automatiquement le contact avant l'arrivée à 100 milles à l'heure dans une platane ou dans un mur.

Les techniciens de l'électronique, enfin, auront sans doute mis au point des équipements radar bon marché qui supprimeront les périls du brouillard et rendront normale la conduite à toute vitesse par visibilité directe nulle !

RAYMOND LOEWY.

FRANÇOIS ROZET [Suite de la page 7]

Simone Simon. Dans un montage (sous verre) je vois une lettre d'André David, de Jacques Deval, un appel à se rendre aux Etats-Unis pour aider l'American-French War Relief, un autographe de Cocteau et un mot de Jean Marais, et ce touchant appel de Juvet : « Cher ami, il en est donc entre nous comme de toutes les relations de ce bas monde. Elles sont bouleversées par les événements de jour en jour et d'heure en heure ».

Lors de la tournée de la Comédie Française, François Rozet retrouva trois camarades de toujours : Louis Seigner, Georges Chamard et Germaine Rouer. Les deux premiers terminèrent chaque soirée chez Rozet qui leur

prépara quelques dîners fins... pour découvrir qu'ils avaient tous deux mal au foie. Les réminiscences qu'ils évoquèrent auraient pu lui donner le cafard du théâtre s'il n'avait eu une fin d'année si exceptionnelle avec « La mouette » au T.N.M. où il fit une de ses plus parfaites créations dans le rôle de Zorine. Il joua dernièrement, à la TV dans « Grâce encore pour la Terre » et « Montserrat ». L'année 1956 s'annonce théâtralement belle pour Rozet qui tient le premier rôle (celui du capitaine Nemo) dans la pièce d'Alexandre Rivemale que le Théâtre du Nouveau-Monde présente avant Paris et Londres.

LUCETTE ROBERT.

Le train s'arrêta derrière la station. Lina vit Mlle de Flossac et son neveu sortir des bâtiments, confier les bagages au père Druon, dont la voiture attelée d'un âne était le seul équipage à encombrer le tertre liseré d'une haie et appelé pompeusement place de la Gare.

Le nuage tenait l'espèce de placette dans l'ombre, et comme Bruno et Mlle de Flossac s'engageaient sur le chemin, par une curieuse coïncidence, le nuage glissa avec l'air de les précéder, projetant son cône noir sur la pente qui menait au village. Il apparut alors à Lina que, dans la vallée lumineuse, c'était le couple qui entraînait avec lui ces demi-ténèbres, qui bientôt prendraient la maison dans leurs mailles fuligineuses.

Elle quitta la fenêtre en frissonnant : « Est-ce que je prends froid ? Ce nuage nous porte-t-il la grêle ? »

Elle redescendit en hâte vers la cuisine, où Armelle, dans un coin, disait à mi-voix son chapelet, puis elle s'en fut allumer toutes les lampes de la salle.

Adeline avait été si émue par ce pressentiment qu'elle accueillait avec soulagement Elisabeth et son hôte. Elle se comporta même avec une chaleur amicale, qui remplissait d'illusion sa marraine.

Quant à Bruno, il fit preuve de beaucoup de simplicité et de gentillesse.

— J'espère, Adeline, que vous me pardonneriez cette seconde intrusion qui risque de se prolonger pendant un mois. Et j'aime mieux vous faire tout de suite un aveu. Je n'ai pas l'intention de travailler seul, j'ai l'espoir de trouver une aide en vous. J'ai l'ambition de vous transformer en collaboratrice.

Elle rougit.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir ? Sans doute, dois-je me sentir flattée par votre « espoir », votre « ambition », mais quelle collaboration pourrais-je vous apporter ? Je ne connais rien à votre métier, je n'imagine pas ce que peut être un scénario et pour l'instant vos paroles me recroquevillent sur mon complexe d'infériorité.

Il rit à belles dents.

— Vous serez mon conseiller historique et folklorique.

— Quel titre ! s'exclama Mlle de Flossac. Est-ce que le nom de ma filleule apparaîtra sur l'écran ? Ce serait merveilleux : Adeline de Morogue, conseiller historique et folklorique !

Les yeux de Bruno qu'étaient ceux de la jeune fille.

— Mais bien sûr, Adeline, votre nom s'inscrira dans le générique et nous portera chance.

— En attendant la réalisation d'aussi magnifiques projets, je vais vous conduire à vos appartements.

Adeline venait de se résoudre à répondre sur un ton de camaraderie et sans avoir l'air de prendre au sérieux les offres du jeune homme.

Une grande mansarde lambrissée avait été aménagée en studio. Il y avait là un divan recouvert d'une percale à ramages, plus loin une bibliothèque en acajou, une table pour servir de bureau, dans l'une des lucarnes ; dans l'autre, un guéridon avec un fauteuil Voltaire. Comme la pièce était très vaste, autour de la natte, qui cachait le parquet de sapin, étaient disposés des sièges de rotin, dont les formes onduleuses invitaient au repos.

— Tante Zabeth, si vous m'installez si bien, je ne pourrai plus repartir.

Cependant, Mlle de Flossac lui expliquait :

(A suivre au prochain numéro)

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE
HORizontalement

- 1—Jouer le premier à certains jeux. — Ange déchu. — Petite prairie. — Supporter.
- 2—Ergot des coqs. — Se dit d'une arme à feu qui manque à partir. — Voiture légère à deux roues, en usage dans l'Afrique du Nord. — Femelle du rat.
- 3—Cordon de soulier. — Bonbon laxatif. — Crainte vive. — Grand baquet de bois.
- 4—Deuxième conjugaison. — Plante potagère. — Se dit d'un lieu qui a un aspect agréable. — Fendu.
- 5—Rendre uni et luisant. — Enjoué. — Epoque. — Meuble de repos.
- 6—Fer de prisonnier. — Bruit. — Enveloppe du grain dans l'épi. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Conjonction.
- 7—Avirons. — Soupape à clapet. — Morceau de pâte.
- 8—Tringle de bois au moyen de laquelle on hausse les lices d'un métier à tisser. — Sorte de siège qu'on met sur le dos du cheval. — Dieu suprême des Babyloniens. — Genre de mammifères prosimiens.
- 9—Bout d'une pièce de bois qui entre dans une mortaise. — Moment d'arrêt pendant une marche. — Place où le peuple s'assemblait, à Rome, pour discuter des affaires publiques. — Véhicule automobile démodé.
- 10—Ancien bouclier. — Partie intérieure du pain. — Rejeton qui naît de la racine des arbres. — Marque pour se rappeler quelque chose.
- 11—Avant d'un navire. — Chemin de ville. — Esclave syrien, chef de la première guerre Servile. — Plante textile.
- 12—Particule du dialecte provençal. — Petit cigare du volume d'une cigarette. — Grande pièce d'un appartement. — Chose dédaignée. — Conjonction.
- 13—Masse de pierre très dure. — Epouse d'Abraham. — Du verbe nier. — Contraction convulsive de certains muscles.
- 14—Difficiles à entamer. — Omission d'une explication. — Général français, né à Montélimar. — Sans humidité.
- 15—Dense, serré. — Piscine de Jérusalem. — Caisse en forme de tonneau. — Ville forte d'Italie.
- 16—Vente à l'enchère. — Chef arabe. — Etoffe de laine et de bourre de soie. — Irritation.
- 17—Pronom personnel. — Opprobre. — Suite ininterrompue.
- 18—En évidence chez les maigres. — Point cardinal. — Incertitude. — Cri des charretiers. — Saison.
- 19—Fils de Jacob. — Assemblée où l'on danse. — Instrument pour accorder un piano. — Configuration extérieure des corps.
- 20—Cor poussé au sommet de la tête d'un cerf. — Fille de Saturne et de Cybèle. — Résultat de l'addition. — Fleuve d'Italie.
- 21—Qui n'est plus vert. — Sucre fondu et en partie décomposé par l'action du feu. — Petite quantité de vin. — Voleur adroit.
- 22—Causer la mort. — Action de ne pas accepter une chose. — Assaisonnement liquide. — Ce qui unit, rapproche (fig.).
- 23—Aller ça et là à l'aventure. — Pour la troisième fois. — Qui est d'une grande étendue. — Qui appartient au ciel.

VERTICALEMENT

- 1—Violation de la loi. — Rongeur. — Tribu nomade de Tartarie. — Qui parle de soi sans orgueil.
- 2—Barre servant à fermer une por-

DECOUPEZ ICI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
1	D	E	B	U	T	E	R		D	E	M	O	N		P	R	E		S	U	B	I	R
2	E	P	E	R	O	N		R	A	T	E	R		A		B			R	A	T	E	
3	L	A	C	E	T			A	M	A	R			R		E				B	A	C	
4	I	R				N	A	V	E	T		S		A						F	E	L	E
5	T		S		P	O	L	I	R		G	A	I		E	R	E		S		L	I	T
6		C	E	P		S	O	N		B	A	L	L	E		T		P	I	C		E	T
7	R	A	M	E	S				V	A	L	V	E				P	A	T	O	N		E
8	A	L	E	R	O	N		S	E	L	L	E			L		L	O	R				
9	T	E	N	O	N		H	A	L	T	E		F	O	R	U	M		T	A	C	O	T
10		E	C	U			M	I	E		D	R			E					N	O	T	E
11			E		C	A	P		N		R	U	E			U			S		L	I	N
12	O	C			I		A	S		S	A	L	L	E		R	E	B	U	T		E	T
13	R	O	C		S	A	R	A	H		N	I	E		L		T	I	C		D	E	
14	D	U	R	S		S	I	L	E	N	C	E		P	A	U				S	E	C	
15	E	P	A	I	S		S	I	L	O	E		B	E	N	N	E			A	S	A	L
16		E	N	C	A	N		R	A	S		P	O	N	G	E		C	O	L	E	R	E
17	M		E	L	L	E	S		S		H	O	N	T	E		F		S	E	R	I	E
18	O	S		E	S	T		C		D	O	U	T	E		D	I	A		E	T	E	
19	D	A	N				B	A	L		C	L	E		F	O	R	M	E		E		V
20	E	P	O	I		C	E	R	E	S		E		S	O	M	M	E		L		P	O
21	S	E	R		C	A	R	A	M	E	L		L	A	R	M	E		F	I	L	O	U
22	T	U	E	R		R	E	F	U	S		S	A	U	C	E		C	I	M	E	N	T
23	E	R	R	E	R		T	E	R		V	A	S	T	E		C	E	L	E	S	T	E

Les réponses doivent nous parvenir avant le 4 février 1956.

Problème No 1258

Nom

Ville

Adresse

Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECOUPEZ ICI

- te. — Instruite (fig.). — Sorte de verre à boire. — Soldat du génie.
- 3—Visage, bouche (fam.). — Toute graine qui se sème. — Fier et décidé. — Faire bombance.
- 4—Chimiste américain qui découvrit le deutérium. — République de l'Amérique méridionale. — Chez les Hébreux, poids et monnaie pesant six grammes. — Ile de l'Atlantique.
- 5—Au bout de peu de temps. — Péricarpe des fruits. — En deçà. — Petit volcan émettant de la boue salée.
- 6—Dans. — A nous. — Cotonnade de provenance indienne. — Sans surcharge. — Conjonction, qui marque la preuve.
- 7—Dernier morceau d'une chose entamée. — Capitale de la France. — Espèce de toque ronde des Basques.
- 8—Chemin creux. — Type représentatif des Etats-Unis. — Rendre impur (fig.). — Sorte de bouteille à base large.
- 9—Doublé un pion au jeu de dames. — Peau de veau préparée. — Interjection de plainte. — Nom scientifique des makis.

- 10—Manière d'être. — De la Baltique. — Qui sont à nous. — Possessif.
- 11—Grande étendue d'eau salée. — Prêtre de Cybèle en Phrygie. — Se dit de tout corps gras qui a contracté une odeur forte. — Sorte de jeu de cartes.
- 12—Métal. — Décharge d'un grand nombre d'armes à feu en même temps. — Hommage rendu aux anges. — Femelle de divers oiseaux. — A lui.
- 13—Espace de terre. — Fragile. — Bienveillance. — Fatigué.
- 14—Gros perroquet. — Genre d'ophidiens. — Déclivité. — Chute.
- 15—Grand bateau à fond plat. — Etoffe légère de laine. — Morceau d'étoffe qui sert à envelopper un enfant au maillot. — Puissance d'action physique.
- 16—Jour étroit, pratiqué dans le mur d'une tour. — Lumière faible. — Seule. — Chef-lieu de canton (Dordogne).
- 17—Bois noir, dur et pesant. — Peintre français, né à Paris, un des maîtres de l'impressionnisme. — Raison sociale.
- 18—Ville manufacturière d'Allemagne. — Pieu aiguisé par un bout. —

- Contrée d'Afrique, dit Pays de l'or. — Habitant. — Démonstratif.
- 19—Aussi promptement. — Liqueur qui s'exprime des viandes. — Ile du Dodécaneze italien. — Tranchant d'un instrument.
- 20—Ville de Chaldée. — Livre sacré des musulmans. — Spirituelle et piquante (fig.). — Sorte de petit citron.
- 21—Grande tour construite par les fils de Noé. — Prisme de spath d'Islande utilisé pour la polarisation. — Inhabité. — Article simple.
- 22—République de l'Europe méridionale. — Genre dramatique dont les personnages sont tous censés être fous. — Maladie inflammatoire des os. — Plancher des différentes batteries d'un navire.
- 23—Formule indiquant la composition de certains remèdes. — Pavillon de grosse toile. — Général américain. — Ouvrage de maçonnerie cintré.

Voyez, au verso, les noms des vingt-cinq gagnants de cette semaine.

RIEN DE SÉRIEUX

Un bon paysan de la Camargue devait payer, au siècle dernier, la dime à l'archevêque d'Arles. Il lui envoya à l'époque de Noël une belle anguille d'eau douce.

Le drôle qui devait la porter, prit donc le panier où l'animal était emballé dans de l'herbe et il s'achemina vers le palais archiepiscopal. L'anguille est un poisson qui ne meurt pas en sortant de l'eau; celle-ci reprit sa liberté par les fentes du panier mal fermé.

Le porteur arrive devant l'achevêque, pose son fardeau à terre et fait un grand salut à Sa Grandeur en lui présentant la lettre dont il était chargé, puis s'agenouillant près de son panier, il cherche inutilement dans les herbes l'anguille et jusqu'au moment où l'archevêque s'écria :

— Ah! ton maître est un brave homme; il m'envoie ici une énorme anguille.

Le pâtre lève la tête tout ahuri et lui répond :

— Ah! l'anguille est dans la lettre? que Dieu soit loué! je la cherchais dans le panier.

Maurice entre dans un cabinet de lecture et demande un livre.

— Voyons, dit le libraire, j'ai l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de Thiers les oeuvres d'Alphonse Karr.

— Vous n'auriez pas autre chose? demande Maurice, parce que je me fiche du Thiers comme du Karr.

— Embrasser la main qui vous a frappé, voilà une chose qui peut paraître excessive et pourtant j'ai vu l'équivalent dans un hôtel où j'étais descendu.

— Quoi donc?

— Un nègre qui cirait les chaussures que, la veille, il avait reçues dans le bas des reins.

Tidjo a des cahiers d'écriture qui sont dans un état pitoyable et la maîtresse d'école lui fait des observations.

— Voyons, dit-elle, ce n'est pas propre, ces grandes trainées d'encre dans le haut de la page; pourquoi as-tu fait cela?

— Ce n'est pas moi, répond Tidjo; c'est une mouche qui est venue se promener sur ce que j'avais écrit et qui n'était pas encore sec.

— Et ce gros pâté au bas de la page, est-ce encore la mouche?

— Ça, répond Tidjo avec un air plein d'assurance, c'est quand je l'ai tuée.

— Faites donc attention! déjà la semaine dernière vous m'avez fourré votre parapluie dans l'oreille!

— C'est donc pour ça que je ne l'ai plus revu! si c'était un effet de votre bonté de le retirer de là et de me le rendre...

Une pauvre vieille se présente au guichet d'une banque. Elle demande :

— On m'a dit que je pourrais déposer cent dollars chez vous. Est-ce vrai?

— Mais oui, madame! Tenez, signez ici, sous le chiffre...

— Je signe quoi?

— Votre nom.

— Mon nom tout entier?

— Tout entier.

— Mon nom de jeune fille?

— Non, votre nom actuel... Comment vous appelez-vous?

— Alors, c'est le nom de mon mari que vous voulez?

— Oui, mais le vôtre aussi, accolé.

— Dans quel ordre dois-je mettre cela?

— Mettez votre prénom, puis le nom de votre mari, puis votre nom de jeune fille.

— Est-ce que la plume est bonne?

— Je vais vous la changer. Tenez, voici mon stylo!

— Oh! merci bien, monsieur, mais je ne sais pas écrire.

LA VIE COURANTE...



— Te souviens-tu, chérie, où j'ai rangé ce livre que je lisais hier soir?

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 14 janvier 1956 (Problème No 1255)

Mme Ernest Auclair,
4433 Des Erables,
Montréal 34, P.Q.

Mme Dominique Bernier,
St-Aubert, Co. L'Islet, P.Q.

Mlle Nicole Catellier,
92 Des Erables,
Cap-de-la-Madeleine, P.Q.

Mme Lydia Couture,
66 rue Alexandre,
Rivière du Loup, P.Q.

Mlle Madeleine Dallaire,
33 rue Belvédère, C. P. 301,
Lennoxville, P.Q.

Mme Reine-Marie Gagné,
Box 283, East Angus, P.Q.

M. Hercule Giroux,
3833 St-Hubert, Montréal, P.Q.

Mme Yvon Guitard,
36 Bord-de-l'eau, Iberville, P.Q.

Mme Réal Hétu,
St-Ambroise de Kildare,
Co. Joliette, P.Q.

Mme Jeanne Jasko,
4442 Berri, Montréal, P.Q.

Mlle Micheline Lachance,
454 ave Royale,
Château Richer, P.Q.

Mlle Maria Langlois,
Sainte-Flavie, Route Rurale, P.Q.

Mme Lucienne Laroche,
14 St-Zéphirin,
Victoriaville, P.Q.

Mlle Mignonne Laroche,
109 St-Joseph, Farnham, P.Q.

Mme Noé Malo,
2590 Bourassa, St-Hyacinthe, P.Q.

Mlle Bertha Nadon,
264 Sherbrooke Ouest,
Montréal, P.Q.

Mme Denise Paquin,
2325 Iberville, Montréal, P.Q.

Mme Amable Parenteau,
1910 Blvd Laviolette,
Trois-Rivières, P.Q.

Mme Hervé Proulx,
8712 St-Hubert, Montréal, P.Q.

Mme Léo Quenneville,
246 Ave Tessier,
Chicoutimi, P.Q.

Mlle Bibiane Richard,
Pensionnat St-Dominique,
Jonquière, P.Q.

Mlle Bertrane Royer,
374 Woodward Ave,
Sherbrooke, P.Q.

M. Lucien Turcotte,
423 Notre-Dame Est, Montréal, P.Q.

Mlle Monique Vaillancourt,
829 rue Réal, La Tuque, P.Q.

M. Jean-Louis Vigneault,
L'Islet, Co. L'Islet, P.Q.

Voyez, au verso, le problème
de cette semaine.

Solution du problème No 1255

B	O	C	A	L	B	O	U	L	A	N	G	E	R
R	U	I	N	E	S	C	R	A	N	E	T	E	
I	S	I	M	O	N	E	R	E	S	A	C		
G	E	S	U	R	E	T	D	M	E	L	E		
A	T	H	R	E	V	E	K	P	A	L	E	T	
N	A	I	N	L	E	R	O	T	N	E	T		
D	I	V	A	N	U	N	I	F	I	N	E		
N	E	G	U	S	A	V	I	E	U	X			
C	R	U	E	B	I	S	C	R	I	E	R		
H	E	E	F	O	R	E	T	E	T	R	E		
A	C	O	R	E	L	E	G	A	L	S	E	C	
N	O	U	E	K	S	U	N	I	R	S	I		
G	U	I	C	I	D	R	I	V	A	L	T		
E	T	C	O	E	U	R	F	E	L	U	R	E	
R	E	S	E	R	V	O	I	R	T	E	X	A	S

DANS LE MONDE SPORTIF [Suite de la page 11]

SAVAIT-ON ?

Battling Pete Herman, âgé de 58 ans, ancien champion du monde des boxeurs poids-coqs, 118 livres, cirait les souliers, les chaussures et les bottes, avant de s'adonner à l'art pugilistique. Il est aveugle depuis 1923. Il perdit un oeil, à la suite d'un combat hors-concours, en décembre 1917, contre Gussy Lewis, dont le pouce creva l'oeil droit du champion. Après son dernier combat, le 22 avril 1922, il perdit l'usage de l'oeil gauche. Les arbitres ne l'ont pas toujours favorisé. Il avala sa pilule. Mais, depuis une vingtaine d'années, il est l'un des membres de la Commission de boxe de l'Etat de la Nouvelle-Orléans. Il assiste à tous les combats, livrés dans cette ville. Des amis et des journalistes lui expliquent les différentes péripéties du match de boxe. Il les ressent. Il critique les arbitres. Récemment, il déclara : « Ah! ces arbitres! Ils m'en ont fait voir de

toutes les couleurs, depuis que je suis complètement aveugle! »

■ L'équipe du Canadien de la saison 1955-1956 compte 10 joueurs canadiens-français, un gérant de notre nationalité, Toe Blake. Ce n'est pas la première fois que les Habitants connaissent une semblable situation. Les détenteurs de la Coupe Stanley des saisons 1929-1930 et 1930-1931, les Canadiens, étaient composés de 10 joueurs canadiens-français : les deux frères Sylvio et Georges Mantha, Pete Lépine, Albert Leduc, Johnny Gagnon, Aurèle Joliat, (d'origine belge), Armand Mondou, Wildor Larochelle, Arthur Lesieur, Jean Pusie et un gérant-général et copropriétaire Léo Dandurand (gérant, Cecil Hart). Jean Pusie jouait sous d'autres cieux en 1931... Notre petit doigt nous indique que les Canadiens de 1955-1956 gagneront la fameuse Coupe Stanley. Sinon, nous lui couperons la phalange! O. M.

LA GRIFFE NOIRE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DEUXIÈME ÉPISODE



1. Ayant fait sécher leurs vêtements, ils partirent à la recherche d'un endroit pour manger. Comme l'enseigne d'un restaurant portait ces mots: *Salon de thé*, ils déduisirent que le patron parlait leur langue.



2. Ils prirent place à table. Hoo Hi, le propriétaire, parvenait à se faire comprendre et il leur recommanda son chop suey. «Donnez-nous des portions doubles», demanda Bill, qui fut bien déçu toutefois d'avoir à lui-même manger avec des baguettes.



3. Pendant qu'ils dévoraient leur repas, nos jeunes aventuriers ne se doutaient pas qu'ils étaient surveillés... et par nul autre que le fameux Pirate La Griffe Noire.



4. «J'ai encore faim...», déclara Barry, «que diriez-vous d'un autre repas?» — «Certainement, camarade», répondit Blackie Johnson, «je ne demande pas mieux». Ils s'engagèrent donc dans un dédale de petites rues avoisinant le port pour entrer ensuite dans un café où ils commandèrent un repas...



5. Qui fut bientôt interrompu par l'arrivée d'une bande d'hommes qui se ruèrent sur eux sans autre avertissement... alors que les autres, cachés derrière des rideaux les encourageaient de leurs paroles. «Il semble qu'ils cherchent la bagarre» dit Blackie. Déployant ses muscles d'acier, il boxa.



6. Chacun de ses coups porta... mais ils avaient eu raison de ses deux compagnons qui gisaient inertes... cela devenait dangereux pour lui et ses amis. Un homme sortit de derrière le rideau brandissant un sabre. Saisissant une chaise, Blackie la fit tourner au-dessus de sa tête...



7. Ayant réussi cela, il lança adroitement la chaise sur la lampe qui se balançait au plafond, plongeant ainsi la pièce dans l'obscurité. «Cherchez une lumière, et gardez la porte», cria en chinois, le chef de la bande, sans cesser d'agiter son sabre pour leur couper le passage.



8. Un instant plus tard, la lumière arrivait et, les trois Chinois poussèrent alors un cri de rage... la pièce était vide. «Cela tient de la magie», cria l'un des petits hommes roulant ses yeux exorbités de frayeur... aucun d'eux ne voulait plus rester...



9. Leur surprise ne dépassait pas celle des trois aventuriers qui s'étaient sentis précipités dans l'espace au moment même où la lampe se fracassait. «Que nous arrive-t-il maintenant?» murmura Barry en s'asseyant — «Voici de la lumière», dit la voix douce d'un petit Chinois souriant...
(à suivre)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-DEUXIEME EPISODE



1. Après avoir arrêté le rancher Kildon grâce au truc du chapeau fixé au bout d'un bâton, Jos tenta de rejoindre ses deux amis Bob et Elsa qui l'avaient devancé. Mais le cheval de Jos glissa et celui-ci fut projeté dans la rivière qui bordait la route.



2. En voyant Jos emporté par le courant, Elsa lâcha un cri de terreur. "Ne vous inquiétez pas, ma petite demoiselle, j'ai la vie de sept chats et ce n'est pas cette rivière qui va m'en prendre une". Pendant ce temps, l'oncle Seth Kildon approchait avec sa bande.



3. Nos deux amis n'avaient pas le temps de sortir Jos de la rivière. Bob lui jeta son lasso dont il avait attaché l'un des bouts à une roche solidement assise sur la rive. "Tiens ce bout-ci", dit-il à Elsa, "Je vais m'occuper de ces bandits".



4. Elsa tint ferme la corde pendant que Jos se débattait dans les eaux et tentait de rejoindre la terre ferme. Elle s'inquiétait également de Bob qu'elle voyait courir au-devant des bandits. Il s'occupait à détacher sa ceinture de cartouches.



5. "Tirer ne vaudrait rien", pensait-il. "Ils sont trois et je suis seul; la partie est trop inégale". Il avait une meilleure idée. Il roula sa ceinture en boule et la fixa en terre sur la route où devraient passer les bandits. Puis il attendit...



6. Les bandits approchaient. Bob vit clairement le regard de triomphe de l'oncle Seth. Il croyait tenir ses victimes. "Arrêtez!" cria Bob aux bandits. Ceux-ci n'en firent rien. Bob brandit son revolver, mais au lieu de tirer sur les bandits...



7. Il visa la ceinture de cartouches fixée en terre par lui. Il y eut un petit nuage de fumée et puis... boum... la terre trembla... il y eut une secousse terrible... un nuage de terre et de roches... "Je ne savais pas que ça allait marcher si bien..."



8. "...Mais c'a été un succès", murmura Bob pendant qu'il se garantissait contre l'explosion. Elsa eut un cri de joie. L'explosion avait détruit une partie de la route et il s'était creusé un large fossé entre les bandits et le groupe de nos amis.



9. Les bandits ne pourraient pas passer. Nos deux amis s'empressèrent de tirer Jos de la rivière et ils repartirent gaiement en agitant leurs mouchoirs à l'oncle Seth en guise d'adieu. "Je ne te croyais pas si malin", dit Jos à Bob.



10. "C'est plutôt triste", rétorqua Bob, "j'ai perdu une bonne ceinture". "Oui", fit Elsa, "mais tu nous as sauvé la vie". Après deux heures de chevauchée, ils arrivèrent en vue d'un petit ranch sis au fond d'un vallon. "Tu vas te reposer ici quelque temps", dirent-ils à Elsa.



11. "Nous, nous allons retourner vers ton oncle pour découvrir pourquoi il voulait t'enlever". Ils laissèrent donc Elsa aux soins d'une vieille dame qui habitait une des cabanes du ranch et partirent à la découverte de l'oncle Seth.



12. Mais à peine avaient-ils quitté Elsa et traversé le village qu'ils tombèrent en pleine aventure. Comme ils débouchaient dans une rue, ils aperçurent une bande de bandits qui faisaient le hold-up de la banque. "Allons-y" firent les deux amis. (à suivre dans le prochain numéro)

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTIÈME ÉPISODE



COPYRIGHT LIBRAIRIE HACHETTE & OPÉRA MONDIAL



Ce que John Mangles redoutait par-dessus tout vient de se produire : Pour une cause encore inconnue, les machines du *Duncan* ont stoppé. C'est une épouvantable catastrophe, car, privé de mouvement propre, le yacht n'est plus en mesure de gouverner, et se trouve livré sans défense à la furie du vent et de la mer. Déjà, d'ailleurs, le bateau, abattant sur bâbord, se couche sous les rafales comme un animal blessé à mort. — D'un bond, John, abandonnant la dunette pour un instant, se rue par l'échelle dans la chambre des machines. Une nuée de vapeur suffocante submerge tout. Les pistons sont immobiles dans

les cylindres, et seul le sifflement de la vapeur se joint au choc sourd des lames frappant contre la coque du yacht. D'une voix étranglée, John interroge l'officier mécanicien qui vient de surgir devant lui. — Dans le salon, les passagers, malgré leur sang-froid, ressentent une terrible anxiété. Il ne leur est plus possible d'ignorer que le yacht se trouve dans une situation très critique. Sous la violence des coups de roulis, les buffets se sont ouverts, laissant échapper un torrent de vaisselle. Chacun cherche à se cramponner pour éviter d'être précipité contre les parois de la pièce. Paganel n'essaye même plus de plaisanter...



Comme John n'est pas homme à laisser ses matelots risquer leur vie, sans courir le même danger qu'eux, il gagne l'échelle de corde qui donne accès à la mâture, et commence à grimper, suivi par Austin et Mulrady, qui ont compris le plan de leur capitaine. L'ascension est pénible, car le bateau semble à tout moment sur le point de chavirer. — Echelon par échelon, après avoir manqué vingt fois d'être précipités à la mer, les trois hommes atteignent enfin les hautes vergues, et se mettent en devoir de déferler un bout de toile, juste assez étendu,

pour permettre au *Duncan* de reprendre la cape. Aveuglés par la pluie et le vent ils doivent tâtonner, et défaire de leurs doigts gourds les noeuds raidis par les embruns. — Enfin, après quelques instants d'un travail forcené, la lourde toile solidement amarrée, se gonfle avec un claquement sec, et d'en bas, Wilson qui a suivi haletant toute l'opération, imprime à la roue du gouvernail un rapide mouvement de rotation sur lequel le yacht se cabre comme un cheval saisi au mors. A nouveau, le *Duncan* obéit aux commandes.



La voile est plus qu'insuffisante pour regagner la haute mer, mais en regardant sa carte, le jeune capitaine se rend compte que le yacht doit se trouver approximativement à la hauteur d'une sorte de baie, protégée de la tempête du large par un promontoire assez élevé. Si, en se laissant porter, le *Duncan* pouvait pénétrer dans cette baie, ce serait sans doute le salut assuré. — Malheureusement, l'accès même de la baie est rendu dangereux par une barre créée par des hauts fonds sablonneux, et où la mer doit se briser avec une violence inouïe. Déjà fatigué par l'assaut répété des lames, le *Duncan* résistera-t-il à ce

dernier effort? D'autre part, quelle autre chance existe-t-il d'éviter le naufrage? Quoi qu'il en soit, John décide d'aller avertir lord Glenarvan. — Son arrivée dans le salon provoque un certain émoi parmi les voyageurs. Il est vrai qu'il est ruisselant d'eau, et que ses traits tirés, indiquent l'âpreté du combat qu'il livre à la mer depuis plusieurs heures. Cependant, personne ne lui pose de questions, et le jeune homme sent que, quoi qu'il arrive, tout le monde à bord, lui témoigne une confiance absolue.

(à suivre dans le prochain numéro)



La Vie en Rond constitue une des belles heures de la radio. On voit ici Yves Thériault à son bureau préparant, parmi tant d'autres oeuvres, cette émission.

LES BELLES HEURES DE LA RADIO

"LA VIE EN ROND" d'Yves Thériault

DEPUIS le 17 novembre dernier, les auditeurs du réseau français de Radio-Canada peuvent entendre une nouvelle émission dramatique d'Yves Thériault, *La Vie en rond*, qui est inscrite à l'horaire du jeudi, de 7 h. 15 à 7 h. 45 du soir.

Chaque émission présente un personnage réel : M. Thériault, qui a beaucoup voyagé, et qui faisait, entre autres, un tour d'Europe en 1953, veut justement puiser dans ses souvenirs de voyage pour donner une saveur encore plus immédiate, plus intime, à ses récits.

L'action peut tout aussi bien se passer en Italie qu'en France, en Belgique ou en Espagne : nous assistons vraiment à un tour d'horizon dramatique.

Ce souci de réalité ne veut certes pas dire que l'auteur s'en tiendra à un récit qui sera une copie de la réalité...

Le personnage, aussi réel qu'il puisse être, se verra mêlé à des aventures où l'imagination d'Yves Thériault aura eu beaucoup à faire...

Les émissions qui ont déjà été entendues sont d'ailleurs une garantie de la qualité de cette série, tout autant que la réputation même du scripteur : c'est Yves Thériault, en effet, qui se classait premier au Concours dramatique organisé par Radio-Canada en 1952, avec *Le Samaritain*.

Yves Thériault est un peu ce que l'on pourrait appeler un homme de tous les métiers littéraires : roman, nouvelle, conte, essais, articles de revues et de journaux, théâtre, sketches radiophoniques, rien ne lui est étranger.

Yves Thériault est né à Québec en 1915. A la fin de ses études, il entre immédiatement dans la carrière où il devait passer la plus grande partie de sa vie, la radio. En 1935, à l'âge de vingt ans, il est déjà annonceur à CKAC ; en 1936, il est rendu à New-Carlisle où il travaille, toujours comme annonceur, au poste CHNC. Il passe les années 1937-38 aux Trois-Rivières, au poste CHLN, et en 1939, il est un des collaborateurs de Paul Langlais dans la réalisation d'émissions dramatiques et de programmes de variétés, ici même à Montréal.

Entre-temps, il écrit des nouvelles, des contes, et collabore à diverses revues et journaux. Il se lance même dans la publicité à un certain moment...

En 1940, il est rendu à Hull, où il est réalisateur et annonceur à CKCH : il écrit sept émissions par semaine, et les réalise lui-même.

Il a aussi été réalisateur au réseau français de Radio-Canada pendant quelques mois, en 1947.

Comme on peut le constater, Yves Thériault a vraiment été formé dans le milieu de la radio et il n'est pas surprenant qu'il veuille encore lui consacrer une bonne partie de ses énergies.

C'est en 1944 que ses talents d'écrivain commencent à être reconnus avec la publication de ses *Contes pour un homme seul*, qui soulevèrent l'enthousiasme de la critique. Et nous avons ensuite eu le plaisir de lire, avec l'accélération de la production d'Yves Thériault, qui est peut-être notre écrivain le plus prolifique, *La Fille laide*, une oeuvre marquante de notre littérature qui fut des mieux accueillies à l'étranger, surtout en Belgique ; *Le Dompteur d'ours*, un roman qui est plutôt une nouvelle, et qui nous révèle le style magnifique de Thériault, avec son énorme bonne humeur, et aussi cet envol poétique qui seul suffirait à faire de Thériault un de nos meilleurs écrivains ; *Les Vendeurs du Temple*, *Aaron*, etc.

Les textes radiophoniques se sont échelonnés au travers des oeuvres : *La Vie en rond* est la dernière entreprise qui, il va sans dire, n'empêchera pas Yves Thériault de poursuivre son travail sur son prochain roman...

TELLE EST DANIELLE DARRIEUX [Suite de la page 5]

Avec le ténor Jan Kiepura, elle parut dans *Mon coeur t'appelle* et *J'aime toutes les femmes*, deux films tournés à Berlin.

Ainsi, la petite ingénue du cinéma français venait d'acquiescer la classe internationale.

En France, avec le sympathique Albert Préjean, elle forma un couple agréable et plaisant dans de nombreux films tels que : *L'or dans la rue*, *La crise est finie*, *Dédé* et *Le contrôleur des wagons-lits*.

Ces films, il faut bien le reconnaître, malgré leur fraîcheur et leur dynamisme, n'étaient pas des chefs-d'oeuvre et cela chagrinait la jeune vedette qui aurait voulu donner la pleine mesure du talent qu'elle couvait au plus profond d'elle-même.

C'est alors qu'elle fut remarquée par Yves Mirande qui cherchait une vedette féminine pour *Quelle drôle de gosse*.

Dans cette production, Danielle Darrieux retrouva Albert Préjean et Lucien Baroux.

Au cours des prises de vues de *L'or dans la rue*, Danielle Darrieux avait fait la connaissance d'Henri Decoin.

Ce metteur en scène l'épousa peu après.

Ce fut lui qui la dirigea dans *Le domino vert*, tourné à Berlin.

Pendant ce temps, en France, on préparait pour le retour du séducteur No 1 du moment, Charles Boyer, un grand film *Mayerling* et on recherchait une jeune comédienne pour jouer le rôle assez délicat de Marie Vetsera.

Sur l'intervention de son mari, Danielle Darrieux fut choisie.

Cette importante production marqua un tournant dans sa jeune carrière et la consacra définitivement.

Après ce film, Danielle Darrieux qui avait toujours rêvé de faire du théâtre se produisit sur scène à Bruxelles dans *Jeux dangereux*, une pièce de son mari.

Vingt jours après la capitale de la Belgique, la générale parisienne eut lieu et, malgré les craintes de la jeune vedette, tout se passa pour le mieux.

Danielle Darrieux retourna au cinéma pour interpréter, toujours sous la direction d'Henri Decoin : *Mademoiselle ma Mère*, d'après une pièce de Louis Verneuil.

A cette époque, ses admirateurs la virent également dans *Un mauvais garçon* avec Henry Garat, *Abus de confiance*, *Club de femmes*, *Port Arthur* et *Retour à l'aube*.

Après tous ces brillants succès, Hollywood appela la séduisante petite Française qui, en compagnie de son mari, partit sur le *Normandie* vers la Mecque du cinéma.

Là-bas, elle retrouva de nombreuses vedettes françaises : Charles Boyer et sa femme Pat Patterson, Annabella, Simone Simon, Fernand Gravey, etc.

Avec Douglas Fairbanks Junior, elle parut dans une comédie : *The rage of Paris* (La coqueluche de Paris).

A son retour en France, sous la direction de Maurice Tourneur, Danielle Darrieux joua dans *Katia* avec John Loder, et son mari la dirigea dans *Battements de coeur*. Ces deux productions obtinrent un grand succès.

C'est alors que la guerre éclata.

Henri Decoin dut abandonner la caméra pour endosser l'uniforme de capitaine aviateur.

Ensuite, ce fut le déluge de fer et de

feu sur la France, l'horrible tragédie de « l'exode ».

Sous l'occupation, Danielle Darrieux tourna trois films : *Premier rendez-vous* qui devait révéler Louis Jourdan, *Un caprice* et *La fausse maîtresse*.

En 1941, Henri Decoin et elle divorcèrent.

En 1943, elle se remaria avec un jeune attaché d'ambassade de la République de San Domingue : Porfiro Rubirosa.

Cette nouvelle union ne devait durer que trois ans.

En 1947, Danielle Darrieux se fiança à Pierre Louis ; mais, en 1948, elle se maria avec le comédien Georges Mitsikadès.

Après la Libération, Danielle Darrieux tourna *Au petit bonheur*, sous la direction de Marcel L'Herbier, en compagnie du sympathique François Périer.

Après ce film, elle incarna une entraînante de boîtes de nuit dans *Adieu chérie* avec Jacques Berthier.

En 1947, elle parut dans *Bethsabée*, un film de Léonide Moguy, qui réunissait également : Georges Marchal, Paul Meurisse, Jean Murat et Andrée Clément.

De l'oeuvre de Victor Hugo : *Ruy Blas*, Jean Cocteau tira un scénario qui permit à Danielle Darrieux de donner la réplique à Jean Marais et à Marcel Herrand (qui vient juste de mourir).

En 1948, dans le remake du célèbre *Jean de la Lune*, elle fit une belle création auprès d'un étourdissant François Périer et d'un ironique et spirituel Claude Dauphin.

En 1951, en Italie, elle tourna *Toselli*, avec le jeune premier transalpin Rossano Brazzi. Elle y fut émouvante et belle.

En 1952, à Hollywood, elle donna la réplique à Jane Powell dans *Riche, jeune et jolie*, et à James Mason dans *Five Fingers*.

De retour en France, Danielle Darrieux fut engagée pour un vaudeville mis en scène par Carlo Rim : *La maison Bonnadieu*, avec Bernard Blier et Françoise Arnoul.

Dans *Le plaisir*, un film à sketches présentant un prestigieux générique, Danielle Darrieux campa avec bonheur une « respectueuse » qui retrouve la pureté de son enfance auprès d'une petite communiant.

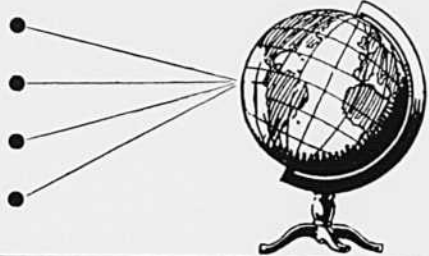
L'affaire Ciceron, un film américain de Joseph L. Mankiewicz, avec James Mason, contient la surprenante histoire de ce domestique de l'ambassade anglaise d'Ankara, espion à la solde des nazis. Danielle Darrieux joua le rôle de l'ancienne patronne devenue la maîtresse de celui qui fut peut-être le plus mystérieux agent secret du dernier conflit.

Dans *La vérité sur Bébé Donge*, mis en scène par « Henri Decoin », Danielle Darrieux voulut assassiner son mari (Jean Gabin) parce qu'elle ne l'aimait plus. Cette production tirée d'une oeuvre de Simenon, fut un chef-d'oeuvre de naturel et de sobriété.

Ensuite, Danielle Darrieux figura parmi les *Adorables créatures* de Christian-Jaque, avec Martine Carol, Edwige Fenech, Renée Faure etc., etc. Depuis, elle a tourné dans nombre de grands films dont *Le Bon Dieu sans confession* avec Henri Vilbert, et surtout l'inoubliable *Madame de...* avec Charles Boyer et Vittorio de Sica.

L'esprit éminemment faux est celui qui ne sent jamais qu'il s'égare.
Un brutal, qui n'est que brutal, est ordinairement un homme franc.
La pire espèce est celle des hommes qui sont tout à la fois faux et emportés, dissimulés et furieux. Leurs haines concentrées, toujours prêtes à éclater, bouillent toujours à petit feu.

Aux 4 COINS DU MONDE



● Pour la première fois depuis la Révolution la Bible va être publiée en URSS. L'archevêque Boris, représentant en Amérique du Nord du patriarche orthodoxe de Moscou, qui est arrivé récemment au Canada, a déclaré que la première nouvelle édition de la Bible publiée en Union soviétique depuis la révolution sortira ce mois-ci.

● Des postes de radio dans la casquette des policiers américains. La direction de la police de New-York a réservé une certaine somme pour doter les policiers de postes récepteurs radio qui seront dissimulés sous la casquette ou le chapeau des intéressés. Dans un rayon de 20 milles les policiers pourront recevoir en permanence les instructions du commissariat central.

● La télévision canadienne s'est développée sous tous ses aspects au cours de 1954-55 et, à la fin de l'année, elle continuait de croître à vive allure. Au 31 mars 1955, plus d'un tiers de toutes les familles canadiennes possédaient la télévision au foyer. Le nombre des stations du réseau national de télévision a triplé durant l'année. Dix-sept nouvelles stations sont entrées en ondes, 15 appartenant à l'industrie privée et deux à Radio-Canada. Au 31 mars 1955, 26 stations fonctionnaient dans diverses régions du Canada; elles atteignaient plus de 10,000,000 de Canadiens. De ces stations, 7 appartenaient à Radio-Canada et 19 étaient la propriété de l'industrie privée.

● Une terrible vague de chaleur sévit actuellement dans l'Etat australien de la Nouvelle-Galles du Sud. Ce qui n'a pas empêché un chauffeur de camion de périr de froid. Douglas Reid conduisait un camion chargé de cinq tonnes de crème glacée quand il perdit le contrôle de sa direction et se retrouva dans un ravin, enseveli sous son chargement. Quand les sauveteurs réussirent à le dégager, trois heures plus tard, le corps du malheureux était gelé.

● On dit de quelques animaux, comme l'ours, la marmotte, le blaireau, qu'ils hibernent lorsqu'ils ralentissent volontairement à l'extrême leurs fonctions organiques et qu'ils dorment durant l'hiver, leur température corporelle considérablement abaissée et leurs besoins en oxygène réduits à un minimum. Ce phénomène de vie ralentie a été utilisé pendant ces récentes années par le chirurgien suédois J. Adams-Ray lorsqu'une opération particulièrement délicate a exigé que la partie affectée soit autant que possible privée de sang. La science suédoise et l'industrie ont maintenant réussi à construire un lit dans lequel la température du patient peut être contrôlée à volonté et par suite aussi ces fonctions de la vie qui dépendent de la consommation d'oxygène.

● Le ministère britannique du travail a récemment lancé dans la région londonienne (10 millions d'habitants) une campagne de recrutement de main-d'oeuvre pour les houillères. Résultat: un seul ouvrier londonien s'est présenté comme volontaire pour les mines.

● L'International Business Machine Corporation vient de mettre au point une nouvelle machine à calculer électronique, la «704», qui, en une seconde peut effectuer, soit 40,000 additions ou soustractions, soit 5,000 multiplications ou divisions de nombres de dix chiffres. Quatre-vingts «704» seront mises en fabrication en 1956, ainsi qu'un grand nombre de modèles de sa version commerciale, la «705».

● 1956 marquera pour Vienne la fin d'une tradition quatre fois centenaire; le guetteur posté depuis 1534 au sommet des tours de la cathédrale Saint-Etienne à Vienne descendra en effet définitivement de son perchoir. Le gouvernement autrichien, estimant inutile de continuer à payer un guetteur au siècle du téléphone et des téléscripteurs, a décidé de supprimer cet emploi. Autrefois ce guetteur avait pour mission essentielle de signaler les incendies en sonnant le tocsin.

● Une statistique de l'Office mondial de la santé indique que le monde compte aujourd'hui 1,200,000 médecins. Cinquante mille à soixante mille diplômés sortent chaque année de 595 écoles de médecine dans 85 pays. Ces médecins sont évidemment très mal répartis parmi les deux milliards cinq cent millions d'habitants qui peuplent le globe. La proportion est d'un médecin pour 956 habitants en Europe, de 946 en Amérique du Nord, 2,505 en Amérique du Sud, 4,898 en Moyen-Orient, 6,804 en Asie, 9,111 en Afrique.

● Afin de sortir de la crise qui sévit dans l'industrie textile depuis plusieurs mois, une douzaine de firmes importantes ont créé à Montréal un organisme spécial qui a mission de préparer documentation, photographies et expositions pour faire connaître davantage les produits canadiens. La «Canad'an Fabrics Foundation Inc» disposera d'un budget spécial pour ce faire.

● La région du Saguenay est peut-être celle dont on parle le plus et qui promet aussi le plus dans le Québec. Soulignons d'abord que l'Aluminium Co. a l'intention d'entreprendre des travaux pour accroître sa production de 22,000 tonnes par année; il s'agit d'un projet de \$15 millions dont une forte partie sera dépensée à l'Isle Maligne. On apprend aussi qu'un syndicat financier suisse veut investir des millions dans ce district où les ressources minérales, électriques, forestières et autres n'ont encore été qu'à peine entamées.

● Dans la région du Lac St-Jean, le progrès minier et industriel apporte aussi le progrès démographique. Roberval compte maintenant 7,000 âmes, et en ajoutant la paroisse, la population dépasse les 8,300 âmes... Précisons aussi que la région de Chibougamau s'épanouit de même. Un nouveau village est même en construction sous le nom de Ville Chapais ou Notre-Dame de Lourdes.

● Un autre Canadien-français se taillera une belle carrière aux Nations-Unies. Il s'agit de Me Philippe Valois, député d'Argenteuil, qui siègera au comité juridique permanent.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le Japon, pays par excellence des cerisiers en fleurs, récolte en réalité peu de cerises, car les arbres, épuisés par la floraison intensive à laquelle on les pousse, donnent peu de fruits et ceux-ci sont en général de qualité inférieure.

Le docteur Schweitzer fera désormais des séjours plus brefs en Afrique, plus longs en Alsace. Il est surmené par la construction de nouveaux bâtiments à l'hôpital de Lambaréné et fatigué par le dernier hiver. Son dernier grand voyage: Oslo, pour recevoir le Prix Nobel de la Paix.

Le Parc National de Banff a une superficie de plus de 2,000 pieds carrés. On y voit quelques-uns des monts les plus élevés des Rocheuses et, surtout, le champ de glace Columbia, d'une superficie de 110 milles carrés et qui est un vestige de la masse glaciaire qui s'est répandue sur les Etats-Unis et sur l'Ouest canadien, il y a un million d'années. On peut dire que ce champ de glace forme la toiture des montagnes Rocheuses. A certains endroits, la glace atteint une profondeur de 1,000 pieds.

Le Texas dans son ensemble n'occupe pas 180,000 ouvriers en 1940, il en occupe aujourd'hui plus de 400,000 dans près de 9,000 établissements et dans plus de 700 industries différentes. Le moteur de ce changement ultrarapide n'est pas le charbon, comme dans les régions manufacturières classiques de l'Est; c'est le pétrole.

La population du Sud Algérien est de 890,000 habitants et se divise en un nombre à peu près égal de nomades et de sédentaires vivant les premiers sous la tente et les seconds dans des cahutes en feuilles de palmier. Les sédentaires sont soit des pasteurs élevant un maigre troupeau de chèvres, soit des cultivateurs. Dans les oasis du Sud, les cultivateurs sont des anciens esclaves noirs, en principe affranchis, mais qui demeurent héréditairement au service de leur maître.

Le recteur Sarrailh rappelait dernièrement que la Sorbonne, en 1890, comptait mille deux cents étudiants pour quatre-vingts professeurs, et que, soixante ans plus tard, elle était passée à quinze mille étudiants pour quatre-vingt-un professeurs. En outre, le baccalauréat de l'Enseignement secondaire, qui vers 1910 groupait dans les neuf mille candidats, a vu cette année tout près de cent cinquante mille aspirants-diplômés.

L'empereur du Japon a deux fils et quatre filles. Pour le Japon dont la natalité reste très élevée, c'est une famille peu nombreuse. Dès l'âge de trois ans, les enfants impériaux sont enlevés à leurs parents et, séparés les uns des autres, sont élevés par des chambellans et des précepteurs.

La majesté l'emporte sur la grâce dans la plupart des monuments et des sites espagnols, et leur beauté est faite essentiellement de grandeur. Avila, place forte de la chrétienté, au coeur de la Castille, en est un frappant exemple. S'étendant sur un plateau élevé et désolé, cernée de tous côtés par ses remparts et par le soleil, elle vous conquiert ou vous effraie mais ne cherche pas à vous séduire. Salamanque elle-même, l'une des plus aimables pourtant parmi les villes espagnoles, est plus fermée que n'importe quelle ville italienne.

Tamanrasset, capitale du Hoggar, jouit, grâce à sa haute altitude, d'un climat nettement tempéré. La végétation y est en grande partie européenne: céréales, fleurs, arbres fruitiers. L'oasis a de l'eau en abondance et les cultures sont régulièrement irriguées. Mais l'ensemble vaut surtout par son site admirable au coeur d'un cirque que surplombent les masses violettes ou rouge sombre des plus hautes cimes du Hoggar. La plupart de celles-ci sont encore complètement inexploitées.

A la saison humide, la pirogue devient le mode de locomotion habituel pour les habitants de l'île de Madagascar. De décembre à avril, des pluies torrentielles submergent les terres basses. Cette navigation n'est pas sans danger, car — véritable fléau — les caïmans abondent. Les blessures profondes que font leurs grandes dents gâtées par la pourriture qu'ils mangent se referment pour s'infecter dangereusement. Pourtant la terreur que les caïmans inspirent aux indigènes n'empêche pas ceux-ci de barboter avec insouciance.

El-Goléa est l'une des plus réputées parmi les oasis du Sud Algérien. L'agglomération indigène, avec ses petites maisons ocrees en terre battue, se presse au pied d'un mamelon que domine le vieux ksar (bourgade fortifiée) en fermée dans une triple enceinte. Du ksar, on a une vue superbe sur l'oasis, qui compte cent mille palmiers, des cyprès et, de plus, toute la gamme des arbres fruitiers: pêchers, amandiers, figuiers, pruniers, orangers.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIEUNEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

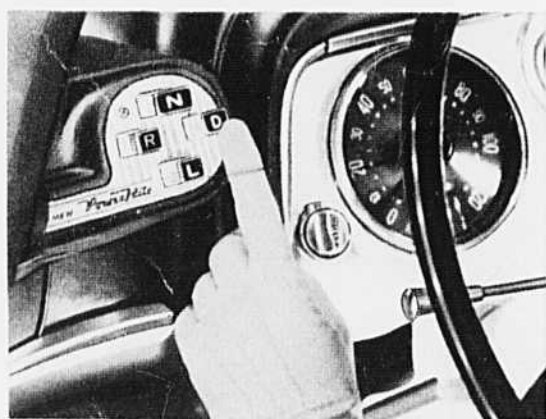
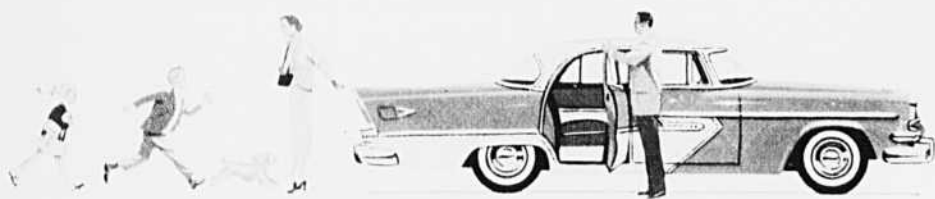
ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50. AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA DODGE '56

*...nouvelle élégance pour
la famille qui VOYAGE!*



Avec la transmission automatique PowerFlite* vous poussez un des boutons sur cet élégant tableau... et vous roulez! Le panneau est placé à gauche du chauffeur, hors de portée des enfants. Il est, bien entendu, éclairé et la nuit vous trouvez d'un coup d'oeil le bouton que vous cherchez. Aucun levier accrochant les manches au passage — ou éveillant la curiosité des enfants!

*PowerFlite à boutons-poussoirs moyennant supplément.

Une nouvelle façon de faire du tourisme en famille: adopter la Dodge 1956!

Dans chacune de ces lignes élancées — dans chaque pouce de cette énorme voiture, la plus longue de la catégorie à prix populaire — la Dodge au style ailé vous entoure, vous et votre famille, de luxe et de confort.

Tout le monde pourra profiter du confort reposant des spacieux intérieurs Dodge — de larges et profondes banquettes permettent à tous de se détendre comme dans un fauteuil.

Et pour celui qui conduit, la pression d'un bouton, le toucher de la pédale, et la voiture est en marche. La nouvelle

transmission PowerFlite* à boutons-poussoirs actionne les nouveaux moteurs Dodge six ou V-8 plus fringants pouvant fournir jusqu'à 187 chevaux. Et quelle famille ne saurait apprécier les nombreuses caractéristiques de sécurité qui vous permettent de voyager l'esprit libéré de tout souci.

Oui, voici réunies, pour toute la famille, puissance et élégance à la manière Dodge. Passez chez votre dépositaire Dodge sans tarder, vous apprendrez avec plaisir combien il vous est facile de vous procurer cette magnifique voiture sans que votre budget en souffre le moins du monde.

CONSTRUITE AU CANADA PAR LA CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Conduisez la nouvelle Dodge au style élancé...vous la trouverez dès à présent chez le dépositaire Dodge-De Soto

Sedan Mayfair Dodge V-8, à 4 portes

